Helyot



HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE
DE L'ISLE
DE MINORQUE.

[illegible]

[illegible]

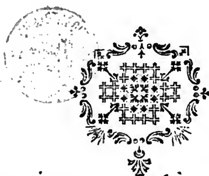
[illegible]

[illegible]

[illegible]

HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE
DE L'ISLE
DE MINORQUE,

Traduite sur la deuxieme Edition Angloise de J. ARMSTRONG.



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS;
A PARIS,
Chez DE HANSY le jeune, rue St. Jacques.

M. DCC. LXIX.



PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

LE bruit ayant couru au commencement de l'année 1738, que l'Eſpagne alloit nous déclarer la guerre, j'eus ordre de me rendre à Minorque, pour veiller à la défenſe de cette Iſle. J'eus bientôt appris la langue du pays, & comme nos converſations rouloient preſque toujours ſur l'hiſtoire, le gouvernement & les productions de l'Iſle, je fus bien aiſe de m'inſtruire par moi-même de ces particularités.

Le premier livre que je conſultai fut l'hiſtoire du Royau-

me Baleare, par Dameto. Il est en Castillan, & il fut imprimé en un petit volume in-folio à Palma dans l'Isle de Mayorque, l'an 1633. Cet Auteur étoit Historiographe de l'Isle; mais il est si fort occupé de ce qui la concerne, qu'il me fournit très-peu de lumieres sur l'histoire de Minorque.

L'histoire de Vincent Mut, fut le second livre que je consultai. Il étoit Historiographe & Ingénieur de Mayorque, & son ouvrage, quoique plus intéressant que celui de Dameto, me parut également défectueux dans la partie qui m'intéressoit.

J'eus recours à l'histoire d'Espagne par Mariana, mais

je n'en fus point ſatisfait ; car il parle très-peu de notre Iſle, de même que des autres qui compoſoient le Royaume Baleare.

Je parcourus pluſieurs autres livres Eſpagnols, mais avec auſſi peu de ſuccès ; ſur quoi je réſolus de recueillir les faits rapportés par Dameto & Mut, & d'y joindre ce que j'avois appris des Minorquins, touchant le gouvernement de l'Iſle, dans l'intention d'y ajouter & d'en retrancher ce que je jugerois à propos, à meſure que mes matériaux augmenteroient.

Je n'ai rien dit juſqu'ici de l'hiſtoire des Iſles Baleares, imprimée à Londres, *in*-8. en

1716. Elle n'eſt qu'une traduction d'une partie de Dameto & de Mut, & elle m'a d'autant moins ſervi, que j'avois les originaux en main.

Mon ſecond ſoin fut de me mettre au fait de la conſtitution & du gouvernement de Minorque, en quoi mes amis me furent d'un très-grand ſecours.

Rien ne me paroît plus utile & plus amuſant que de s'inſtruire du Commerce & des Manufactures d'un pays, & d'obſerver ce qu'il y a de bon & de défectueux. Cela fournit une leçon excellente. Je m'attachai donc à connoître le commerce étranger des Minorquins, de même que leurs manufac-

tures, avec toute l'attention que le ſujet méritoit.

Je fus d'abord étonné que ces pauvres inſulaires paſſaſſent leur temps à des amuſemens puériles, & qu'au lieu de profiter des avantages de leur climat & de leur ſituation, ils tiraſſent de l'étranger à beaux deniers comptans un millier de choſes néceſſaires, & deux fois autant de ſuperflues, dont ils pouvoient ſe paſſer. Une pareille conduite excita mon indignation, & je ne pus m'empêcher de la faire éclater dans divers entretiens que j'eus là-deſſus avec pluſieurs perſonnes ſenſées.

Je n'avois point encore conçu le deſſein de donner une

defcription topographique de Minorque. Je l'ai fait dans la fuite, après avoir vifité tous les différens endroits de l'Ifle; ne manquant jamais dans ces fortes d'occafions de recueillir ce qui pouvoit me mettre au fait de l'hiftoire naturelle du pays. Je me fuis attaché à connoître les Foffiles, de même que les Animaux & les Végétaux qu'on trouve dans l'Ifle, en me bornant aux efpeces les plus curieufes & les plus utiles, tant pour les befoins de la vie, que pour le commerce.

Mes liaifons avec les Minorquins m'ont mis en état de faire un portrait fidele de leur caractere, & toutes chofes bien confidérées, ils n'auront pas

lieu de rougir de la figure qu'ils font dans mon hiſtoire.

Pour rendre mon ouvrage plus parfait, j'ai eu ſoin d'y joindre un détail des antiquités qu'on *trouve* dans l'Iſle.

J'avois fait pluſieurs remarques ſur le climat & les maladies du pays, que je comptois donner au public, mais M. Cleghorn m'a prévenu, & s'il ſe fût plus étendu ſur l'hiſtoire & la topographie, le commerce, le gouvernement & l'hiſtoire naturelle de l'Iſle, mon ouvrage fut reſté enſeveli dans l'oubli. Je laiſſe au public le ſoin d'apprécier ſon mérite. S'il a de la candeur, il me pardonnera aiſément les fautes que je puis avoir commi-

ſes ; & s'il en eſt autrement, je ſerai ravi de lui avoir fourni les moyens d'exercer ſa mauvaiſe humeur.





TABLE

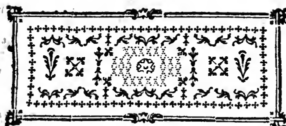
DES ARTICLES.

Fin de la Table.

HISTOIRE



Cap de Someridor
Pointe de
San Salamo
Sonfe
Torre del Ram
T
Ci
Port de
Citadella
Ses
Rafel de
Cova
St Andria
Ra
Milles Anglois dont trois
1
2
3



HISTOIRE
DE
MINORQUE.

INTRODUCTION.

L'Isle de Minorque est située dans la Méditerranée, au midi des côtes de la Catalogne, dont elle n'est *éloignée* que de soixante lieues (*a*). C'est une de ces Isles qui composoient autrefois le royaume des Baléares, connu depuis sous le nom de Majorque.

(*a*) Au trente-neuvieme degré, quarante minutes de latitude septentrionale.

Les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures, les Efpagnols, les Anglois & les François l'ont poffédée tour à tour, & ces différentes révolutions ont paru mériter d'être tracées par les crayons de l'hiftoire. L'expédition hardie qui l'affujettit à la France en 1756, doit fur-tout intéreffer la nation.

Mais avant de préfenter le tableau de ces évenemens, il faut faire connoître le théatre fur lequel ils font arrivés.

Lorfqu'on jette les yeux fur les côtes de cette Ifle, on ne peut voir fans étonnement combien les vents ont influé fur leur forme extérieure. Ceux du Nord y règnent avec une violence terrible, & s'y font fréquemment reffentir. Les côtes qui font expofées à leur fureur, font toutes dentelées, & préfentent une quantité prodigieufe

de coupures, d'enfoncement & de petites bayes. Mais il n'en eſt pas de même de celles qui ne ſont frappées que des vents du Midi; elles ſont infiniment plus égales & plus régulieres, & portent par-tout des marques d'une expoſition plus douce & plus tempérée : tout s'y reſſent des influences d'un air plus ſalutaire. Les vents du Nord ſont funeſtes à l'accroiſſement des ſapins ſur les montagnes, & les oliviers en ſont deſſéchés. Ces arbres, au contraire, réuſſiſſent aſſez bien dans les endroits où ils ſont plus à l'abri de cet ennemi furieux, quoiqu'en *général la force de ſes im*pulſions les fait tous pancher vers le Midi. On diroit, ſi l'on vouloit s'exprimer poëtiquement, qu'ils s'inclinent vers le Sud pour demander le ſecours des vents Méridionnaux qui leur ſont favorables.

Minorque a plus de trente-trois milles de long (*a*). Sa largeur varie depuis huit jufqu'à douze milles. Elle en a foixante-deux de circonférence. Sa fuperficie contient 151040 acres (*b*), ou 236 milles quarrés.

C'eft par Terminos qu'on la divife. Il y en a quatre qui prennent leurs noms des principales villes de chaque canton. Mahon, Alaior, Citadella, font trois de ces villes. Mercadal eft la capitale du Termino, qui en porte le nom, & de celui de Férérias qui lui eft uni.

(*a*) Il faut trois milles pour faire une lieue.

(*b*) L'acre eft une mefure qui varie felon les pays où elle eft en ufage : elle eft de 160 perches en Angleterre, & en Normandie.

Termino de Mahon.

Il eſt environné de trois côtés par la mer. Le Termino d'Alaior le borne au Nord-Oueſt, & il s'étend un peu plus vers le Nord juſqu'à celui de Mercadal. Sa plus grande longueur eſt de quatorze milles, il en a huit de large, on y compte treize mille habitans.

Termino d'Alaior.

Ce canton eſt baigné par la mer au Sud-Oueſt. Il touche au Termino de Mahon vers l'Orient. Ceux de Mercadal & de Férérias, l'enveloppent au Nord, & au Nord-Oueſt, il n'a que huit milles de long ſur ſept de large, ſa population n'excéde pas cinq mille habitans.



Termino de Mercadal, séparément.

C'EST celui de toute l'Isle qui, relativement à sa grandeur, est le moins peuplé. A peine a-t-il dix-sept cents habitans dans une étendue de douze milles de long, sur dix de large. La mer le baigne au Nord. Les Terminos de Mahon au Nord-Est, d'Alaior au Sud-Est, & de Férérias au Sud-Ouest, lui servent de limites. Le château, le port & la ville de Fornelles, en font partie, & c'est-là où l'on trouve les plus hautes montagnes de l'Isle. Celle de Sainte Agathe, & le Mont-Toro sont remarquables.

Termino de Férérias, aussi séparément.

UNE langue de terre qui traverse l'Isle d'une mer à l'autre,

fait toute ſa conſiſtance. Elle a dix *milles* de long ſur une largeur fort inégale, qui eſt au plus de quatre milles. Ce Termino eſt borné à l'Eſt par ceux de Mercadal & d'Alaior, & à l'Oueſt par celui de Citadella. Férérias en eſt la ville principale, & il a onze cents habitans.

Termino de Citadella.

SA ſituation eſt dans le bout occidental de l'Iſle. Il n'a de limites dans l'intérieur que le Termino de Férérias à l'Orient. La mer l'entoure de tous les autres côtés. Son étendue eſt de dix *milles* de long ſur une largeur qui varie depuis cinq juſqu'à huit milles. On y compte ſept mille habitans.

Telle eſt la diviſion de Minorque. Il n'y a pas un de ces cantons où la nature & l'art n'offrent quelque choſe de curieux; & c'eſt un

détail que nous ne négligerons pas dans la ſuite de cette hiſtoire.

Le mot de termino, qui diſtingue ainſi les parties de cette Iſle, vient du mot latin *terminus*, qui ſignifie limite ou borne.

On ſçait que les Romains s'étoient fait un dieu Terme pour garder les bornes ou les ſéparations de leurs terres. Les fêtes terminales qu'ils célébroient le 22 ou le 23 Février avoient été inſtituées à ſon honneur : on lui offroit du pain, des fruits, & même des animaux domeſtiques. On le voyoit tantôt ſous la forme d'une tuile, d'une pierre quarrée, ou d'un pieu enfoncé dans la terre, tantôt ſous la figure d'un vieillard, en ſimple buſte, ſans bras, & poſé ſur un piédeſtal qui alloit en diminuant juſqu'à la baſe ſous laquelle on mettoit ordinairement du charbon. Cette ſubſtance paſſe pour incorrupti-

ble dans la terre, & l'uſage qu'on en faiſoit, en cette occaſion, étoit allégorique aux loix qui défendoient, comme une action impie, d'arracher ou de briſer les bornes des terrains. Elles étoient ſi ſacrées qu'on les viſitoit, avec une ſorte d'appareil, dans des temps fixés ; & c'eſt probablement de cette coutume qu'eſt venu l'uſage, dans pluſieurs contrées de l'Europe, de faire tous les ans des proceſſions autour des paroiſſes. Elles ont un but plus louable ; les particuliers ſe ſont chargés du ſoin de défendre leurs propriétés de l'uſurpation de leurs voiſins.



CHAPITRE PREMIER.

Premiers temps de Minorque, ou plutôt des Isles Baléares.

IL n'y a point de nation qui n'ait une origine merveilleuse, & ornée de fictions plus ou moins singulieres. Il seroit extraordinaire que les Baléares n'en eussent pas eu une de cette espece. Aussi l'imagination extravagante des auteurs romanesques qui ont parlé d'eux, les fait-elle descendre d'une race de géants qui possédoient les Isles Baléariques, long-temps avant le règne de Géryon (*a*). C'est à-peu-

(*a*) Ce Géryon étoit, dit-on, roi de trois des Isles Baléariques, qui sont celles de Majorque, de Minorque & d'Iviça. Aussi lui avoit-on donné trois têtes, & ce fut un des douze grands prodiges d'Hercule, de les abbatre.

près comme si l'on disoit que les Myrmidons, dont Jupiter fit présent à Eaque pour repeupler ses états ravagés par la peste, devoient le jour aux Encelades, aux Typhons & aux Tithius.

L'histoire ancienne de ces insulaires est couverte des nuages de la plus profonde obscurité. On ne les connoît, que par ce qu'en disent, en passant, les historiens de Carthage & de Rome, qui, peut-être, n'en auroient pas parlé du tout, si leur adresse à se servir de la fronde & du javelot, ne les eût fait remarquer.

On croit que c'est cette dextérité singuliere qui les fit appeller Baléares du mot grec Βάλλειν, qui signifie *jetter* ou *darder*, ou plutôt de ces deux mots Carthaginois *Baal*, *Jarah*, qui, avec la même signification, semblent se rapprocher davantage de leur nom. On les nom-

ma encore Gymnetes ou Gymnesies, soit, de même, à cause de leur adresse, soit, peut-être, aussi par allusion à l'usage dans lequel ils étoient d'aller nuds à la guerre. Mais comme les champs de l'imagination sont vastes, on suppose encore qu'un compagnon d'Hercule, qui s'appelloit *Baléus*, leur fit prendre son nom. C'est ainsi que la ville de Tours doit le sien à Turnus, qui s'étoit sauvé de Troye avec Enée. Il faut avouer que la ressemblance des noms fait faire d'heureuses découvertes.

Le temps efface les choses les plus marquées. Les Titans Baléares s'éclipserent de la mémoire des peuples plus modernes, & les Phéniciens, les Grecs, les Rhodiens & les Béotiens se disputerent dans la suite l'avantage d'avoir peuplé les Isles Baléariques. Mais on ne sçait pourquoi cet honneur ne seroit pas

aussi-bien dû aux habitans de nos côtes, qui en étoient plus voisins.

La même incertitude régne sur les mœurs. On n'en sçait, du moins, que quelques traits.

Les Baléares paroissoient à peine sortir des mains de la nature. Ils n'avoient d'autre asyle que les cavernes qu'ils se creusoient dans le sein des rochers. Insensibles à l'éclat de l'or & de l'argent, dont ils ne connoissoient ni le prix ni l'usage, ils s'enrôloient dans les troupes étrangeres, à condition qu'on leur donneroit seulement des femmes & du vin. L'ivrognerie les abrutissoit, & leur passion effrénée pour les femmes avoit introduit chez eux une coutume fort singuliere; une jeune mariée ne pouvoit coucher avec son mari qu'elle ne se fût éprouvée avec tous ses parens. Au lieu de brûler les morts, ils les coupoient par

morceaux, & les renfermoient dans des urnes : enfin ils étoient si grossiers, si près encore de la nature brute, qu'ils étoient toujours nuds, & se présentoient ainsi au milieu des combats, armés d'un dard & de trois frondes.

Voilà ce qu'on a pu recueillir des mœurs d'un peuple qui, à cause de son adresse, a eu quelque célébrité. On n'a aucune idée de sa religion, de ses loix, de son gouvernement, & ces insulaires ne faisoient pas apparamment d'autre commerce, que de vendre leur vie aux étrangers.

Un défaut ordinaire des grands ouvrages est de manquer d'exactitude. On trouve dans une histoire universelle, que les Anglois ont publiée, que les Phéniciens avoient été les premiers possesseurs des Isles Baléares, & qu'ils en conserverent la domination jusqu'à ce que Quin-

tus Métellus les fit passer sous le joug Romain.

Il y a avoit déja long-temps que les Phéniciens étoient disparus du monde quand Metellus s'y fit un nom. Ce consul, qui rendit des services si essentiels à la République, en empêchant les troupes de Catilina d'entrer dans la Gaule Cisalpine, ne mourut que cinquante-sept ans avant Jésus-Christ, & il y en avoit alors près de quatre cents que les Carthaginois s'étoient assujetti les Isles Baléares.

C'est en effet, à la quatre cent cinquante-deuxieme année avant l'ere chrétienne que l'on rapporte le commencement de leur domination sur ces Isles. Ils y bâtirent plusieurs villes, & celles qu'ils fonderent à Minorque, sont encore aujourd'hui les principales de l'Isle. Comment se peut-il que les Romains l'ayent conquise sur les Phé-

niciens qui n'exiſtoient plus depuis long-temps, & qui, quand ils auroient exiſté, ne poſſédoient certainement plus un pays où une autre nation s'étoit ſi bien établie ? Mais cette hiſtoire univerſelle n'eſt pas la ſeule où l'on trouve des rêves hiſtoriques.

Les Carthaginois jetterent dans Minorque les fondemens de trois villes, auxquelles ils donnerent le nom de trois de leurs plus fameux généraux ; Magon, aujourd'hui Mahon ; Jama qui eſt certainement Citadella, & Labon, dont il ne reſte point de veſtiges qui puiſſent indiquer, avec la certitude de la vérité, le lieu de ſa fondation.

On peut, cependant, ſoupçonner que cette ville eſt aujourd'hui celle d'Alaior : ſa ſituation preſqu'au centre de l'Iſle, & dans le point de partage, pour ainſi dire, du chemin qui conduit de Mahon à

Citadella, donne la plus forte apparence de vérité à cette conjecture. Le nom moderne qu'elle porte semble aussi la fortifier. Le B, & l'V consonne, se confondent dans la prononciation de presque tous les peuples méridionnaux. Labon se sera appellé Lavon; la corruption du langage en aura fait Laion, ensuite Laior, & ensuite Alaior.

Ces étimologies sont, sans doute, fort peu intéressantes. A peine s'inquiete-t-on de l'origine des villes les plus considérables. Un homme qui demeure au fauxbourg Saint-Honoré, ne se soucie guere de sçavoir que Paris n'a pas eu autrefois de limites plus étendues qu'une très-petite partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la Cité, & qu'il se nommoit Lutece du temps de Cesar. Une ville inconnue de l'Isle de Minorque le touche encore bien moins : mais ces recherches

ne ſont pas indifférentes à tout le monde, & la ſcience des étimologies excite encore la curioſité de quelques perſonnes.

Le nom de Jama n'annonce guere que Citadella ſoit aujourd'hui la même ville. Dameto, qui a écrit l'hiſtoire de Majorque, place même la premiere à quelque diſtance de celle-ci. Mais il n'avoit pas conſidéré qu'il ne ſubſiſtoit aucun veſtige qui favoriſât ſon opinion, & qu'il la démentoit de lui-même dans ſon hiſtoire. Il y rapporte en effet une lettre que Saint Sévere Evêque de Minorque, écrivit le 13 Février 423. Ce Prélat dit que la ville de Jamnon (le nom primitif en étoit déja altéré) étoit ſituée au bout occidental de l'Iſle. C'eſt préciſément la ſituation de Citadella. Ce qu'il ajoute enſuite ſur la diſtance de cette ville à Mahon, ne laiſſe plus de doute, &

ſi le nom en paroît aujourd'hui ſi différent, c'eſt que quand les Eſpagnols, en reprenant les ouvrages des Maures, l'entourerent de murs, de baſtions & de courtines, ils lui donnerent celui de Citadella, qui exprimoit ſa nouvelle forme.

Il n'eſt pas ſi aiſé de décider lequel des Magon a fondé Mahon; ſi c'eſt Magon Barcée, qui fit la guerre à Syracuſe, ou ſi ce n'eſt point le pere d'Amilcar, ou même le frere d'Annibal. L'hiſtoire Baléarique de Dameto attribue cet honneur à Magon Barcée, quoiqu'il n'ait ſéjourné que quelque temps dans l'Iſle; mais d'autres hiſtoriens l'accordent au frere d'Annibal, qui paroît y avoir demeuré pluſieurs années. Il y en a même quelques-uns qui prétendent que c'eſt à lui que les Carthaginois durent la conquête de Minorque: mais il faudroit, en ce cas, la rapprocher de plus de

deux cens ans, & cette époque ne s'accorderoit guere avec ce que disent d'autres historiens, qu'Amilcar étant venu à Minorque avec sa femme, elle y accoucha du fameux Annibal.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce célebre capitaine avoit un grand nombre de Baléares dans son armée, lorsqu'il défit les Romains à Thrasimènes & à Cannes, & qu'il en avoit placé un corps considérable dans son avant-garde à la bataille de Zama, où il fut vaincu par Scipion.

Les Isles Baléares furent enveloppées dans le sort de Carthage; Scipion les assujettit aux Romains 212 ans avant l'ere chrétienne, & elles prirent dans la suite le parti de Pompée contre César. Auguste divisa l'Espagne en Provinces: il les annexa à la Bétique. C'est sous son règne qu'elles demanderent des

troupes pour détruire les lapins qui s'étoient tellement multipliés, qu'ils avoient mangé tous les grains, & causé une famine. Rome y envoyoit souvent des exilés. Ces Isles lui étoient très-attachées, & elles ne s'en séparerent que par les révolutions qui entraînerent la ruine de l'Empire.



CHAPITRE II.

Les Isles Baléares passent aux peuples du Nord, aux Sarrazins, aux Espagnols, aux Anglois & aux François.

LES Alains, les Vendales, les Sueves inonderent l'empire Romain. Ils se jetterent dans l'Espagne, & en firent la conquête. Les Baléares passerent bientôt sous leur joug.

Ces Isles n'étoient, pour ainsi dire, qu'un atôme dans le grand tourbillon qui bouleversoit l'Empire, & l'histoire qui, à peine, est exacte sur les plus grands événemens de ce temps, ne dit presque rien des révolutions qu'elles éprouverent. Le paganisme s'y étoit établi sur la ruine de la religion des Carthaginois, & Saint Sévere dans la lettre que rapporte Dameto, atteste qu'il y avoit beaucoup de Juifs, & que le christianisme y avoit fait de grands progrès. Les Barbares s'étoient contentés de faire céder ces différens cultes à l'Arianisme qu'ils professoient, & de changer les loix & la forme du gouvernement. Ils avoient respecté tous les édifices : mais les Huns & les Visigoths passerent aussi la mer, & dans l'accès d'un zèle qui tenoit de la fureur, ils détruisirent tous les monumens de la magnificence

Romaine, temples, autels, ftatues, tout fut abattu.

Ces deftructeurs conferverent ces Ifles depuis la 421e. année de l'ére chrétienne, jufqu'à la 790e. Il eft vrai qu'ils n'y furent pas tranquilles pendant les cent dernieres années. Les Sarrazins les y avoient attaqués dès l'an 697, & n'avoient ceffé de leur faire la guerre, jufqu'à ce qu'enfin ils les fubjuguerent entiérement.

Ces nouveaux conquérans n'y goûterent jamais eux-mêmes les douceurs de la paix. Ils furent continuellement inquiétés par les Princes chrétiens qui, excités par les Papes, ou dominés par leur propre ambition, firent plufieurs defcentes dans ces Ifles, fans pourtant fe les foumettre entiérement. Mais Charlemagne, plus heureux, en fit la conquête en 801, & en chaffa les Maures. Ce grand Prince ne

put, cependant, les tenir long-temps unies à ſon Empire. Les infideles s'en emparerent de nouveau en 807. Les rois de Caſtille & d'Arragon leur faiſoient alors la guerre la plus opiniâtre en Eſpagne. Il n'y avoit preſque point d'année qui ne fût marquée par quelque ſanglante bataille, ou ſur mer ou ſur terre, & que les Maures ne fuſſent forcés de ſe reſſerrer dans des limites plus étroites. Il étoit plus difficile de les attaquer dans les Iſles Baléares. Jacques premier, Roi d'Arragon, qui, à-cauſe de ſes grandes qualités guerrieres, fut ſurnommé le Belliqueux, en conçut le projet. Ils ne ceſſoient d'exercer des pirateries ſur ſes ſujets qu'ils traînoient en eſclavage, ils avoient inſulté un ambaſſadeur qu'il leur avoit envoyé à Majorque pour ſe plaindre de ces injures : irrité de ces attentats il réſolut d'en prendre une

vengeance

vengeance éclatante. Les aventuriers de Gênes, de Provence & d'autres pays vinrent à ſon ſecours ; il y joignit quelques-unes de ſes troupes, & forma une armée de vingt mille hommes. Il s'embarqua au port de *Salon*, en Catalogne, le premier ſeptembre 1229, & deſcendit peu de jours après dans l'Iſle de Majorque. Les Maures ſoutinrent vivement ſes attaques, mais, toujours victorieux, il acheva la conquête de l'Iſle le 31 décembre en emportant d'aſſaut la ville de Palma, qui en eſt la capitale. Le partage des terres des vaincus fut la recompenſe de ſes troupes. Il régla le gouvernement de l'Iſle, & repaſſa en triomphe ſur le continent.

Ce ſuccès avoit porté l'allarme dans Minorque. Jacques le Belliqueux, crut cependant devoir en remettre la conquête à un autre

temps. L'année 1232 l'avoit marqué. Le Roi repassa à Majorque. Il prévoyoit que cette expédition lui coûteroit beaucoup de monde, & pour prévenir, s'il étoit possible, l'effusion du sang, il voulut essayer ce que pouroit la négociation. Il envoya donc des députés à Citadella, qui étoit alors la capitale de l'Isle. Ils demanderent avec audace qu'on lui rendît, sans hésiter, tout le pays: sa protection étoit le prix de la soumission: la moindre résistance exciteroit tout son couroux; il falloit choisir. Les Maures virent pendant la nuit de grands feux allumés tout le long des côtes de Majorque, & s'imaginerent que le Roi y avoit assemblé une armée toute prête à fondre sur eux. Cette idée porta la terreur dans leurs esprits, ils se soumirent.

Leur Almoxariffe ou Chef, passa aussitôt à Majorque avec quelques-

uns des principaux habitans. Ils firent hommage au Roi, lui prêterent ferment de fidélité, & s'affujettirent à lui payer un tribut annuel.

Minorque passa ainsi sous la domination de l'Aragon, mais elle fit bientôt partie d'un nouveau royaume.

Jacques le Belliqueux, fatigué apparamment des embarras du thrône, prit la résolution de terminer sa carriere dans un cloître de l'ordre de Cîteaux, & fit le partage de ses états en 1256, entre ses deux fils, Dom Pedre & Dom Jacques.

Il donna au premier les royaumes d'Aragon & de Valence, & presque toutes les autres terres qu'il possédoit sur le continent.

Et Dom Jacques avec le reste de ces terres, eut les Isles de Majorque, de Minorque, & d'Iviça, sous le titre de Roi de Majorque.

Le Roi les mit auſſitôt en poſſeſſion de leurs états, mais ces partages, que la nature dictoit autrefois aux ſouverains, n'étoient, le plus ſouvent, que le germe de diſſentions cruelles entre leurs ſucceſſeurs.

Dom Pedre murmura de ce que ſon pere avoit ainſi diviſé la monarchie : mais il n'oſa faire éclater ſon mécontentement qu'après ſa mort. Alors, ſous prétexte de faire une irruption ſur les côtes d'Afrique, il équipa une flotte, & vint tomber ſur Minorque qu'il rendit ſa tributaire.

Dom Alphonſe, ſon fils, hérita de ſon royaume & de ſes reſſentimens. Il ne regarda les Maures de Minorque que comme des Pirates, & il réſolut de les exterminer.

Il n'eut pas ſitôt conçu ce deſſein, qu'il raſſembla dans le ſecret une

grande armée, & équipa une flotte pour la tranſporter dans l'Iſle.

Mais quelques précautions qu'il eût priſes pour cacher ſes projets, les Maures en avoient été avertis, & l'Almoxariffe avoit eu le temps de faire venir d'Affrique de ſecours conſidérables, & de ſe préparer à faire la réſiſtance la plus vigoureuſe.

Ce fut en 1287, qu'Alphonſe mit à la voile. Les Maures l'attendoient ſur le rivage, & ſes ſoldats ne mirent pied-à-terre, que pour combattre. Ils s'animerent d'un tel courage, que l'Almoxariffe fut preſque entiérement défait. Ses troupes ſe rallierent, & furent encore vaincues. Il ne lui reſtoit qu'une reſſource; c'étoit de ſe retirer ſur le Mont-Sainte-Agathe, & il y parvint.

Le monarque ſignala ſon audace par beaucoup d'efforts extrême-

ment hardis qu'il fit pour forcer cette place, & ſes troupes, animées par ſa préſence & par ſon exemple, firent des prodiges de valeur. Mais la ſituation de cette forteresse ſur le ſommet d'une haute montagne eſcarpée, & ſans accès praticable, & où une poignée de ſoldats pouvoit ſe défendre contre une armée entiere, fit perdre tout eſpoir à Alphonſe de la pouvoir emporter autrement que par famine.

Les Maures n'y avoient que peu de proviſions, & l'Affrique n'avoit plus de ſecours à leur fournir. Ils conſidérerent qu'une plus longue réſiſtance pouroit irriter le vainqueur, & ils demanderent à capituler. La convention fut que ceux qui pouroient payer leur rançon, ſeroient tranſportés en Affrique, avec toute ſûreté, & que les autres porteroient les fers de l'eſclavage.

Sainte-Agathe ſe rendit donc au Roi, le 17 Janvier 1287. L'Almoxariffe, ſa famille & environ cent autres perſonnes de marque s'embarquerent pour paſſer en Affrique. Leur deſtin n'étoit pas d'y arriver : ils périrent tous, & l'on prétend même que ce fut par les ordres d'Alphonſe, qui avoit recommandé à l'équipage de les noyer.

Les autres Maures, au nombre de plus de vingt mille, devinrent eſclaves.

Cet événement fit abſolument ceſſer la domination des Mahométans à Minorque; elle y avoit ſubſiſté près de cinq cents ans malgré les efforts réitérés des Princes chrétiens, les exhortations des Papes, & les ligues qu'on avoit formées pour l'anéantir.

Alphonſe, à l'exemple de Jacques le Belliqueux, diſtribua les

terres des vaincus à ceux qui l'avoient secondé dans son entreprise. Le christianisme devint la seule religion, & l'on institua à l'honneur du conquérant une procession solemnelle, qui se fait encore tous les ans avec beaucoup de pompe. La mémoire de la réduction de Majorque s'est également perpétuée à Palma, par une cérémonie semblable.

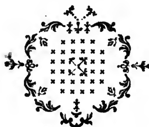
Ce ne fut cependant qu'en 1343, que ces Isles furent absolument réunies à la couronne d'Aragon, sous le regne de Pierre III. Pendant cet intervale, & depuis, jusqu'à l'entiere destruction des Maures sur le continent, elles ne jouirent pas d'une tranquilité parfaite. Ce peuple turbulent les inquiétoit souvent par des invasions subites, dont le pillage & l'esclavage de quelques habitans étoient toujours les suites : mais il ne paroît pas qu'il ait ja-

mais fait d'armement dans le deſſein de les reconquérir.

Telle eſt l'hiſtoire de Minorque juſqu'à ſa réunion au domaine des Rois d'Eſpagne, & c'eſt tout ce que l'on en a pu apprendre. Les deux révolutions qu'elle a eſſuyées depuis, ſont plus connues & plus intéreſſantes. Les Anglois, ſous le commandement du Major général Stanhope, en firent la conquête en 1708, pour les alliés, lors de la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, & ils la conſerverent à la paix d'Utrecht, parce qu'ils s'y étoient trop bien établis. Les fortifications qu'ils y ont ſucceſſivement ajoutées ſembloient la mettre à l'abri de toute attaque heureuſe : mais les François parurent en 1756, & l'audace, guidée par la prudence, les conduiſit à une victoire qui jetta la terreur juſques dans Londres.

Une main plus exercée s'eſt chargée de tracer ces deux événemens, & d'en compoſer le ſecond volume de cette hiſtoire.

Mais la carriere qui nous reſte à remplir n'eſt pas ſans intérêt. Nous avons donné la diviſion de l'Iſle : ſa deſcription topographique nous reſte à faire. Les mœurs des habitans, leur gouvernement, leur commerce, l'hiſtoire naturelle, l'agriculture, les antiquités ſont des objets également ſuſceptibles de piquer la curioſité.



CHAPITRE III.

Description topographique du termino de Mahon.

La ville de Mahon, capitale de ce termino, l'eſt en même temps de toute l'Iſle: mais c'eſt une prééminence dont elle ne jouit que depuis qu'elle eſt ſoûs la domination des Anglois. Son voiſinage du meilleur port de l'Iſle, & du château Saint-Philippe, unique forteresſe conſidérable qu'il y ait dans le pays, les engagea à en faire le ſiege du gouvernement, & à y tranférer les cours de juſtice, qui étoient à Citadella.

Mahon étoit anciennement entôurée d'un mur dont il reſte encore des parties entieres en pluſieurs endroits. On a conſtruit de-

puis, hors de l'enceinte, un grand nombre de maiſons qui forment d'aſſez beaux fauxbourgs, & dont les rues ne cédent point en régularité à celles de la ville. C'eſt ſur une hauteur eſcarpée, & d'une atteinte difficile du côté du port, qui en eſt dominé, qu'elle eſt bâtie. Cette élévation lui donne une perſpective fort étendue & la fait jouir en même temps d'un air plus ſalutaire : on y eſt moins tourmenté par les mouches, que dans tout le reſte de l'Iſle. Ces inſectes qu'on y nomme *Muſquita*, & que nous appellons Bourdons, ſont très-incommodes pendant les grandes chaleurs de l'Eté.

Les maiſons ſont, en général, bâties de pierre. Les unes ſont couvertes de tuiles; le toît des autres eſt horiſontal, & en forme de terraſſe. La matiere qui ſert à faire ces terraſſes eſt la même que celle

qu'on emploie pour faire les planchers : c'eſt un ciment foſſile très-ſolide. Les matériaux ſont à ſi bon marché, la main-d'œuvre coûte ſi peu, & les maçons ſont ſi adroits que les ouvrages qu'ils entreprennent ſont faits avec beaucoup de promptitude, & n'occaſionnent pas le dixieme de la dépenſe qu'ils cauſeroient en Angleterre.

Il eſt rare de trouver des chambres qui ne ſoient pas voûtées en pierre dont l'épaiſſeur varie ſelon le poids que les voûtes ont à ſupporter : elle n'eſt quelquefois que de deux pouces. Ces voûtes partent toujours des quatre angles de la chambre. Lorſqu'elles ſont faites on en remplit les cavités ſupérieures, & on les nivelle : cela ſert de baſe au plancher du premier étage. Si on veut avoir un toit applati, on éleve une ſeconde voûte ; on la remplit, & on la terraſſe comme

la premiere : la maiſon ſe trouve ainſi toute conſtruite ſans y avoir employé de bois, & cette circonſtance eſt fort intéreſſante dans un pays où il eſt exceſſivement cher. Les habitans y trouvent un autre avantage; c'eſt qu'ils ſont à l'abri des incendies.

La méthode de ſoutenir les voûtes, en les conſtruiſant, eſt aſſez ſinguliere. Les ouvriers n'ont pas beſoin d'étayes ceintrées pour les faire avec exactitude; & c'eſt à la nature de leur ciment qu'ils doivent cette économie. Après avoir taillé avec beaucoup d'attention la pierre qu'ils veulent employer, ils la poſent dans l'endroit où elle doit reſter à demeure, & la ſoutiennent en l'air par le moyen d'une ſimple perche. Dès qu'elle eſt placée, ils mettent du mortier tout autour des jointures, en obſervant de laiſſer au ſommet un petit trou pour

recevoir leur ciment : ils le tiennent aſſez fluide pour qu'il puiſſe ſe répandre en un inſtant dans toutes les jointures. Une de ſes propriétés eſt de s'endurcir ſur le champ, & de ſceller fortement les pierres qu'il réunit. La perche alors devient inutile, on la retire & on la porte ſous une autre pierre. La voûte ſe trouve achevée en très-peu de temps.

Veut-on couvrir la maiſon de tuiles ? Cette opération n'eſt peut-être pas moins curieuſe. On éleve au milieu de la chambre qui doit ſervir de grenier, une arcade légére qui tient lieu d'arbalêtriere, & ſur laquelle on appuie les bouts ſupérieurs des chevrons, dont les autres bouts portent ſur les murs de côté. Ces chevrons ſont eſpacés de deux pieds, & preſque toujours tortus & noueux, parce qu'ils proviennent du cru du pays, qui

produit peu de bois propre à la charpente.

Les lattes ne ſont point en uſage. On ſe ſert pour remplir le vuide que laiſſent les chevrons d'une eſpece de roſeau qui croît abondamment dans l'Iſle, & qui reſſemble à ceux qu'on emploie dans les manufactures de drap : ces roſeaux liés enſemble, ſuppléent à merveille aux lattes, & ſont d'une très-longue durée.

Ils ne feroient cependant pas un corps aſſez ferme, ou plutôt aſſez uni pour y coucher les tuiles ſi l'on ne prenoit une précaution : on y étend une légere couche de terre glaiſe. Dès qu'elle eſt ſéche on y met les tuiles dont la forme ne varie point dans toute l'Iſle. On peut aiſément ſe la figurer en ſe repréſentant un tuyau de terre un peu plus large à un bout qu'à l'autre, & qu'on a coupé dans toute ſa lon-

gueur par le centre ; cette ſection produit deux tuiles. On en poſe une rangée ſur le côté convexe, en obſervant que la tuile ſupérieure couvre de quatre pouces celle qui eſt au-deſſous (*a*) : par ce moyen la partie creuſe de cette rangée de tuiles, ſe trouve à l'extérieur. On en met alors une autre rangée dont le côté concave eſt en deſſous, & que l'on place de maniere qu'elles s'engrainent, pour ainſi dire, dans les autres. Toutes les jointures ſont alors enduites de mortier, & la couverture entiere ſe fait ainſi ſucceſſivement. La pente qu'on donne aux toits eſt conſidérable. C'eſt tout le contrai-

(*a*) C'eſt ce que nos Couvreurs appellent le *Pureau*. On le tient de quatre pouces à Minorque, pour tout ce qui s'appelle bon ouvrage; il n'eſt que de deux pouces pour l'ouvrage ordinaire.

re de ce qui ſe pratique dans les pays où il tombe beaucoup de neige; on les y tient preſqu'applatis : mais à Minorque où il n'en tombe que rarement, cette précaution eſt inutile.

La pierre eſt d'une fort bonne qualité, & céde aiſément, au ſortir de la carriere, aux impreſſions de la ſcie & du marteau, mais elle s'endurcit beaucoup à l'air. On n'a pas beſoin de creuſer la terre pour s'en procurer, il s'en trouve aſſez à la ſuperficie, & même à découvert. On la tire par quartiers, auxquels on donne le nom de *canton*, ils ont deux pieds de long ſur un pied quarré. Douze de ces quartiers, qui font vingt-quatre pieds cubes, ne coûtent ſur place tous taillés & dreſſés au marteau, que trois livres de France à-peu-près.

La pierre à chaux n'eſt ni moins

abondante ni moins bonne. Les fourneaux dans lesquels on la calcine sont construits au milieu des bois, afin d'y entretenir le feu plus aisément.

Ce ciment précieux dont on a déja parlé, s'appelle *Guish* : c'est une espece de gypse dont la couleur tire généralement sur le gris. Il est d'une dureté médiocre, & plus ou moins transparent selon qu'il est ou plus gris ou plus blanc. On le tire du sein de la terre par des puits assez voisins les uns des autres.

Il faut aussi le faire calciner. Lorsqu'on veut l'employer, on le délaye dans une quantité d'eau proportionnée à l'usage auquel on veut l'appliquer. Le contact de l'eau le fait entrer dans une effervescence violente qui se calme peu à peu.

Les maiſons qu'habitent la nobleſſe & la bourgeoiſie aiſée, ſont communément bâties ſur deux ou trois côtés d'une cour quarrée, & quelquefois tout autour. Elles ont, en général, deux étages. Le rez-de-chauſſée eſt diſtribué en cuiſines, offices & chambres de domeſtiques : les appartemens ſont au premier étage. Le ſecond ne ſert que de grenier, & il en faut néceſſairement avoir de fort vaſtes, parce que les fermiers ne payent leurs rédevances qu'en denrées du cru qu'ils cultivent.

Il eſt rare que l'épaiſſeur des murs de la plus grande maiſon ſoit de plus d'un canton : mais on en donne beaucoup moins à ceux des maiſons du peuple, qui malgré cela, ſont très-ſolides. Cela vient de ce qu'elles n'ont en général que dix ou douze pieds de haut, &

de ce qu'on lie avec le *Guifh* toutes les pierres qui entrent dans leur conftruction.

Le luxe de la boiferie & des tapifferies n'a point encore pénétré à Minorque. On s'y contente de blanchir le dedans des maifons : les perfonnes aifées y employent du blanc d'Efpagne.

Les portes des maifons font affez belles : mais en revanche on tient les efcaliers fi étroits qu'ils en font incommodes.

Voilà à peu-près l'idée que l'on doit prendre des habitations des Minorquains.

A l'égard de leurs édifices publics, on peut dire qu'ils font le fruit des efforts d'un peuple indigent qui fait tout ce qu'il peut pour embellir fa patrie. En les confidérant fous ce point de vue, on y trouve une efpece de magnificence ; la principale Eglife de Mahon eft

fort grande, & d'une belle ordonnance gothique.

Les Eglifes font généralement fombres. On n'y laiffe pénétrer le jour que par une ou deux des croifées les plus élevées: les autres font bouchées par des murs de maçonnerie. Une foule de petites lampes, placées dans des luftres, répandent une lumiere obfcure. On ne fçait fi les Prêtres ont eu recours à cette obfcurité pour infpirer une dévotion plus recueillie au peuple, ou fi l'on a maçonné les croifées pour tenir les Eglifes plus fraîches dans un pays où il fait exceffivement chaud : ce qu'il y a de certain, c'eft qu'on ne les a fupprimées qu'après coup : on voit qu'elles ont été ouvertes.

Il y a à Mahon un couvent de Cordeliers, & un autre d'Auguftins. Les Religieufes de Sainte Claire y ont auffi un Monaftere. Ces

édifices ſont moins beaux qu'ils ne ſont vaſtes : ils ſont cependant aſſez commodes. Les chapelles en ſont ornées de ſculptures qui ne ſont pas ſans prix.

Rien n'eſt plus irrégulier dans ſa conſtruction que la maiſon du Gouverneur. C'eſt un aſſemblage ſans goût de pluſieurs édifices bâtis, l'un après l'autre, & de divers ordres d'architecture. Cependant les appartemens qu'on y a pratiqués dans les derniers temps, répondent à la grandeur & à l'état du maître qui les habite. Les hôtels des Gouverneurs ſont preſque par-tout expoſés à ces irrégularités : chacun a l'ambition de marquer le temps de ſon adminiſtration par quelque édifice ; & cela ſe fait ſouvent aux dépens de la ſymmétrie qu'exigeroit ce qui a été fait auparavant. Un grand qui peut, au gré de ſon autorité, con-

tribuer au bonheur, ou au malheur du peuple qu'il gouverne, s'embarrasse-t-il d'élever, de détruire & de recommencer un bâtiment nouveau? Il ne consulte que son caprice & l'idée qu'il se forme des choses qui peuvent concourir à lui procurer toutes ses commodités.

La garnison de Mahon est ordinairement composée d'un Régiment. Les Officiers ont chacun une maison marquée pour se loger. A l'égard des soldats, ils sont dispersés dans les maisons des petits bourgeois, que l'on convertit en casernes. Ceux qui sont ainsi forcés de quitter leur habitation pour la céder à ces hôtes désagréables, en reçoivent une petite indemnité des Magistrats, & se logent où ils peuvent. La ville fournit aux Officiers & aux Soldats une certaine quantité de bois & d'huile.

Le

Le bois eſt ſi cher qu'à peine on en donne aſſez pour préparer le thé du matin deux fois la ſemaine : mais un ſubalterne a ſuffiſamment d'huile pour alimenter toujours la lumiere d'une lampe.

Les rues de la ville ſont fort étroites, & ne ſont point pavées. Le roc ſe fait voir preſque par-tout, & il eſt ſi inégal dans de certains endroits que l'on ſouffre beaucoup en marchant.

La baſe de la montagne ſur laquelle la ville eſt bâtie, offre au bord de la mer un très-beau quai, dont la longueur & la largeur ſont conſidérables. Le bout occidental eſt conſacré à la marine, à l'exception des mâtures qui ſont dépoſées de l'autre côté du port ; on y voit une grande quantité de proviſions navales de toutes eſpeces toujours prêtes pour carener & reparer les vaiſſeaux de Sa majeſté.

Tout cela eſt diſtribué dans des magaſins très-commodes. Il y a aſſez d'eau pour que les plus grands vaiſſeaux puiſſent approcher du quai. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on y pratiquât un chantier ſec, & cet ouvrage ne ſeroit, peut-être, pas ſi difficile qu'on ſe l'imagine. On en retireroit l'avantage de ne plus courir le riſque, en carenant les vaiſſeaux, d'en endommager les mâts & les œuvres, comme cela arrive ſouvent : mais *non noſtrum tantas.*

C'eſt la partie orientale du quai qui eſt deſtinée aux marchands. On y trouve auſſi la maiſon de la *Pratica*, où les Patrons des vaiſſeaux, qui arrivent, ſont obligés, avant d'obtenir la permiſſion de trafiquer, de faire voir leurs certificats de ſanté.

Il y a un petit couvent de Carmes ſur le chemin du fort Saint-

Philippe, à une petite diſtance de Mahon. Ces Moines avoient commencé à conſtruire une ſuperbe maiſon que le gouvernement n'a pas voulu qu'ils continuaſſent. Lorſqu'on ouvrit la terre pour en jetter les fondemens, on trouva une grande quantité de monnoie Romaine, de lampes, d'urnes, & de lacrimatoires.

Cela fait croire à quelques perſonnes que la ville de Mahon avoit autrefois été bâtie ſur ce terrein. Mais comment concevoir que des antiquités Romaines puiſſent prouver une fondation Carthaginoiſe? Magon eſt univerſellement reconnu pour avoir bâti cette ville, & lui avoir donné ſon nom. Il ſe pouroit, à la vérité, que les Romains l'euſſent rebâtie. Mais ne ſeroit-il pas également probable, en ce cas, qu'ils ne la rebâtirent que ſur l'ancienne, & peu à peu comme nous dé-

molissons nos vieilles maisons pour en construire de neuves sur le même terrain. Ces antiquités, & cette multitude de sepulchres, taillés dans le roc, paroissent n'offrir tout au plus que les tristes vestiges d'un ancien cimetiere romain. Il étoit défendu par une loi des douze tables d'enterrer ou de brûler les morts dans les villes, & la coutume de les inhumer hors de leur enceinte avoit été en usage chez presque toutes les nations, & particulierement chez les Grecs, & chez les Juifs.



CHAPITRE IV.

Continuation du précédent.

On trouve à la diſtance d'un mille au-deſſous de la ville de Mahon, un endroit qu'on appelle la Caverne angloiſe. C'eſt-là que les flottes ſe pourvoient d'eau douce, & que le port eſt le plus large; il a environ un mille de traverſe.

L'Iſle du Sang eſt un peu plus bas: elle ſeroit au milieu du port s'il n'y avoit pas un peu plus de diſtance vers Mahon: c'eſt auſſi de ce côté que l'eau eſt la plus profonde. L'Hôpital des Matelots eſt dans cette Iſle. Le Gouverneur, le Chirurgien, & même le Commandant de la flotte y ont des appartemens. Le ſéjour en eſt très-agréable pendant l'été, parce qu'on y jouit de l'air frais de la mer. La

ſurface de l'Iſle a douze acres, & l'on pouroit y conſtruire beaucoup d'autres édifices d'où l'on jouiroit de l'aſpect délicieux de terrains bien cultivés, entrecoupés par des rochers arides, des précipices, des maiſons diſperſées çà & là. La ville & le fort de Saint-Philippe, le Philippet, la tour du Signal s'offriroient également en perſpective; & tout cet enſemble, ſi l'on plaçoit ailleurs l'Hôpital, feroit de cette retraite le ſejour le plus agréable qu'il y ait à Minorque pour un eſprit contemplatif.

C'eſt au Chevalier Jennings, qui commandoit en chef la flotte Angloiſe dans la Méditerranée en 1711, que l'on doit l'établiſſement de l'Hôpital. Il coûta près de 100000 livres à conſtruire. Celui qui exiſtoit auparavant n'étoit ni ſi beau, ni ſi commodément ſitué.

Presque vis-à-vis l'Isle du Sang, & sur le côté du port où la ville de Mahon est située, on voit une cavité à laquelle on donne le nom de Caverne aux huîtres, à cause de la quantité prodigieuse de ces coquillages qu'on y trouve. Elle est taillée dans le roc, exposée au Nord-Est, à l'abri du soleil. La fraîcheur du lieu excite à y faire des promenades pendant l'été, qui est le seul temps où l'on puisse pêcher les huîtres. Il n'y a que les Espagnols qui osent s'exposer aux dangers qui accompagnent cette pêche. Elle est assez singuliere. Il faut être deux. L'un se deshabille, attache un marteau à sa main droite, fait le signe de la croix, se recommande à son patron, & se jette dans la mer. Ce n'est qu'à dix ou douze brasses de profondeur qu'il trouve les huîtres. Il en détache du rocher autant qu'il peut en

porter ſur ſon bras gauche, & frappant du pied, il remonte ſur l'eau. On l'aide à rentrer dans le bateau, &, tandis qu'il ſe ranime en buvant un verre d'eau-de-vie, ſon camarade s'apprête à faire ce qu'il a fait.

Ces huîtres ſont de deux eſpeces. Les Eſpagnols mangent avec avidité les rouges qui ſont très-mauvaiſes; les blanches ſont délicieuſes.

En voguant de-là à Saint-Philippe, on laiſſe l'Iſle de la quarantaine ſur la gauche. Elle eſt plus petite que l'Iſle du Sang, & plus près du rivage du *Cap Mola*. C'eſt dans cette Iſle, lorſque la peſte déſole les côtes de Barbarie & du Levant, que les vaiſſeaux, qui en viennent, ſont obligés de faire quarantaine. La moindre négligence ſur un point auſſi eſſentiel, ſeroit inexcuſable. Le voiſinage des côtes de l'Afri-

que, le ravage que la peste fit à Marseille en 1720, & qui ne sera pas sitôt oublié, l'idée ou la certitude que l'on a, qu'elle regne presque tous les ans à Alger, rendent les Minorquains extrêmement attentifs à cet égard. Mr. Armstrong raconte que, pendant son séjour à Minorque, deux galeres Algériennes, qui n'avoient point trouvé de Port où on voulût les recevoir, forcerent leur passage dans celui de Mahon, à travers le feu des batteries. Il y avoit long-temps qu'elles étoient en mer, & la peste ne les infectoit point. Les équipages mouroient de faim, & ils résolurent de tout risquer dans l'espoir d'éviter une mort aussi affreuse.

De l'Isle de la Quarantaine, on va au Château Saint-Philippe. Il est situé à l'entrée du Port. Il lui sert de clef, & c'est la principale fortification de l'Isle. L'auteur An-

glois n'en a pas donné une deſcription bien détaillée dans la crainte qu'elle ne fût nuiſible à ſa patrie : on ne peut ſans doute, que le louer de cette délicateſſe. Nous l'imiterons par un autre motif : cette deſcription entre trop naturellement dans l'hiſtoire de la conquête de Minorque, par M. le Maréchal Duc de Richelieu, pour que nous ne la laiſſions pas à faire à M. de la Dixmerie, qui s'eſt chargé de cette partie intéreſſante.

Ainſi tout ce que nous dirons du fort Saint-Philippe ſe bornera à de ſimples acceſſoires qui paroiſſent étrangers à la fortereſſe.

Il y a une chapelle où ſe fait le ſervice divin ſelon le rit Anglican, & c'eſt la moins ornée de toutes celles de l'Iſle. Les gouverneurs Eſpagnols demeuroient à Citadella, & n'en prenoient aucun ſoin : les nôtres auroient, peut-être, dû ſon-

ger à la décorer : on y enterre les morts, & c'eſt, peut être, auſſi ce qu'ils ne devroient pas ſouffrir. La ſeule choſe qui puiſſe rendre cette coutume excuſable, c'eſt qu'on y lit une inſcription qui rappelle la mémoire de M. Kane, Brigadier des Troupes de la Grande Bretagne, & Gouverneur de cette Iſle. C'étoit un des plus habiles Officiers de ſon temps. Il joignoit à tous les talens militaires, les qualités qui attirent l'eſtime générale des hommes. Quand il arriva à Minorque, l'Iſle étoit preſque dépourvue de bétail. On n'y trouvoit que des chèvres, & la volaille étoit plus rare que le gibier. Il fit venir de France, d'Italie & de Barbarie, une quantité conſidérable de bêtes à cornes, de moutons, de volaille & d'œufs. Il en fit la diſtribution parmi les La-

boureurs & les Payſans, les encouragea à en augmenter & perpétuer la race en fixant le prix auquel ils pouroient les vendre. Son adminiſtration fut ſi douce qu'il réconcilia les Minorquains au Gouverneur Anglois qui les avoit traités avec dureté. Les troupes obſervoient la plus exacte diſcipline. Les chemins étoient montueux, remplis de pierres. Il en fit ouvrir un magnifique dans toute la longueur de l'Iſle depuis Citadella, juſqu'au fort Saint-Philippe. Enfin, ſi l'on écrivoit la vie de cet homme aimable, on auroit beau ne dire que la vérité, ceux qui ne l'ont pas connu, croiroient que ſon hiſtoire ne ſeroit qu'un panégirique de la flaterie.

Le fort Charles, la redoute de la Reine, un autre ouvrage, auquel on a donné le nom de Mal-

borough, & plusieurs autres fortifications dépendent du fort Saint-Philippe.

L'auteur calcule la résistance que la garnison, qui étoit alors à Mahon, pouvoit faire contre les Espagnols, qui étoient alors en guerre avec les Anglois. Elle étoit composée de deux mille cinq cents hommes effectifs.

» Quoique je ne doute point, » dit-il, de la valeur de nos troupes, je suis persuadé qu'un ennemi puissant & bien pourvu de » tout ce qui est nécessaire pour » une telle entreprise, se rendroit bientôt maître de la place.

» Mais tant que nous le serons » nous-mêmes de la mer, nous » n'avons rien à craindre. Les Espagnols ne pouront jamais rassembler un assez grand nombre de » vaisseaux pour envahir & sub-

» juguer Minorque : ils ne pou-
» roient échapper à la vigilance de
» nos flottes, qui les intercepte-
» roient dans leur route. Mais si
» nous supposions une foule de
» malheurs qui nous forçassent à
» leur céder l'Empire de la mer,
» cette place alors tomberoit sans
» remède entre leurs mains, &
» participeroit à la calamité publi-
» que. Heureusement qu'il faut es-
» pérer que le Roi d'Angleterre
» poura toujours parler au Roi
» d'Espagne, comme Virgile fait
» parler Neptune.

Non illi imperium pelagi, sævumque tridentem;
Sed mihi sorte datum, tenet ille immania saxa.



CHAPITRE V.

Continuation du précédent.

Les logemens des Officiers, les Casernes, l'Eglise & quelques centaines de maisons habitées par les Espagnols, forment le fauxbourg Saint-Philippe. On a successivement donné une telle étendue aux ouvrages du château, que le glacis touchoit presqu'aux maisons dans quelques endroits. Cela auroit pu favoriser les approches de l'ennemi, couvrir ses travailleurs, & faciliter l'établissement de ses batteries: on a détruit ces maisons, & on les a rebâties plus loin. Il y a actuellement entre les fortifications & le fauxbourg, une grande Esplanade dégagée, & ouverte de tous côtés.

Le Commandant de la garnison est logé sur la petite parade, & l'est fort mal. Les autres Officiers sont dispersés dans les maisons du fauxbourg, où ils se logent à leurs dépens. Cette nécessité les a engagés à faire bâtir des maisons qu'ils louent ou qu'ils vendent facilement à ceux qui viennent prendre leur place quand ils sont obligés d'aller dans d'autres garnisons de l'Isle, ou rappellés en Angleterre.

La maison de l'Ingénieur en chef, fait face à la parade. Elle est d'une construction singuliere, mais d'une grande commodité, ouverte à l'air libre, & dans un très-beau point de vue.

Il y a ici un endroit dont le nom est commun à plusieurs autres qui se sont formés de la même maniere. C'est un terrain qu'on appelle *Baranco*. Il est certain que l'eau de

cet endroit du port qu'on nomme la caverne Saint-Etienne s'étendoit où il eſt. Mais les pluies, les torrens ſubits & rapides y ayant entraîné ſucceſſivement les parties les plus déliées des terres élevées, elles s'y ſont ramaſſées, & ont formé avec le temps une piece de terre très-fertile, qui ſert de potager à Saint-Philippe. Sa ſurface n'eſt que peu élevée au-deſſus du niveau de la mer. Les fruits, les herbes, les racines, & tous les legumes que connoiſſent les Minorquains y viennent en abondance; & c'eſt ainſi que ſe ſont formés tous les Barancos que l'on voit à la tête des grands & petits ports de l'Iſle. Partout où la mer eſt unie & ſans marée, qui puiſſe emporter les terres que les pluies & les torrens y charient, il doit ſe former des *Barancos*, qui s'agrandiſſent toujours;

La caverne de Saint-Etienne eſt une petite baye que la Nature a formée dans le roc. Elle peut ſervir de retraite, en cas de ſiege, à des bateaux chargés de proviſions, qu'il feroit difficile de faire parvenir à la garniſon par le port.

L'Aire de Mahon, ſurnommé l'Iſle des Lapins, eſt dans ce voiſinage. Elle eſt ſéparée de Minorque par un détroit de deux milles qui eſt très-dangereux pour les vaiſſeaux de charge, à cauſe de ſes bas-fonds. Cette petite Iſle n'eſt preſque qu'un rocher ſtérile, où cependant il y avoit autrefois beaucoup de lapins. Il a auſſi été un temps où l'on y faiſoit une grande quantité de ſel, *qui* étoit exempt de tous droits, tandis qu'on en exigeoit de conſidérables ſur celui qu'on faiſoit dans l'Iſle de Minorque : mais à préſent on n'y en fait preſque plus.

Ce que les voyageurs nous disent de merveilleux des endroits qu'ils ont vus ne doit pas nous étonner : il faut s'attendre à leurs descriptions romanesques, mais on doit être surpris que le Cardinal de Rets les imite, & qu'il fasse un séjour enchanté du Port-Mahon : voici ce qu'il en dit dans ses mémoires, édition d'Amsterdam, 1718, tom. premier, pag. 301.

» Port-Mahon est le plus beau
» de la Méditerranée — son em-
» bouchure est fort étroite, &
» je ne crois pas que deux Galeres à
» la fois y pussent passer en voguant.
» Il s'élargit tout d'un coup, & fait
» un grand bassin oblong, qui a
» une demi-lieue de long. Une
» grande montagne, qui l'environne
» de tous les côtés, fait un théâtre
» qui, par la multitude & la hau-
» teur des arbres dont elle est cou-
» verte, & par les ruisseaux qu'elle

» jette avec une abondance prodi-
» gieuſe, ouvre mille & mille ſcè-
» nes qui ſont, ſans exagération,
» plus belles que celles de l'Opéra;
» cette même montagne, ces arbres,
» ces rochers couvrent le port de tous
» les vents, & dans les plus gran-
» des tempêtes, il eſt toujours auſſi
» calme qu'un baſſin de fontaine,
» & auſſi uni qu'une glace — Mi-
» norque donne encore plus de
» chair, & de toutes ſortes de vic-
» tuailles néceſſaires à la naviga-
» tion, que Mayorque ne produit
» de grenades, d'oranges & de li-
» mons — Dans ce beau lieu la
» chaſſe étoit la plus belle du mon-
» de en toute ſorte de gibier, & la
» pêche en profuſion.

C'eſt ainſi que l'on pouroit décrire les Iſles de Circé & de Calypſo. Mais ce brillant coloris ne convient guére à Mahon. Le port n'eſt point environné par une

montagne, quoique les bords en ſoient élevés en certains endroits. Loin qu'il y ait une multitude de grands arbres, les petits mêmes y ſont rares, & il n'y a pas d'apparence qu'il y en ait jamais eu un plus grand nombre. Ces ruiſſeaux, ces caſcades ſi agréables n'exiſtent pas; ce port calme & tranquile eſt ſouvent agité par des coups de vent ſubits & terribles, qui ſont périr les bateaux; & ce que le Cardinal dit de Majorque n'eſt pas plus vrai. Elle a toujours produit ce qui eſt néceſſaire à la vie bien plus abondamment que Minorque.

L'entrée du port exige des précautions. Il ne faut point perdre de vue le Mont-Toro en ligne droite avec le milieu du port, juſqu'à ce que l'on ſoit à hauteur de l'Iſle du Sang, & il faut obſerver de ne point trop approcher de Philippet où l'on trouveroit un ro-

cher sous l'eau. On est alors à neuf ou dix brasses d'eau sur un bon fonds. Veut-on passer au-delà? il faut laisser l'Isle du Sang à droite, & l'on trouve par-tout assez d'eau jusqu'au quai de la ville. Du côté du Cap Mola, au contraire, il y a beaucoup de bas fonds, & il faut sans cesse, avoir recours à la sonde.

Le fort Saint-Philippe est orné d'un quai très-commode pour les vaisseaux. Un peu plus bas de l'autre côté, & dans l'endroit le plus étroit du port, est le fort Philippet. Il y a un magasin à poudre & une batterie de canons à fleur d'eau pour défendre l'accès du port; quelques vaisseaux se sont malheureusement mépris quelquefois sur sa véritable entrée, & se sont engagés dans une ouverture qui se trouve entre le fort Philippet & le rivage du Cap-Mola, & y ont péri. La tour du signal est sur le sommet de ce Cap.

C'eſt de-là que la garniſon eſt avertie de l'approche des bâtimens maritimes. Un bouchon tendu déſigne un petit navire, & les boulets indiquent les vaiſſeaux. On en expoſe autant que l'on apperçoit de bâtimens, & on les place toujours du côté que ſe fait la découverte. Le ſignal d'une flotte eſt un pavillon.

Le Cap-Mola eſt une terre haute preſqu'entierement ſéparée de l'Iſle par la caverne de Philippet, & une petite baye du côté du Nord. On penſe généralement qu'on en pouroit faire à peu de frais une forteresſe de la plus grande réſiſtance.

Ce Cap eſt entouré de tous côtés de précipices affreux & inacceſſibles, à l'exception du côté du port. Sa hauteur même eſt très-conſidérable vers la langue de ſable qui le joint à l'Iſle. Il ne faudroit pas faire un ouvrage bien dif-

ficile pour qu'il devînt lui-même une Isle.

Cette situation est si avantageuse que les Anglois y avoient commencé plusieurs grands ouvrages qu'ils n'ont pas ensuite jugé à propos de continuer, & en voici la raison. La maniere dont ils s'étoient emparés de Minorque leur fit craindre avec justice que les Espagnols ne fissent des efforts pour les en chasser. Ils ajouterent alors quelque chose à la hâte aux fortifications de Saint-Philippe. La paix d'Utrecht les ayant confirmé dans la possession de l'Isle ils profiterent de ce temps de tranquilité pour commencer des ouvrages au Cap-Mola, mais sur le bruit qui se répandit bientôt que l'Espagne faisoit des préparatifs pour les attaquer, ils cesserent ces travaux, & porterent leurs soins à faire de nouvelles

velles augmentations à Saint-Philippe, & cette forteresse, étant devenue formidable par l'étendue & par le nombre de ses ouvrages extérieurs qui avoient coûté des sommes immenses, parut alors trop précieuse pour la demanteler. On négligea le Cap-Mola, & l'on ajouta toujours depuis quelques nouveaux ouvrages au fort Saint-Philippe.

Au bout supérieur du port est un grand Baranco qu'on appelle les jardins de Saint-Jean. C'est le principal potager de Mahon. Il produit, ainsi que les autres Barancos, une si grande quantité de fruits & de légumes qu'il n'y a peut-être point de pays qui soit plus abondamment fourni de productions potageres que Minorque, elles y sont à très-bon marché. Le séjour des flottes en fait cependant augmenter un peu le prix dans l'occasion.

Santa-Gracia eſt une petite ville qui n'eſt éloignée de Mahon que d'un mille vers le midi. Ses dômes, ſes clochers lui donnent de loin un air de grandeur qu'elle perd quand on y arrive. C'eſt cependant un endroit fort agréable. Les jardins en ſont propres & bien cultivés.

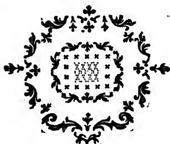
A l'oppoſite, c'eſt-à-dire au Nord, & à quatre milles de Mahon on trouve les Buferas. Ce mot en langue arabe ſignifie lac. Les Buferas abondent en Mulets délicieux, & en quelques autres eſpeces de poiſſons. Il s'y raſſemble l'hiver une quantité prodigieuſe de différens oiſeaux. L'eau en eſt ſalée parce qu'ils ne ſont ſéparés de la mer que par des ſables à travers leſquels elle filtre aiſément : auſſi la ſurface de ces lacs eſt-elle toujours à-peu-près à la même hauteur que celle de la mer. Il y a cependant quelques

fois une différence remarquable. Lorſque les vents ſoufflent de l'Orient, la mer ſe retire plus vîte que l'eau des lacs ne peut filtrer : alors l'eau des lacs eſt plus élevée que celle de la mer. Quand, au contraire, ce ſont les vents du Couchant qui règnent, la mer ſe gonfle avant que la filtration ait pu augmenter le volume d'eau des lacs, & ils ſe trouvent alors plus bas.

Aſſez près des Buferas eſt l'Iſle de Colomba. Elle a été ainſi nommée à cauſe de la quantité immenſe de pigeons ſauvages qui ſe retirent dans ſes rochers eſcarpés. On y a trouvé quelques échantillons de mine de cuivre, mais qui ont annoncé qu'elle étoit ſi pauvre, qu'on n'en retireroit pas même les frais de l'exploitation. Il eſt vrai qu'ils n'avoient été détachés que de la ſurface du roc, & que, peut-être,

on en trouveroit de plus riches en creuſant la terre : mais la rareté du bois ſeroit toujours un éternel obſtacle qui empêcheroit de profiter de cette découverte.

Le termino de Mahon, n'offre plus rien d'aſſez remarquable pour mériter une deſcription.



CHAPITRE VI.

Description topographique du termino d'Alaior.

On a déja parlé de ce chemin qui traverse l'Isle depuis le château Saint-Philippe jusqu'à Citadella. M. Kane le fit diriger dans une ligne aussi droite qu'il fut possible dans un pays montagneux & irrégulier. Ce plan força nécessairement à laisser de côté plusieurs villes, & même des capitales de Terminos, à travers lesquelles il passoit. Celle d'Alaior eut ce sort: elle est aujourd'hui à un demi-mille à la gauche du grand chemin.

Après Mahon & Citadella, c'est la plus belle ville de toute l'Isle. Elle est sur une hauteur & assez bien bâtie, quoique les rues en

ſoient très-étroites, & qu'elles n'ayent pas d'autre pavé qu'un roc inégal qui bleſſe les pieds. La grande Egliſe eſt gothique, très-ancienne, & ornée d'une tour quarrée, du haut de laquelle s'éleve une flèche légere que l'on voit de très-loin.

Le premier édifice qui frappe la vue en entrant dans la ville, eſt une autre Egliſe fort belle bâtie en pierre de taille. Elle eſt ſimple au dehors; mais l'intérieur eſt orné, ainſi que toutes les Egliſes de l'Iſle, de peintures & de ſculptures, telles que le génie des naturels les a pu produire.

On en remarque pluſieurs morceaux qui ſe diſtinguent aiſément de la foule. Ce ſont ceux d'un ſculpteur, qui, ſans autre maître que la nature, ſans autre école que les ouvrages imparfaits de ſes compatriotes, ſans rival qui excitât ſon

émulation, a ſculpté pluſieurs autels qui méritent des éloges. On voit de lui des ſtatues en bois de grandeur naturelle dont les proportions ſont exactes, & les attitudes très-agréables. Il connoiſſoit très-bien les dimenſions & la diſtribution des ordres d'architecture, & l'on peut dire qu'il excelloit dans l'art d'en ſculpter les chapiteaux. Ses ornemens, ſes fruits, ſes feuillages ſont d'un goût fin & délicat. Enfin quand on conſidére les difficultés qu'il a eues à ſurmonter, le peu d'encouragement qu'il a trouvé, la modicité du prix qu'il obtenoit de ſes ouvrages, on ne peut tomber que dans l'étonnement.

Les hommes ne ſe mêlent point ici avec les femmes dans l'Egliſe. Il n'y a point de bancs. Les uns & les autres entendent la meſſe à genoux avec la plus grande apparence de dévotion.

Les habitans ſont ſociables & obligeans, & c'eſt, peut-être, l'endroit de l'Iſle où la garniſon eſt le mieux. Les caſernes, les logemens des Officiers ſont commodes, les proviſions abondantes, le ſervice aiſé.

Mais les voyageurs qui s'arrêtent à Alaior ainſi que dans preſque toutes les villes de l'Iſle, ſont bien mal s'ils n'y ont point de connoiſſances. *La caſa del Rey* ou l'hôtellerie du Roi, eſt la ſeule auberge qu'il y ait à Alaior, & quand elle eſt tenue par un Minorquain ou un Eſpagnol, on y fait auſſi mauvaiſe chere qu'on eſt mal couché. Des œufs, du pain bis *eſt tout* ce qu'on peut eſpérer d'y avoir, c'eſt par hazard qu'on y trouve quelquefois une volaille : mais dans un pays où il y a peu de voyageurs, où la chaleur du climat ne permet pas d'avoir un garde man-

ger bien fourni, & où d'ailleurs le débit eſt très-incertain, à quoi pouroit-on s'attendre de plus? Heureuſement pour ceux qui paſſent à Alaior, que l'hôtellerie eſt ordinairement tenue par un Soldat, qui, étant le pourvoyeur de pluſieurs Officiers, a toujours quelque choſe de reſte pour un voyageur qui ſurvient. Il aborde ſouvent dans les ports des perſonnes comme il faut, qui veulent voir l'intérieur du pays. Quelque ſéjour qu'elles faſſent dans l'Iſle, elles y ſont très-bien reçues par les Officiers qui ſemblent ſe ſurpaſſer les uns les autres par la franchiſe avec laquelle ils en agiſſent.

Alaior n'a qu'un ſeul couvent qui appartient à des Cordeliers. Il enveloppe une cour quarrée tout autour de laquelle ſont des cloîtres & des galleries où l'on a peint l'hiſtoire de St. François. Leur Egliſe eſt

grande & dans de belles proportions; ils ont une bibliothéque qu'ils montrent avec complaisance, mais quels livres! ce n'est qu'un amas de rêveries scolastiques, & de légendes.

Les Anglois ont aussi une Eglise; mais on n'y célébre guere l'office divin que quand un Aumônier de vaisseau ennuyé d'être sur son bord, veut bien venir s'en donner la peine. Chaque régiment a cependant un Aumônier breveté dont les appointemens sont fixés à cent vingt-une livres Sterlings, treize Shellings quatre deniers par an: il y a un Aumônier général de l'Isle, dont le revenu est bien plus considérable. Mais ils n'en sont pas plus zélés: ils jouissent du prix de leurs saintes instructions sans les donner, & insultent à l'activité des Prêtres du pays, dont plusieurs n'ont pas dix liv. Sterlings par an pour s'occu-

per ſans ceſſe des fonctions de leur état.

L'hôtel de ville eſt au centre de la place, & cet édifice eſt convenable & décent.

Ce ſont des puits qui fourniſſent de l'eau à la ville. Ils ſont dans une vallée du côté du Nord, à côté du terrain où l'on exerce les régimens. Les bourgeois aiſés ont auſſi des puits chez eux, & en général il n'y a point de maiſon qui n'ait une citerne pour recevoir les eaux pluviales.

La profondeur des puits dépend de l'élévation du terrain, où on veut les creuſer; car par-tout il faut deſcendre juſqu'au niveau de la ſurface de la mer. Cette profondeur n'eſt pas grande à Saint-Philippe & à Citadella, mais elle eſt très-conſidérable à Mahon & à Alaior, qui ſont bâties ſur des hauteurs. On creuſe juſqu'à ce

qu'on trouve une eſpece d'ardoiſe noirâtre. Arrivé là il faut prendre des précautions lorſqu'on perce la pierre, l'eau jaillit avec une telle violence, que l'on courroit riſque de perdre la vie, ſi l'on ne ſe retiroit pas avec la plus grande précipitation. A meſure que les maçons creuſent les puits, ils les doublent de pierres, dans leſquelles ils font des entailles pour mettre les pieds, afin d'y pouvoir monter & deſcendre facilement, ſoit pendant la conſtruction, ſoit quand ils ont beſoin d'être nettoyés ou réparés. Les Minorquains s'exercent tellement à miner, à creuſer, à percer les rocs; ils y ſont ſi adroits que les *puits* ne ſont pas pour eux un ouvrage coûteux ni difficile.

A l'égard des citernes, elles ſont taillées dans le roc, & aſſez grandes pour contenir une quantité ſuffiſante d'eau pour les beſoins de la

famille. Toutes ſont enduites d'un très-excellent ciment ; & l'eau qui tombe ſur les toits de la maiſon y eſt conduite par des canaux. Ils laiſſent cependant écouler la premiere ondée qui s'eſt chargée de toutes les ſaletés des toits ou des terraſſes. Lorſque la citerne eſt remplie, ils laiſſent le temps à l'eau de dépoſer ſon ſédiment avant de s'en ſervir. Il arrive quelquefois qu'elle ſe corrompt, & leur maniere de la purifier eſt aſſez ſinguliere. Ils jettent dedans deux ou trois petites anguilles vivantes, & cela produit ordinairement l'effet déſiré. Si ce remede manque, ils y jettent une braſſée de petits bouts de mirthes verts ; & quand enfin ni l'un ni l'autre de ces expédiens ne réuſſit, ce qui eſt très-rare, ils prennent leur parti. Ils vuident & nettoient la citerne, & attendent que

les premieres pluies leur fournissent de bonne eau.

La forme qu'ils donnent à ces réservoirs est fort variée. Cependant elles approchent ordinairement plus de la figure sphérique que de toute autre.

Mais une chose à laquelle ils ne se sont jamais appliqués, c'est à calculer la capacité de leurs citernes pour les proportionner à leurs besoins, & à régler l'étendue de leur toit pour leur fournir de l'eau. Cela seroit pourtant fort aisé, surtout s'ils sçavoient que la quantité d'eau de pluie qui tombe à Minorque sur une surface horisontale de la grandeur d'un pied, peut aller à vingt-sept pouces une année dans l'autre.

Le voisinage d'Alaior est orné de plusieurs bouquets de bois; mais le sol est si rempli de pierres raboteu-

ſes & angulaires, que la promenade y eſt pénible, & l'on profite peu de la fraîcheur & des agrémens de leurs ombrages. Il y a pourtant un endroit où l'on va reſpirer l'air avec plaiſir. Il étoit auſſi incommode que les autres, mais un Officier qui étoit fort aimé des Soldats de ſon régiment, leur en fit ôter les pierres, & combler les endroits creux, & ce terrain qui eſt fort grand ſe couvrit d'un gaſon qui, ombragé, ſans ceſſe, par des chênes verds qui ne perdent point leur feuillage, offre un boccage d'autant plus agréable, que quoique les rayons du ſoleil n'y pénétrent jamais, on n'y ſent point cette humidité dangereuſe dont on ſe plaint dans d'autres pays.

Saint-Puig eſt un endroit de ce Termino, qui mérite qu'on s'y arrête pour voir la belle maiſon que le Colonel Bettes-Worth y a fait

bâtir. Il y avoit une mine de plomb qu'on exploitoit avec avantage, mais on l'a négligée.



CHAPITRE VII.

Description topographique des Terminos de Mercadal & de Férérias.

MERCADAL tire peu d'avantage d'être la capitale d'un Termino, & de partager l'Isle par sa situation. C'est en vain qu'elle sert de relais ou de repos aux voyageurs qui vont de Mahon à Citadella, elle n'en est pas moins pauvre & mal bâtie. L'auberge est si mauvaise qu'on ne peut presque se résoudre à y loger. On se charge d'une provision de vin & de viande, & l'on va coucher chez quelque particulier qui se

contente ordinairement pour cela de vingt-quatre ſous.

L'Egliſe eſt ſituée ſur une hauteur, & tombe en ruine. Les pauvres habitans voudroient bien en élever une autre, & ils ont commencé à en jetter les fondemens; mais leur opulence ne ſeconde pas leur zele. Sans cette circonſtance, ce grand ouvrage avanceroit certainement avec une rapidité qui tiendroit du prodige.

L'eau des puits paſſe pour être mal-ſaine. Il y a au-deſſous de la ville une citerne commune qui ne ſe remplit que par les eaux pluviales. Pour s'en procurer une quantité ſuffiſante, on a élevé, au-deſſus de la citerne, un grand bâtiment dont les toits renverſés préſentent la forme d'un entonnoir.

On ne voit point les habitans de cette ville ſans être frappé de la différence qui les diſtingue des autres

habitans de l'Isle. Ils ont quelque chose de dur, & même de hideux dans la physionomie. Cela se remarque principalement dans les personnes du sexe. C'est, en général, à la mauvaise qualité des eaux qu'on doit attribuer cette espece de difformité; car il n'est guere possible de croire avec Mr. Armstrong, que les Augustins du Mont-Toro puissent être cause par les fréquentes visites qu'ils rendent aux femmes d'un effet aussi surprenant. Mercadal est situé au pied de cette montagne, & ces moines en habitent le sommet.

C'est aux faits miraculeux d'un taureau que les Minorquains prétendent qu'elle doit son nom: mais cette étymologie est aussi peu vraisemblable que les histoires qu'on raconte de cet animal. Le Mont-Toro est la montagne la plus haute de l'Isle, & il y a apparence que les Maures l'appellerent *El tor*, la

hauteur par éminence. Quoi qu'il en ſoit de ces différentes étymologies, cette montagne eſt preſque au centre de l'Iſle, & d'une élévation fort eſcarpée. Le chemin qui mene au couvent eſt tortueux, étroit, inégal, & dangereux dans beaucoup d'endroits. La chapelle des moines eſt un très-bel édifice, & la crédulité y admire l'hiſtoire merveilleuſe du taureau, qu'on y a peinte aſſez groſſierement. Le couvent, qui eſt aſſez bien bâti, eſt pourvu d'une citerne. La montagne eſt de la figure d'un pain de ſucre, & ſon vaſte cône s'éleve ſur une baſe de pluſieurs milles de diametre. La perſpective qu'on découvre de tous côtés, quand on eſt ſur le ſommet, eſt de la plus grande étendue, & ſa variété amuſe. L'air y eſt conſtament tempéré pendant l'été par des vents frais, & ſi, l'on pouvoit, du même coup d'œil, jouir

du ſpectacle ſingulier qu'offrent des ſources qui jailliſſent du ſein des rochers, & ſe répandent en caſcades ſur les côtes arides de la montagne, ce ſéjour ſeroit peut-être le plus agréable de toute l'Iſle dans la ſaiſon des chaleurs.

A ſix milles du Mont-Toro vers le Nord, eſt le château de Fornelles, bâti ſur le côté occidental d'un port fort vaſte qui porte le même nom. C'eſt un fort quarré, conſtruit en pierres de taille, flanqué de quatre baſtions, & d'autant de courtines, avec un mauvais foſſé, ſans ouvrages extérieurs. Les maiſons & les magaſins entourent le dedans du quarré. Ce ſont des bâtimens très-bien voûtés, & l'on a formé le rempart ſur leurs toits. Il y avoit une chapelle que les Commandants de la garniſon, qui en ſont en même temps les vivandiers, ont changée en cave. M.

Armſtrong, que nous nous gardons bien de copier toujours exactement, nous pardonnera, ſans doute, de paſſer les mauvaiſes plaiſanteries qu'il fait à cette occaſion.

La garniſon eſt compoſée d'une compagnie détachée du régiment qui eſt en quartier à Alaior. Quelques pêcheurs qui demeurent ſur les bords de la mer au bas des murs du château, l'alimentent avec abondance de poiſſon. On la releve tous les ans de même que les autres troupes de l'Iſle.

La tour d'Athalaia ſe fait voir de l'autre côté du port. Elle eſt ſituée ſur un terrein fort élevé, & ſert à donner les ſignaux des vaiſſeaux qui paroiſſent.

Il n'y a que ceux qui connoiſſent bien le port qui oſent riſquer d'y entrer. Il eſt fort grand, & rempli, preſque par-tout, de bas-fonds très-dangereux. Les Paquebots s'y

réfugient quand, ſur leur route de Marſeille, ils trouvent les vents trop contraires dans le golphe de Lyon: ils y reſtent juſqu'à ce que le temps ſoit devenu plus favorable à la navigation.

Il n'eſt cependant pas ſans exemple, qu'il y ſoit entré des vaiſſeaux de guerre : on y en envoya deux pour prendre la garniſon dans le temps que le fort Saint-Philippe ſe rendit aux Anglois.

Le Mont-Agatha eſt au Nord-Oueſt de Mercadal vers les limites du Termino de Férérias. Cette haute Montagne en domine une quantité d'autres qui l'environnent, & tout leur enſemble préſente une ſcène illimitée de vaſtes deſerts & de rochers nuds & eſcarpés qui, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, frappent l'eſprit d'une eſpece de plaiſir terrible. On ſuſpend toutes ſes réflexions pour ne ſe livrer qu'à celle

qui provient des merveilles de cette perſpective.

Le ſol qui couvroit autrefois toutes ces montagnes, a été emporté par les pluies violentes de pluſieurs ſiecles, ou s'eſt éboulé tout d'un coup par les ſecouſſes terribles de quelque tremblement de terre, & cette derniere conjecture paroît fort vraiſemblable. Les entrailles de ces montagnes ſont, en effet, toutes entr'ouvertes, & ne paroiſſent offrir qu'un monceau de débris & de rochers fracaſſés : mais ſi la nature ſemble étaler ici ſes ruines, elle ſe montre avec tous ſes agrémens du côté oppoſé. On ne voit que des vallées fertiles, des plantations de vignes où la vue ſe promène avec plaiſir, & des hauteurs dont les douces pentes ſont ſillonnées par la charrue, ou couvertes de troupeaux bêlans.

Un Naturaliste pouroit faire ici une observation fort intéressante. On y trouve une montagne qui n'est uniquement composée que d'un rocher nud, divisé en plusieurs lits, entassés les uns sur les autres, & qui ne sont pas paralleles à la surface de la terre comme le sont ordinairement les pierres dans les carrieres; ils forment au moins un angle de trente degrés avec l'horison. Quelle cause donner à cette singularité? Les montagnes ont-elles été laissées dans cet état lors du déluge? il semble que cela contrediroit l'opinion de ces Physiciens qui prétendent que les différentes parties de la matiere, dont la terre est composée, se sont précipitées à mesure de l'évaporation de l'eau, selon leurs degrés respectifs de pésanteur, & qu'elles ont formé partout le globe des lits reguliers & horisontaux.

horiſontaux. Ne doit-on pas plutôt attribuer cette direction inclinée à quelque grand changement ſurvenu dans la nature depuis le déluge ?

Il n'eſt pas aiſé d'aller ſur le ſommet du mont Sainte-Agathe. On n'y monte que par un eſcalier taillé dans les rochers dont les marches ſont giganteſques. Les mulets y graviſſent ayant les cavaliers ſur le dos. Il eſt prudent de deſcendre à pied ; l'eſcalier eſt mouillé par trop de ſources pour qu'il ne ſoit pas gliſſant & dangereux, du moins, en pluſieurs endroits. Le ſommet de la montagne préſente une petite plaine d'environ ſix acres. L'herbe qu'elle produit eſt délicieuſe ; elle eſt continuellement broutée par un petit troupeau de moutons, dont le berger demeure avec toute ſa famille dans cette région aërienne.

On y trouve une jolie chapelle qui eſt conſacrée à Sainte-Agathe.

C'eſt un pélerinage où les femmes s'empreſſent d'aller : les figures de bois, de cire & d'argent, qui ſont ſuſpendues aux voûtes, annoncent que les guériſons qui s'y operent en leur faveur, ſont celles des maladies qui leur ſurviennent au ſein.

Cette petite plaine avoit autrefois été fortifiée par les Maures : il leur étoit facile d'y réſiſter, & il n'eſt point étonnant qu'ils s'y ſoient long-temps défendus après que leurs compatriotes, vaincus dans une bataille rangée, avoient été obligés d'abandonner toutes les autres fortereſſes de l'Iſle.

Cette ſituation eſt ſi avantageuſe qu'on pouroit ſoupçonner que les Romains ne l'avoient pas négligée. Cependant on n'y trouve aucuns veſtiges qui puiſſent indiquer qu'ils y euſſent fait des travaux. Tous les ouvrages dont on voit encore les reſtes, paroiſſent l'effet de la pré-

caution des Maures : on eſt fâché de ne pouvoir lire une inſcription en caractères Arabes, dont on apperçoit encore quelques traits ſur la porte de la tour.

La fortification étoit très-irréguliere. Elle ſuivoit tous les contours de la plaine ſur le bord des précipices, & des courtines, flanquées de tours de diſtance en diſtance, en formoient l'enceinte. On avoit pratiqué un autre fort au centre pour ſervir de retraite à la garniſon quand les premiers ouvrages ſeroient emportés, & que l'ennemi ſeroit en poſſeſſion de la plaine.

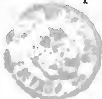
Tout cela étoit accompagné de deux citernes remarquables qui ſont encore entieres. Elles ſont creuſées dans la partie la plus baſſe de la ſommité, afin qu'elles ſe rempliſſent plus aiſément : elles contiennent deux millions cent quatre-



vingt-dix milles trois cents quatre-vingt-quatre pintes de Paris.

Ces vaſtes réſervoirs ſont conſtruits avec une eſpece de ciment moulé dans des chaſſis, & enduits, avec propreté, d'un ciment plus fin. Les Maures faiſoient beaucoup de ces ouvrages dans tous les endroits où ils s'établiſſoient. On peut s'en former une idée plus exacte par ce qu'en dit le célébre Docteur Shaw (*a*) dans ſes voyages. » Les » murs de Tlemſan, en Barbarie, » ſont, dit-il, moulés dans des chaſ» ſis, & faits d'un mortier com» poſé de ſable, de chaux, & de » petits cailloux. Ces ſubſtances » combinées, mêlées & unies en-

(*a*) Premier Médecin du Roi d'Angleterre. Nous avons de lui d'excellentes leçons de Chymie dont on a publié une bonne traduction.



» femble, ont acquis, avec le temps, » une force & une folidité égale » à celle de la pierre. » Il ajoute, » qu'on peut encore obferver les re- » paires & les jointures de ces chaffis.

Le château Maurefque de Gibraltar, eft un beau modele de cette efpece d'ouvrage. Il réfifte depuis plufieurs fiecles aux injures des temps, & le dernier fiege a prouvé qu'il étoit à l'épreuve du canon. Les boulets reftoient dans le mur fans le faire éclater, ou tomboient par terre amortis par le coup.

Il ne refteroit plus rien de remarquable à décrire dans le Termino de Mercadal, fi la ferme d'Adaïa ne méritoit pas qu'on s'y arrêtât.

Cette ferme eft prefque fituée fur le bord d'un affez beau port qui fe trouve à l'Eft du Mont-Toro. Elle forme de ce côté un amphithéâtre agréable, tandis que de tous les

autres côtés elle eſt entourée par des montagnes qui s'élévent, par dégrés, à une grande hauteur. Le ſommet de ces montagnes n'a point de pelouſe qui puiſſe y retenir la terre ; elle eſt continuellement entraînée par des pluies qui la dépoſent dans les bas dont le ſol eſt devenu par ce ſecours d'une fertilité prodigieuſe. Les montagnes garantiſſent la ferme des vents froids du Nord : on n'y reſpire que l'air pur de l'Orient, & c'eſt, ſans contredit, le lieu de toute l'Iſle qui *jouit* de la plus agréable température.

C'étoit pour donner une idée de ce lieu charmant que le Cardinal de Retz auroit dû prodiguer toutes ſes brillantes couleurs. Les jardins, qui ſont d'un aſſez bon goût, produiſent tous les végétaux potagers dont la culture réuſſit dans l'Iſle. On y voit des promenades délicieuſement ombragées, tandis

que d'autres ſont ouvertes à l'air libre pour y prendre le frais quand le ſoleil eſt retiré derriere les montagnes Occidentales. Les raiſins, les oranges, les limons, les grénades y préſentent leur jus rafraîchiſſant. Les melons d'eau, que les Minorquains regardent comme un des plus grands bienfaits du Tout-Puiſſant, dans un pays chaud, y offrent auſſi leur délicieuſe liqueur. Une ſource voiſine y épanche le criſtal de ſes eaux, qui, après s'être repoſées dans un baſſin entouré de verdure, coulent lentement pour arroſer toutes les parties de ce jardin enchanté.

La perſpective du port eſt très-agréable. L'entrée en eſt cachée par des terres intermédiaires vers le nord : il n'a que l'apparence d'un grand fleuve dont les bords ſont ornés d'arbriſſeaux toujours verds, qui ſe panchent au-deſſus de l'eau

comme s'ils vouloient contempler la beauté de leur feuillage dans le sein de l'onde transparente, & dont la surface polie n'est jamais agitée que par les petits poissons qui s'élancent sur leur proie.

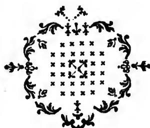
Enfin, on ne voit point Adaïa sans désirer d'y rester toujours : on ne le quitte point sans souhaiter d'y retourner. Le port ne semble fait que pour l'embellir. Il est absolument inutile à la navigation de l'Isle, à cause de ses rochers & de ses bas-fonds. *Statio malefida carinis.*

Le Termino de Férérias qui est joint à celui de Mercadal, n'a rien qui puisse exciter à en faire la description. La ville n'est éloignée que d'une portée de fusil du grand chemin ; mais elle est si pauvre & si mal bâtie qu'aucun voyageur n'est tenté de se détourner pour l'aller voir. La seule chose qui peut mé-

riter quelque attention, eſt une aſſez grande Egliſe qu'on a réparée depuis peu.

Ces Terminos ſont les plus pauvres & les moins cultivés de l'Iſle, & c'eſt, ſans doute à cette derniere circonſtance, que l'on doit attribuer la cauſe qu'ils ſont plus abondans en gibier que les autres. On y trouve, cependant, de grands eſpaces de terrein qui ſemblent inviter le laboureur au travail : mais ils ſont ſi remplis d'arbres & d'arbriſſeaux, le peuple eſt naturellement ſi indolent, il eſt tellement appauvri par les Moines & les Eccléſiaſtiques, qui vivent dans l'abondance, que la culture de ce terrain précieux, n'a encore tenté que foiblement les habitans : à peine ont-ils fait quelques eſſais. Leur réuſſite & le temps qui, par ſes révolutions, peut, à la fin, faire ſuc-

céder une heureuſe émulation au découragement, changeront, peut-être, les eſprits; & ce qui a paru juſqu'à préſent au-deſſus des forces & des ſouhaits de ces pauvres inſulaires, pourra devenir l'objet de leur juſte ambition.



CHAPITRE VIII.

Description topographique du Termino de Citadella.

LES Anglois ont privé Citadella de l'avantage dont elle avoit toujours joui d'être la capitale de l'Isle. C'étoit, avant ce temps, une ville florissante, bien bâtie, & passablement peuplée. Son port étoit assez commode pour recevoir les barques qui trafiquoient à Majorque & sur le continent. Elle fournissoit Mahon de toutes les denrées étrangeres, & c'est Mahon, au contraire, qui l'en fournit aujourd'hui.

Ce changement fit sensiblement diminuer le commerce, les richesses & la population de Citadella; mais, malgré cet appauvrissement, ses murs sont encore l'asyle de presque

toute la nobleſſe du pays. Ils renferment environ ſix cents maiſons habitées.

On peut appliquer ici une des obſervations de Céſar. Il remarque que les habitans du Comté de Kent étoient plus civiliſés que le reſte des Bretons. La cauſe qu'il en donne, eſt qu'ils habitoient les bords de la mer, & qu'ils avoient des occaſions plus fréquentes que leurs compatriotes éloignés de commercer, & de ſe lier avec les étrangers. C'eſt à la même raiſon que l'on doit attribuer la politeſſe qui diſtingue les habitans de Citadella des autres Minorquains. Le ſéjour de la nobleſſe y concourt, ſans doute, auſſi.

La ville eſt entourée d'un mur. Ce qu'on en voit, du côté du Baranco, eſt un ouvrage des Maures, qui, par ſon élévation, peut paſſer pour un morceau hardi. Il ſubſiſte,

presque sans dépérissement, depuis environ six cents ans. Le reste est plus moderne, & consiste dans un rempart, un grand nombre de bastions & des courtines construites en pierres de taille quarrées. Le rempart, près de ces courtines, est fort étroit; mais les bastions, dont le parapet est de pierre de taille, sont spacieux. On y avoit commencé un fossé. Ce qui en a été fait est taillé dans le roc à une grande profondeur, l'on voit en face le parapet d'un chemin couvert. On a abandonné ces ouvrages dès que les Anglois ont été les maîtres de l'Isle: aussi la garnison qui est dans cette place, doit-elle, en cas d'allarmes, se retirer promptement au fort Saint-Philippe.

Le port, quoique petit, est un asyle assez sûr pour les vaisseaux côtiers qui sont les seuls qui y trou-

vent l'eau affez profonde près des murs de la ville.

La Bourfe eft au coin de la grande parade, & dans le voifinage de la maifon du Gouverneur. C'eft un ancien édifice élevé fur des arcades gothiques d'une hauteur confidérable, & fous lefquelles eft un paffage qui conduit fur le quai en defcendant par un grand efcalier de pierre.

On donne le nom de Palais à la maifon qu'habitoient les Gouverneurs Efpagnols. Elle eft vafte, irréguliere & bâtie dans la gorge d'un baftion. Les cuifines, les offices font au rez-de-chauffée. Le premier étage communique de plein-pied au rempart, qui forme dans cet endroit une promenade agréable d'où l'on découvre une partie de l'Ifle, une grande étendue de mer, & Majorque à la diftance de dix lieues.

Cette maiſon ſert de logement à l'Officier qui commande la garniſon. Le jardin eſt ſéparé de la parade par un mur de pierre fort haut; il eſt mal cultivé. Cela vient de ce que les Commandans ſont relevés chaque année préciſément dans le temps où ils pouroient commencer à jouir de ſes productions : ils ne prennent pas la peine d'améliorer un terrain dont ils ſçavent qu'ils ne peuvent profiter.

La Chapelle n'eſt d'aucun uſage. Lorſque les Anglois s'emparerent de Minorque, ils ſe réſerverent une Egliſe à Citadella, mais ils l'ont depuis rendue aux habitans, & le ſervice divin ne ſe célébre plus pour la garniſon que dans la Grand-Salle du Palais, qui eſt fort ſpacieuſe, & la plus grande de l'Iſle.

Il n'y a point de meilleure garniſon dans tout le pays. Les Officiers y ſont logés commodément,

le ſervice ne fatigue pas, & les proviſions ſont abondantes & à bon marché, & les occaſions d'y faire de la dépenſe ſont très-rares.

L'Egliſe principale eſt au centre de la Ville. Elle eſt grande, belle & de conſtruction gothique; c'eſt la Cathédrale de l'Iſle. Elle eſt ornée d'une tour quarrée & d'une fleche légére octangulaire en pierre de taille, qui releve beaucoup la beauté de la perſpective de la Ville, à une certaine diſtance.

Il eſt probable que cette Egliſe n'a été conſtruite qu'après l'expulſion des Maures chaſſés de l'Iſle par Alphonſe Roi d'Arragon en l'année 1287. Cependant Saint Sévère étoit Evêque de Minorque en 418, ſous le règne de l'Empereur Honorius. Son ſiége étoit à Citadella qu'on nommoit alors Jamnon, parce que Jamnon, Capitaine Carthaginois l'avoit fondée, & il eſt

certain que s'il y avoit un Evêque, il falloit qu'il y eût aussi une Cathédrale : mais rien ne prouve que l'édifice qui existe aujourd'hui soit le même que celui qui existoit du temps de Saint Sévère, & il y a apparence qu'il a été construit depuis par les Maures sur les ruines de l'ancien. Il seroit impossible de fixer l'époque de sa fondation : il est certain néanmoins qu'il existoit en 1360, tel qu'il est actuellement. On en juge par une inscription qui se trouve au-dessus de la porte du vestibule méridionnal, & que voici.

ACI. IHU. EN. ET DE COR
SA. PREVERA. QUIFO. OFE
CIAL. DE. MANORCA. LO. Q
UAL. PASSA. DESOA. DI
DA. AXI. DE. JULIOL. LAND
MCCCLX. DOC. DEO. LAIA.

Cette Epitaphe signifie ce semble : ici gît Jean, natif de Corsica, qui

étoit Officier dans Minorque, & eſt mort le onze Juillet 1360.

On découvre un grand nombre de ſepulchres taillés dans le roc, du côté Méridional de l'Egliſe, qui offrent encore à la vue des oſſemens humains quand il a tombé beaucoup de pluie. On en trouve auſſi hors des murs de la Ville. Tous ces tombeaux ſont anciens ; car on dépoſe depuis long temps les morts dans les cavaux des Egliſes.

Les Auguſtins ont un Couvent près la porte Mahon, l'édifice eſt grand, & l'Egliſe eſt ornée d'un beau dôme. Ces moines ſoutiennent de temps en temps en public des Théſes de Philoſophie dont le ſujet eſt auſſi futile que le jargon avec lequel on en parle eſt barbare. La matiere a-t-elle exiſté avant la forme, ou la forme avant la matiere ? Telles ſont à peu-près les importantes queſtions qu'on y traite.

Ce n'eſt pas-là le ſeul couvent de Moines qu'il y ait à Citadella. Il y en a deux autres. Le premier, ſitué au-dehors de la porte Mahon, eſt de Religieux de l'ordre de Saint Antoine : ils ſont peu, quoique riches, & leur maiſon eſt petite. La chapelle eſt fort belle, & l'on remarque le jardin ; il eſt pratiqué dans la carriere d'où l'on a tiré les pierres qui ont ſervi à conſtruire le Couvent.

L'autre qui appartient aux Franciſcains eſt ſitué en face de la grande parade.

Le bâtiment eſt grand & irrégulier. Un des moines tient école pour l'inſtruction de la jeuneſſe : le reſpect qu'on doit à ſon ordre eſt, comme de raiſon, ce qu'il tâche d'inſpirer le plus. Un autre Moine tient une Apothicairerie où il débite au peuple les drogues dont il a beſoin.

Les Religieuſes de Sainte Claire ont auſſi un Couvent dans la Ville, & ſont fort retirées, mais les Moines ſortent deux à deux auſſi ſouvent qu'ils veulent, & ne ſont jamais des témoins incommodes l'un de l'autre. Leurs cloîtres & les longs portiques qui ſont dans la principale rue de la Ville, ſervent de promenade pendant les grandes chaleurs ; on ſe promène l'hyver ſur le chemin qui conduit à la chapelle Saint Nicolas. Cette chapelle eſt ſur le bord de la mer à un mille de diſtance de la ville. Le Saint qu'on y révére eſt le patron des Matelots : ils y viennent accomplir les vœux qu'ils ont fait pour leur conſervation au milieu des tempêtes, & la chapelle eſt remplie de mauvaiſes peintures qui repréſentent les périls auxquels ils ont échappé.

Cette coutume vient des anciens

Romains qui la tenoient des Grecs. Bion le Boryſthenite (*a*) avoit vu de ces ſortes de Peintures dans un temple de Neptune ſur le bord de la mer. Horace y fait alluſion dans la cinquieme des odes de ſon premier livre.

——Me tabulâ ſacer
Votivâ paries indicat uvida
Suſpendiſſe potenti
Veſtimenta maris Deo.

La chapelle Saint Nicolas n'eſt pas éloignée d'un petit Château qu'on a bâti autrefois pour défendre l'entrée du port. Il pouvoit être de quelque uſage anciennement, mais il n'arrêteroit pas aujourd'hui la Frégate la plus légére.

Le voiſinage de ce petit fort offre un rocher briſé, à travers lequel la

(*a*) Philoſophe Schyte, qui paſſe pour Athée.

mer s'eſt fait un paſſage ſouterrain par pluſieurs cavernes irrégulieres : l'eau, que les vagues y pouſſent, fait un bruit, en s'y jettant, qui reſſemble à celui de deux gros ſoufflets de forge, & l'on a donné à ces trous à cauſe de cette circonſtance, le nom de ſoufflet du Diable.

Au Nord de la Ville eſt un baranco, qui la fournit abondamment de plantes légumineuſes, & de fruits.

Le phare de cette partie de l'Iſle ſe nomme Toro del Ram. Il eſt à deux milles de Citadella, vers le Nord-Oueſt. Ces eſpeces de phares, de fanaux ou d'athalaïas, ne ſont pas deſtinés, comme dans bien d'autres endroits, à guider les navigateurs. Ils ne ſervent qu'à donner des ſignaux lorſqu'on découvre quelques Vaiſſeaux en mer, ſoit en faiſant de la fumée dans le jour, & de grands feux pendant la nuit.

On ne vient guere à Citadella ſans aller voir à deux milles vers le Midi, une vaſte caverne que la nature a formée dans le roc. Son entrée eſt étroite & difficile, mais elle s'élargit de tous côtés à meſure que l'on deſcend. Les flambeaux qui vous éclairent vous font appercevoir, chemin faiſant, pluſieurs autres cavernes plus petites qui communiquent à la grande. Il dégoutte ſans ceſſe à travers les fentes du ciel de ces cavernes, une eau qui eſt tellement imprégnée de matiere vitrée, qu'elle forme un nombre infini de ſtalactites, ou de morceaux de glace pétrifiée de la couleur du ſucre Candi gris, & peu tranſparente. La forme de ces pétrifications eſt extrêmement variée. On en voit qui ne ſont pas plus groſſes que des plumes, tandis que d'autres ſont d'une groſſeur prodigieuſe: elles ſe lient enſemble, &

forment des colonnes qui ſemblent ſoutenir la voûte de cette caverne extraordinaire.

On peut aiſément obſerver les gradations des progrès de ces différentes pétrifications. On voit dans quelques endroits de petits chapiteaux qui deſcendent de la voûte, & tendent à ſe réunir à des baſes proportionnées, qui s'élévent au-deſſous à meſure que l'eau qui dégoutte du haut ſe pétrifie. Dans d'autres endroits l'intervalle, qui ſépare la baſe & le chapiteau, eſt rempli par la tige d'une colonne. Il y a de ces tiges qui ſont très-régulieres, d'autres ſont très-imparfaites. Elles reſſemblent aſſez aux colonnes groſſieres de l'ordre gothique; c'eſt un aſſemblage énorme de gros & de petits piliers adhérents les uns aux autres. Il a fallu des ſiecles pour que ces maſſes ſoient parvenues à la groſſeur qu'elles

les ont actuellement, elles grossissent en effet, si lentement, que si jamais la caverne en est entierement remplie, ce ne sera que dans la postérité la plus reculée.

L'aire de la caverne ne consiste qu'en un amas de ces matieres pétrifiées dont l'épaisseur est considérable. Ce n'est pas qu'elles aient été détachées de la voûte par la secousse de quelques tremblemens de terre ; ils sont rares ici : ou que la gelée les en ait fait tomber ; elles sont à l'abri de l'intempérie des saisons. Cela vient probablement de ce qu'il se forme de nouvelles pétrifications qui déplacent les anciennes, & les font tomber.

Ces pétrifications ne sont pas particulieres à l'Isle de Minorque ; on en trouve dans beaucoup d'endroits qui sont à-peu-près semblables, & singulierement dans les souterrains de l'Observatoire de Paris : mais,

peut-être, n'y en a-t-il nulle part autant que dans la caverne de *Cova Perella*, que nous venons de décrire.

Une caverne voiſine offre une autre particularité. C'eſt un lac dont les eaux ſomaches déſignent qu'il communique à la mer.

Lorſqu'on va voir ces antres ſouterrains, on apperçoit dans le ſable, qui eſt ſur le rivage de la mer, une quantité prodigieuſe de petits fragmens de corail rouge. Il arrive fréquemment que les pêcheurs amènent des coraux blancs entiers que leurs filets détachent des rochers; mais il eſt très-rare qu'ils en attirent de rouge. Il faut que ces fragmens ſoient jettés par la mer quand elle eſt fortement agitée par les vents du Couchant. *L'hippocampus*, que les Minorquains appellent Cheval marin, ſe trouve alors fort communément, & l'on trouve auſſi

quelquefois, la *Stella marina arborescens*, mais fort endommagée par les rochers du rivage contre lesquels elle a été battue.

Cette contrée est un terrein stérile absolument dépourvu de toutes les productions ordinaires des terres cultivées : mais il est riche en écailles fossiles, & en marbre, dont les couleurs sont fort variées.





CHAPITRE IX.

Gouvernement de Minorque, Dettes de l'Etat, Impôts, Especes monnoyées qui sont en usage dans l'Isle, Poids & Mesures.

Les habitans de Minorque, en passant sous la domination de l'Angleterre, ne voulurent s'y assujettir qu'à condition qu'ils garderoient leur gouvernement, leurs loix & leur religion; cela leur fut accordé, & ils ont toujours joui de ce privilege qu'ils regardent comme un grand avantage.

Jacques le Belliqueux établit à Majorque, subjuguée par ses armes, une forme de gouvernement toute semblable à celle de l'Aragon, &

Alphonse l'imita dans celle qu'il donna à Minorque, lorsqu'elle passa sous son pouvoir. Le temps a fait éprouver quelques changemens à l'une & à l'autre; mais ce n'est que sur des choses peu essentielles: les objets principaux n'ont rien perdu de leur institution primitive. Le gouvernement des deux Isles ne différeroit presque point, si ce n'est que les Magistrats de Minorque sont entierement subordonnés à ceux de Majorque. Elles avoient autrefois le privilege d'envoyer des députés aux états généraux d'Aragon & de Catalogne, mais elles l'ont laissé prescrire par l'impuissance où elles étoient de soutenir cette dépense. Cette perte ne peut influer maintenant que sur Majorque.

Le premier tribunal de l'Isle est la Cour du Gouvernement Royal. Il connoît particulierement de toutes

les causes qui intéressent la Couronne, excepté de celles qui concernent le patrimoine Royal. Les matieres qui ont du rapport aux Jurats des différentes Universités, ou Terminos, sont aussi de sa jurisdiction, ainsi que les affaires criminelles, & les appels des Cours inférieures s'y jugent.

Le Gouverneur de l'Isle préside à cette Cour, & toutes les procédures se font à son nom. Les affaires civiles n'exigent pas sa présence, mais il ne peut se dispenser d'assister au jugement des procès criminels.

Il a deux Adjoints, dont l'un porte le titre d'Assesseur, & veille à la conduite des procès, & l'autre se nomme Fiscal, & fait les fonctions d'Avocat de la Couronne. Ils signent les Sentences avec lui. Mais quand il est absent, l'Assesseur qui est alors le Juge principal, les signe seul en son nom, parce que le Fis-

cal n'eſt pas reputé Juge dans les cauſes civiles.

Le Gouverneur a le pouvoir de faire ſubſtituer l'Aſſeſſeur par un autre Officier, lorſqu'il eſt parent des parties intéreſſées, ou ſoupçonné d'avoir de la hainc, de l'amitié ou de la partialité pour l'une ou pour l'autre.

Le Procureur Royal eſt un Officier dont les fonctions conſiſtent à inſtruire la Cour des événemens qui produiſent des affaires dont elle doit connoître; & un de ſes autres ſoins eſt de veiller à la prompte expédition des procès.

Voila quels ſont les Officiers ſupérieurs. Ceux qu'ils ont ſous leurs ordres, ſont un Secrétaire (*Eſcrivano*) un Huiſſier (*Algouaſil*) un Maſſier (*Mauro*) & un Géolier (*Carcelero.*)

Cette Cour étoit autrefois ſoumiſe à la Cour *de l'Audience Royale*

de Majorque : mais on n'y porte plus d'appels de ses jugemens qui sont souverains.

Le Procureur Royal, en qualité de Président, l'Assesseur & le Fiscal, composent un conseil qui regle ce qui concerne le patrimoine ou les revenus de la Couronne, fixe les droits annuels qui lui sont dus, veille sur les branches cachées du revenu, & s'occupe du soin que les dîmes, qu'on paye toujours en nature, soient vendues avec avantage.

Il y a une autre Cour qui est tenue par le Procureur Royal, mais où il ne peut donner sa voix parce que les affaires qui lui sont attribuées concernent la recette & la dépense des revenus du patrimoine dont il est le trésorier & le payeur. Le Fiscal & l'Assesseur en sont les seuls Juges. Le Fiscal est le Juge ordinaire avec la qualité de con-

ſeiller du Procureur Royal, titre qui paroît ſans objet, puiſque celui-ci ne juge point; & ce qui ne paroîtra, peut-être, pas moins ſingulier, c'eſt que quoique le Fiſcal ſoit Juge ordinaire, les Sentences dépendent cependant de l'opinion de l'Aſſeſſeur. Le Fiſcal eſt obligé de les ſigner, même quand il eſt d'avis contraire. Un autre ſingularité ſe trouve dans les expreſſions qui ſignifient que les ſentences ſont ainſi rendues : c'eſt, dit-on » par » l'avis de l'Aſſeſſeur & par le con-» cours du Fiſcal. » Tout cela ſemble un jeu des contradictions de l'eſprit humain.

Le Procureur Royal en qualité de Receveur, a ſous ſes ordres un député Receveur, qui lui-même en donne à des Collecteurs dans chaque Termino.

Le Secrétaire eſt, en même temps, le garde des regiſtres. L'huiſ-

ſier fait les fonctions de Captureur ; ce qu'on appelle le *Sach* réunit les deux ſervices de Portier & de Crieur.

Chaque Termino a ſes Magiſtrats. On donne le nom de Jurats aux principaux. Ceux de Citadella ſont les Jurats généraux. Mais le titre de Señor magnifico (Seigneur magnifique) eſt également attribué à tous.

Ils ſont chargés de porter au Gouverneur les plaintes du peuple, & de l'inſtruire de ſes beſoins pour qu'il y apporte du remede. Il faut auſſi qu'ils aient ſoin que les marchés ſoient pourvus de toutes les choſes néceſſaires à la vie.

Ils n'ont pas le pouvoir exécutif. Cependant ils peuvent impoſer des taxes ſur leur Termino, pourvu que ce ſoit du conſentement de leur conſeil ordinaire, à qui ils rendent compte du produit de ces impôts.

Ils avoient autrefois le droit de

fixer le prix auquel on devoit vendre le bled au peuple : mais les monopoles dont ils se rendoient trop souvent coupables dans cette occasion, leur ont fait ôter ce privilege.

Le Jurat-Major est toujours pris dans le corps de la noblesse. La bourgeoisie donne le second ; le troisieme est un marchand ; c'est parmi les artisans qu'on choisit le quatrieme : le Jurat-Pejez, qui est le dernier, se prend chez les paysans. Par cet arrangement chaque classe des habitans a un représentant parmi les Magistrats qui gouvernent.

Cette magistrature se forme par élection. Ceux que la voix du peuple y éleve ne peuvent s'excuser de ce service public, ni être élus deux années de suite. Ils sont obligés de prêter serment & de choisir aussi-tôt des Conseillers pour les aider.

Le Termino de Citadella a un Jurat particulier que les autres n'ont

pas, & qui ſous le nom de *Clavario* fait les fonctions de Tréſorier public, & propoſe les matieres dans l'aſſemblée des Jurats. C'eſt lui auſſi qui, à l'arrivée du Gouverneur, lui fait les complimens au nom des habitans, pourvu que ce ſoit dans l'enceinte du Termino : au-dehors il n'y a que le Jurat-Major qui puiſſe être chargé de toutes les affaires qu'il faut traiter avec le Gouverneur. La diſtinction que donne le titre de Clavario eſt d'avoir le même rang que le ſecond Jurat. C'eſt le corps entier des Jurats aſſiſtés de leur Conſeil, qui reglent ſes comptes de Tréſorier à la fin de l'année : il en remet le reliquat à ſon ſucceſſeur.

Les Jurats convoquent quelquefois un Conſeil général. Il faut, pour cela, qu'ils s'adreſſent au Gouverneur qui en expédie les ordres. Les membres qui le compo-

ſent ſont des députés de tous les Terminos, qui s'aſſemblent à Citadella au nombre de vingt-quatre, ſans compter les Jurats généraux qui n'y ont de voix que quand il s'agit d'envoyer un Syndic hors de l'Iſle. Ils peuvent donner leur avis ſur le choix de la perſonne.

Le Conſeil général ne s'occupe que d'objets intéreſſans. Il établit les nouveaux impôts, il recherche ſi quelque Termino n'a pas payé plus qu'il ne devoit des anciennes taxes, il pourvoit aux dépenſes extraordinaires. La ſituation générale des affaires excite ſon zele, il fait au Gouverneur des repréſentations ſur les griefs du peuple, & les porte même juſques aux pieds du Trône quand le Gouverneur n'y fait pas attention.

Il n'eſt pas poſſible à cet Officier de l'aſſembler de ſon autorité privée : il faut que les Jurats le de-

mandent. Il ne peut même les obliger de lui faire part des objets qui doivent y être traités, fût-il même question de députer un Syndic au Roi. Les délibérations du Conseil général sont donc absolument libres : mais ce n'est-là, pour ainsi dire, qu'un privilege chimérique. L'assemblée est à-peine fixée, que le Fiscal du Gouvernement Royal a le droit d'exiger qu'on lui communique ses résolutions, & le Gouverneur alors prend des mesures pour que celles qui pouroient lui nuire, ne soient point exécutées.

Chaque Termino peut envoyer un Syndic au Roi, sans le consentement des autres, pourvu que ce soit à ses propres frais.

Chaque Termino aussi, a un Bailli. Cet Officier porte une verge de justice dans toute l'étendue de son Termino, sans pouvoir la porter au-dehors. Il tient une Cour dont les

appels ressortissent à celle du Gouvernement Royal.

Le Bailli de Citadella est le Bailli général. Les autres lui sont en quelque façon subordonnés. Il porte dans toute l'Isle la verge dont il est décoré.

C'est lui qui, à la mort d'un Gouverneur, y commandoit autrefois, & il recevoit la moitié de ses appointemens jusqu'à ce qu'il fût remplacé. Il tient une Cour de justice où il est secondé par un Assesseur : on y plaide toutes sortes de causes, & ses jugemens sont susceptibles d'appel à la Cour du Gouverneur royal. C'est à lui que l'on adresse toutes les proclamations ; c'est lui qui reçoit les ordres pour diriger la marche des troupes, & qui marque leurs logemens.

Tous les Baillis ont des Lieutenans qui ont le droit de porter une verge de justice en leur présence.

Il n'y a, du moins, que le Lieutenant du Bailli général qui n'ait pas ce privilege.

Il y a un Bailli-Conſul. Il juge ſommairement & ſouverainement toutes les cauſes dont l'objet n'excede pas cent ſous : cela débaraſſe les Cours ſupérieures d'une multitude de petites affaires qui les empêcheroient d'être auſſi attentives ſur celles qui ſont importantes. Comme Conſul il connoît encore de toutes les affaires maritimes, mais ſes jugemens ſur les conteſtations de ce genre ſont ſuſceptibles d'appel au Gouverneur, qui, ſeul a le droit de les confirmer ou de les reformer.

C'eſt à la Pentecôte que les Magiſtrats entrent annuellement en charge & prêtent ſerment.

Les poids & les meſures ont auſſi un Juge qu'on appelle en langue Arabe Almutazen, ou par corrup-

tion Mustastaf. Il est secouru dans ses fonctions par deux Promens. Il n'a point d'autres appointemens que le tiers des amendes qu'il impose sur les contrevenants, ce qui le rend très-attentif: mais comme il ne peut les exiger sans que le Gouverneur confirme ses Ordonnances, cela empêche l'abus qu'il pouroit faire de son privilege. Il est chargé aussi du soin de faire tenir les rues propres & dégagées de tout embaras.

C'est aux Officiers de la Cour du Gouvernement Royal qu'appartient l'examen d'un corps trouvé mort, & l'information nécessaire pour sçavoir s'il a été tué, assassiné, ou s'il est mort naturellement. Leur exactitude sur cet objet est telle qu'ils ne manquent point d'interroger le mort même à l'oreille sur la cause de sa mort, sur les circonstances qui l'ont accompagnée, &c.

L'Isle de Minorque avoit autrefois un Evêque particulier, mais le Pape Boniface VIII, par sa bulle du 18 Juillet 1295, l'assujettit pour le spirituel à celui de Majorque, & les choses ont resté dans cet état jusqu'au temps ou l'Isle est tombée entre les mains des Anglois; le revenu assez considérable qu'en tiroit l'Evêque de Majorque, va présentement au Gouvernement. Il y avoit aussi une Inquisition; on n'y voit plus aujourd'hui d'autre Tribunal Ecclésiastique que le Siege de l'Officialité, qui est à Citadella. Le Vicaire général qui y préside, tient le premier rang dans le Clergé de Minorque, il a un Assesseur.

Le Gouverneur est maintenant le Patron général, & nomme à tous les bénéfices vaquans.

Les cinq Paroisses qui sont dans l'Isle sont gouvernées par des Rec-

teurs ou Curés, dont le revenu consiste dans les dîmes qui leur sont payées; à l'égard du Clergé subalterne, il subsiste du produit de ses messes, de ses collectes, &c. Les Moines vivent sous la direction de leurs Gardiens, dans la dépendance de leurs Généraux respectifs. La plupart jouissent d'un revenu honnête; les Augustins du Mont-Toro, en particulier, possedent des terres, qui leur rapportent tous les ans 216 livres sterling (*a*), & 285 quarteras de froment (*b*). La dot ordinaire d'une Religieuse est de 30 livres sterling.

On comptoit en 1713 dans Minorque, 85 Religieuses, 140 Moines & 75 Prêtres séculiers; ce qui

(*a*) Près de cinq mille livres de notre monnoie.

(*b*) Environ 118 setiers, mesure de Paris.

fait en tout 300 perſonnes, nombre qui n'a point diminué depuis. En ſuppoſant, ſuivant le détail que nous avons donné ci-devant de chaque Termino, que la ſomme totale des habitans ſoit de vingt-ſept mille ames, il s'enſuit que cette pauvre Iſle nourrit dans l'oiſiveté la quatre-vingt-dixieme partie de ſes habitans; au lieu qu'en Angleterre, on ne compte pas un Prêtre ſur 300 Laics. Comme ceux de Minorque vivent dans le célibat, & ſont des modeles parfaits de continence, il ne doit pas ſembler étonnant que l'Iſle ſoit auſſi dépeuplée qu'elle eſt.

Ce grand nombre de perſonnes qui ſont à la charge de l'état, ne contribue pas peu à accroître la pauvreté publique, qui n'eſt point du tout compenſée par la richeſſe des particuliers, comme à Gênes & dans d'autres pays. Les *Univer-*

ſités (*a*) de tous les Terminos ſont chargées de dettes, qui augmentent tous les jours, tant par les taxes & impôts, que les Minorquains paient au Gouvernement, que par les groſſes ſommes qu'ils fourniſſent pour l'entretien de leur Clergé : ſans parler du commerce habituel des Moines, qui profitant de l'induſtrie de ces pauvres inſulaires, trafiquent avec eux, comme les Européens avec les Sauvages; échangeant des Chapelets, des Images, des Reliques, pour tout ce qu'ils ont de plus précieux au monde.

Pour convaincre le lecteur de ce que nous avançons, nous tranſcrirons ici une piece authentique, qui contient l'état des principales dettes de chaque Termino.

(*a*) Le terme d'*Univerſité* ſignifie ici, non un College, ou Seminaire, pour l'inſtruction de la jeuneſſe, mais la partie des Magiſtrats, qui gouverne dans chaque Termino, qui impoſe les taxes, & diſpoſe du tréſor public.

Le Termino de Mahon doit	12939 livres.
Alaior.	43014.
Mercadal & Ferrias.	12188.
Citadella.	54058.
TOTAL. . .	122199.

Ce qui fait en monnoie d'Angleterre. . . . . . . 18330 l. sterl.

On leve tous les ans dans les différens Terminos de

	l.	f.	d.
Mahon. . . .	7717	5	0
Alaior.	2834	11	9
Mercadal & Ferrias. . . .	1785	1	4
Citadella. . . .	9063	16	11
	21400	15	9

Et en monnoie d'Angleterre, à peu-près. . . . 3210 liv. sterl.

L'intérêt est de huit pour cent, de maniere qu'il faut 1466 liv. 8 f. ster-

ling (somme exhorbitante dans un pareil pays) pour payer l'intérêt de la somme ci-dessus. Le restant, sçavoir 1743 liv. 12 f. est également nécessaire pour l'entretien des Officiers publics, pour fournir aux troupes le logement, le bois, l'huile, les bêtes & les vaisseaux nécessaires pour porter leurs bagages, lorsqu'elles changent de garnison.

D'après le tableau que nous venons de tracer de l'état civil & ecclésiastique des Minorquains, tel qu'il étoit sous la domination Espagnole, & tel qu'il est encore aujourd'hui, sous celle des Anglois, il y a lieu d'être surpris que ces insulaires n'aient pas profité plus avantageusement du changement de maîtres qu'ils ont éprouvé. Il ne tenoit qu'à eux de sortir de l'état misérable ou les avoit réduits l'avarice de leurs Gouverneurs, & la tyrannie des

Prêtres & des gens de Juſtice, & de jouir de la douceur d'un Gouvernement infiniment plus modéré, en échangeant leurs loix contre celles de l'Angleterre. Quoiqu'ils n'ignoraſſent point tout l'avantage qui pouvoit réſulter pour eux de ce changement qui leur étoit offert, ils inſiſterent opiniâtrément à ce qu'on leur permît de vivre ſuivant leurs anciennes conſtitutions, & leurs nouveaux maîtres ſe virent contraints d'avoir pour eux cette funeſte complaiſance. Rien ne prouve mieux la force de l'habitude & des préjugés.

Le revenu de la Couronne conſiſte dans les taxes & les impôts qu'on leve ſur le peuple, dont le Clergé a une bonne partie.

Toutes les choſes qui entrent dans l'Iſle, ou qui en ſortent, comme marchandiſes, payent un certain

tain droit, ſelon leur poids & leur meſure. Le ſel qu'on fait dans l'Iſle paye un onzieme de ſa valeur : il en eſt de même de tous les herbages, y compris l'orge pour le fourrage, & le Tabac. Il faut en excepter l'orge ou herbe, dont les Fermiers nourriſſent leurs beſtiaux.

Le chanvre paye $\frac{1}{13}$, & le lin $\frac{1}{15}$. Tous les beſtiaux $\frac{1}{15}$, & les raiſins $\frac{1}{11}$ de leur produit annuel.

Le grain, ſoit orge ou froment paye $\frac{1}{8}$. Il y a toute apparence que c'étoit là autrefois le taux, mais aujourd'hui il paye $\frac{1}{12}$ par cent, ce qui eſt $\frac{1}{8}$ $\frac{1}{2}$.

Pour donner au lecteur une idée des récoltes de Minorque, & le mettre à portée de juger du montant de cette taxe, nous lui préſenterons un état de la quantité de bled que l'on recueillit en 1736, qui fut une année commune.

FROMENT.

Dans le Termino de *Citadella.*	13686	quarteras,
Mahon.	16212.	
Mercadal & *Fererias.*	15842.	
Alaior.	10874.	
TOTAL du froment.	56614.	

ORGE.

Dans le Termino de *Citadella.*	8392	quarteras.
Mahon.	5451.	
Alaior.	3619.	
Mercadal & *Fererias.*	6620.	
TOTAL de l'orge.	24082.	

Des 56614 *Quarteras* de froment que produisit *Minorque* en 1736, les Fermiers en payerent 4717 pour leur taxe, lesquelles se monterent par chaque centaine, à l. 17. 4. 0, l'afforage étant cette année à 2 liv.

8 ſ. la *quartera*. L'orge produiſit, l. 3. 5. 0, à 1 liv. 2 ſ. la *quartera*.

Voici quelle eſt la diviſion de cette petite ſomme. Sur chaque centaine de *quarteras* :

	Q	B	M
Le Roi a	7	4	1 $\frac{3}{7}$
L'Evêque & le Chapitre.	2	3	2 $\frac{4}{7}$
Le Recteur. . . .	1	4	1 $\frac{5}{7}$
En tout. . . .	12	0	0

On met tous les ans ces impôts à l'enchere. La part de l'Evêque & du Chapitre revient aujourd'hui à la Couronne.

Les autres taxes ſont les cens (*Cençoes*) que l'on paye tous les ans à la Couronne. Il y en a 847, & comme ils ſont petits & difficiles à lever, ils montent à peu de choſe. Il y en a quelques-uns de 3 deniers, & les plus forts ne ſont que de 15 livres.

Toutes les amendes sont dévolues au fisc, auquel l'on paye le quart de tous les legs que l'on fait à l'Eglise, le 10e. des lots & ventes, &c.

Cette derniere taxe produit par an une somme assez forte, depuis que les Minorquains commencent à s'adonner au commerce, & comme il s'y fait tous les jours des fortunes considérables, cela occasionne des ventes de terres fréquentes. La maniere dont on leve cette taxe est tout-à-fait particuliere. On prend d'abord le $\frac{1}{10}$ de la somme totale, & ensuite le $\frac{1}{10}$ du $\frac{1}{10}$, diminuant ainsi proportionnellement jusqu'à la plus basse dénomination de l'argent; de sorte que tout compte fait, on ne paye guere moins de 12 pour cent à la Couronne, à chaque fois qu'on aliene une maison ou un champ.

Celui qui hypotheque paye $\frac{1}{10}$ de l'argent qu'il emprunte, & 8 pour $\frac{0}{0}$ d'intérêt, ce qui ne contribue pas peu à l'économie des propriétaires. Lorſqu'on vend un bien à perpétuité, il en coûte 8 ſols pour obtenir la permiſſion de la Couronne. Toutes les marchandiſes de contrebande que l'on confiſque, appartiennent au Roi, de même que les droits de bris. Il avoit auſſi le $\frac{1}{5}$ des mines de vernis que l'on exploitoit il y a 40 ans.

Les Minorquins n'ont d'autres liqueurs fortes que celles qu'on leur apporte de chez l'étranger, car il n'y a point de Diſtillateur dans le pays. Les droits en ſont affermés; & ils ont monté depuis 1725, juſqu'en 1738 incluſivement, à 925 livres ſterling, une année portant l'autre. Cette ſomme ne fait point partie du revenu public; elle eſt

employée à la réparation des chemins, & à l'entretien des ouvrages publics. Quelques Gouverneurs ont voulu se l'approprier, mais ils n'ont pu y réussir.

L'ancrage de *Port Mahon* en 1720 produisit 800 écus, il a diminué depuis, & n'est monté en 1737 qu'à 208 écus.

Le revenu total est d'environ 27000 liv. ou de 4050 liv. sterl. par an, sur quoi on paye. .	l.	ſ.	d.
Au Gouverneur. . .	365	0	0.
Au Lieutenant-Gouverneur.	365	0	0.
Au Receveur général.	821	5	0.
A son Commis. . .	60	0	0.
A l'Ingenieur en chef.	547	10	0.
	2158	15	0.

Ci-contre. . . .	2158	0	0.
Au Chapelain général.	365	0	0.
Au Médecin. . . .	365	0	0.
Au Conſul de Mayorque.	150	0	0.
A l'Agent pour le Paquebot.	60.		
	3098	0	0.

Sans compter pluſieurs autres.

Il y avoit ci-devant certains impôts qu'on ne leve plus, mais dont il convient cependant que le lecteur ſoit inſtruit. Le Roi avoit le $\frac{1}{5}$ de toutes les priſes que l'on faiſoit ſur mer, & 10 liv. pour chaque *Maure*. Dans tous les marchés qu'on faiſoit, on payoit trois *dubleros* ou un *real*, tant pour le vendeur que pour l'acheteur. Chaque vaiſſeau qui en-

troit dans *Port-Mahon*, payoit auſſi 24 *reaux* pour le droit d'ancrage, les *ſetias* douze ou ſix *reaux*, ſelon leur port, & 20 *reaux* pour le droit de quarantaine.

Pour faciliter l'intelligence de ces calculs, il ne ſera pas inutile de donner une idée des monnoies, des poids & des meſures dont on fait uſage à *Minorque*.

Les troupes ſont payées en *johanneſes* & *moydores*, & les parties qui les compoſent, & il eſt rare qu'on voie ici d'autre or que celui de *Portugal*. Les *johanneſes* valent 19 écus, & les *moydores* 7 écus & un *real*. Il n'y a d'autre argent que les piaſtres d'Eſpagne, & les eſpeces au-deſſous; ſçavoir, la vieille piaſtre qui vaut moins que la *mexicaine*, & la

piaſtre aux colomnes qui vaut 10 *reaux*. La piaſtre vaut trois shelins & ſix ſols, ou trois shelins & huit ſols, argent d'Angleterre, ſuivant le cours du change.

La monnoie Eſpagnole eſt de cuivre, & conſiſte en *treſettas*, *dubleros*, & *dineros*. Le *dublero* eſt la plus commune de ces eſpeces, & il paroît même que c'étoit la ſeule qui eût cours dans l'Iſle, avant qu'elle appartînt à l'Angleterre; car lorſque les *Minorquains* veulent marquer la richeſſe d'un homme, ils diſent *te mult de dublés*, il a beaucoup de *dubleros*.

Voici une table qui indique au premier coup d'œil le rapport de

ces eſpeces, les unes avec les autres.

	Dinero.	Dublero.	Treſetta.	Real.	Piſterine, ou Piſtrine.
Dublero.	2				
Treſetta.	6	3			
Real.	36	18	6		
Piſterine, ou Piſtrine.	72	36	12	2	
Ecus ou pieces de huit.	288	144	48	8	4

Les naturels du pays comptent par *livres*, *ſous* & *deniers*. Il faut 12 deniers pour un ſol, & 20 ſols pour une livre, laquelle vaut 7 *reaux* & un *doblero*, ou trois shelins, moins un ſol, monnoie d'Angleterre (*a*).

(*a*) Le shelin d'Angleterre vaut 1 liv. 3 ſ. 6 d. monnoie de France; ainſi la livre de Minorque peut être évaluée environ à 3 liv. 9 ſ. de France, & le real à 9 ſ. 9 d.

Outre les *dubleros* dont nous venons de parler, il y en a d'autres d'un métal mixte, composé de plomb & d'étain, qui a un œil blanchâtre. Ils furent frappés à *Mayorque* sous le regne de Jacques II. Le *real* ne valoit autrefois que 17 *dubleros*. Ce fut le Colonel *Pinfold* qui succéda au Brigadier *Kane*, qui le fixa à 18.

Les poids & les mesures qui ont cours dans l'Isle furent établis par le Roi Jacques III. La table suivante mettra tout d'un coup au fait de leurs rapports.

Once; elle vaut une once & six grains, la livre de 12 onces.

12	Livre courte.		
36	3	Livre longue.	
1248	104	$34\frac{2}{3}$	Quintal. Il vaut 91 liv. 8 onces, la livre de 16 onces.

Mesure longue.

Pouce.

8	Palme. Elle vaut 7 pouces & $\frac{3}{4}$, mesure d'Angleterre.	
64	8	Cane.

Tous les ouvrages de maçonnerie se mesurent à la *cane*, laquelle vaut 5 pieds deux pouces d'Angleterre.

Mesure seche.

Mut.

6	Bersella.	
36	6	Quartera. Elle vaut deux boisseaux & $\frac{1}{8}$,

mesure d'Angleterre (*a*). Ces mesures sont rases pour le bled, & combles pour les légumes.

(*a*) C'est environ cinq boisseaux de Paris.

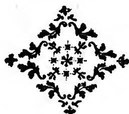
Mesure liquide.

Quartilla.

$5\frac{1}{4}$	Barillon.		
21	4	Cargo.	
84	16	4	Bota,

laquelle vaut 133 gallons mesure d'Angleterre (*a*).

(*a*) Le gallon d'Angleterre vaut quatre pintes de Paris.





CHAPITRE X.

Du Commerce & des Manufactures des Minorquins.

PERSONNE n'ignore que la richesse d'un peuple commerçant dépend de la valeur que ses superfluités ont dans les autres parties du monde, proportionnellement aux marchandises qu'il est obligé d'en tirer. C'est ce qui fixe la balance du commerce, & sert à résoudre la question, si une nation doit commercer ou non, & jusqu'à quel point, avec l'étranger, ou consommer chez elle les denrées du crû de son pays.

C'est une maxime universellement reçue que le commerce est la source des richesses, & l'on observe que les nations dont le commer-

ce eſt le plus étendu, ſont auſſi les plus floriſſantes : mais l'expérience nous apprend auſſi que pluſieurs ſe ruinent en l'étendant, lorſque les marchandiſes qu'elles exportent ne ſuffiſent point pour leur procurer celles dont elles ont beſoin.

C'eſt ainſi qu'un peuple peut ſe ruiner par le commerce ; & il eſt aiſé de prouver que ſi nous tirons de l'étranger dix mille livres par an de marchandiſes, & que nous ne puiſſions en tirer que mille du produit de nos manufactures, nous perdons tous les ans neuf mille livres, ce qui ſuffit pour nous ruiner dans peu d'années.

C'eſt ainſi que le commerce que les Irlandois, & les peuples de l'Amérique Septentrionale font avec l'Angleterre, eſt nuiſible aux uns & aux autres ; les premiers étant obligés de remettre au moins un tiers, & les ſeconds deux tiers en argent

pour payer leur balance. C'eſt ce qui fait encore que l'Angleterre eſt lezée dans le commerce qu'elle fait avec la France, parce qu'elle tire de ce Royaume plus de marchandiſes qu'elle n'y en envoie, & que cette derniere peut aiſément ſe paſſer des Anglois, à l'exception de la laine, qu'elle ſçait ſe procurer en aſſez grande quantité, pour pouvoir la vendre à plus bas prix qu'eux.

Ce malheur eſt beaucoup plus ſenſible à Minorque ; ſes habitans exportent peu de marchandiſes de leur crû chez l'étranger, & ſont obligés de tirer de chez lui près d'un tiers de leur bled, leur huile, leur eau-de-vie, & tant d'autres articles de moindre importance, qu'ils auroient déja fait banqueroute, ſans l'argent qu'ils reçoivent des Anglois pour les denrées qu'ils leur fourniſſent, & qui ont augmenté

considérablement depuis qu'ils sont en possession de cette Isle.

Voici quelles sont les choses qu'ils exportent chez l'étranger : une espece de fromage dont les Anglois font très-peu de cas, mais qui se vend très cher en Italie. Le produit de cette denrée peut se monter à 800 livres sterling par an : ils vendent pour 900 livres de laine. Si l'on joint au vin qu'ils envoient dehors, celui que les troupes consomment dans l'Isle, & qu'elles payent argent comptant, on pourra l'evaluer à 16000 livres par an. Leur exportation annuelle en miel, cire & sel, peut se monter à 400 livres, lesquelles sommes prises ensemble, se montent à dix-huit mille & cent livres sterling par an.

Le balance est contr'eux, si l'on considere la variété & l'importance des articles qu'ils tirent de dehors,

& qu'ils payent argent comptant. Il faut en déduire quelques-uns, tels que les bœufs, les moutons, la volaille, ſur leſquels ils font quelque profit; le pays n'en produiſant pas aſſez pour la conſommation des troupes, lors ſur-tout qu'il y a une flotte à *Minorque*.

Ils tirent de l'étranger le bled, les bœufs, les moutons, la volaille, le tabac, l'eau-de-vie, l'huile, le ris, le ſucre, les épiceries, la clincaillerie, & les outils de toute eſpece; les galons d'or & d'argent, le chocolat, & le cacao pour le faire, le bois, & les planches, les poutres, les meules de moulin, les pipes à fumer, les cartes, les ouvrages de tour, les graines, le ſavon, les ſelles, les clous, la fayance, les miroirs, les lampes, le papier, la couperoſe, la noix de galle, les pinceaux, les couleurs, les inſtrumens de muſique & les

cordes pour les monter, les montres, le vin, le fruit, les toiles peintes, les mousselines, les toiles de Cambray & les dentelles, les cordages, la poix, le goudron, la résine, les armes à feu, la poudre & le plomb à tirer, les chapeaux, les manteaux, le velours, les étoffes de coton, les draps, les bas, les habits, les lustres, les tableaux, les images, &c.

Il faut avouer que si les Anglois ont apporté de l'argent dans le pays, ils ont aussi enseigné aux habitans l'art de le dépenser. La plupart ont appris à multiplier leurs besoins, & sont insensiblement tombés dans un luxe & une prodigalité qu'ils ne connoissoient point auparavant.

Les gentilshommes ne commercent point, & le bas peuple est hors d'état de le faire : si cependant ces insulaires s'appliquoient sérieusement à faire valoir les pro-

ductions de leur pays, ils pouroient dans peu d'années trafiquer avantageusement avec leurs voisins, & même envoyer quantité de choses précieuses aux marchés d'Angleterre. En voici quelques-unes.

Le coton réussit très-bien chez eux (*a*); les Minorquains ont assez de chanvre pour faire des cordages. Le Thon est abondant sur leurs côtes, & il n'est question que de sçavoir le mariner. Les Languedociens & les Provençaux en tirent un profit considérable.

Ils ont quantité d'oliviers, mais ils ne sçavent ni faire l'huile, ni mariner les olives.

(*a*) Et il ne tiendroit qu'à eux de le multiplier assez pour en former un objet de commerce considérable. Les Malthois, en exportent tous les ans 15000 quintaux, indépendamment de ce qui s'en consomme dans leur Isle.

Ils confiſſent les capres, & s'ils vouloient multiplier l'arbriſſeau qui les porte, ils pourroient en envoyer beaucoup chez l'étranger, ce qui ſeroit pour eux un commerce avantageux.

Le lin & le chanvre réuſſiſſent au mieux, & il ne dépendroit que d'eux de multiplier ces plantes, d'en faire de la toile, & de la porter chez leurs voiſins. Leurs cannes ou roſeaux ſont deux choſes dont les drapiers ne peuvent ſe paſſer, mais ils les gardent chez eux. Ils ont quantité d'excellente ardoiſe, & ils ne ſçavent pas la travailler.

Peut-être leur ſeroit-il avantageux d'envoyer leurs pierres de taille en Angleterre, en guiſe de leſt; mais je ne doute point qu'ils ne gagnaſſent beaucoup ſur leurs marbres; car il n'y a pas de pays au monde, où il y en ait d'auſſi beaux, & en auſſi grande quantité.

Ils ont quantité de plumes, de maſtic, d'aloès, & d'autres drogues dont ils ne ſçavent tirer aucun parti.

Leurs abeilles réuſſiſſent à merveille, & il ſeroit de leur intérêt de les multiplier. Leur cire n'eſt point inférieure à aucune que l'on connoiſſe, & quant au miel, il ne ſçauroit manquer d'être excellent dans un pays qui produit une auſſi grande quantité d'herbes aromatiques ; auſſi eſt-il eſtimé partout.

Ils cultivent quelque peu de tabac, mais la moitié moins qu'ils ne leur en faut pour leur conſommation. Il ne cede en rien à celui de Lisbonne.

Les habitans de *Mayorque* tirent un très-bon parti de leur ſaffran ; les *Minorquains* ne peuvent s'en paſſer, & cependant ils ne ſe donnent pas la peine de le cultiver.

Leurs Palmiers ne produisent aucune datte faute de culture. Ils n'envoient aucun de leurs fruits dehors, quoiqu'ils puissent fournir aux Anglois autant de figues, de prunes, d'amandes, de raisins, de grenades, d'oranges, de limons, &c. qu'aucun autre pays de l'Europe.

Voici un article entr'autres qui suffiroit seul pour enrichir un peuple industrieux, & que ces insulaires indolents négligent cependant. C'est du sel dont je veux parler, dont ils pourroient recueillir mille fois plus qu'ils ne font, tant la méthode de le faire est aisée. La voici.

Il y a quantité d'endroits sur la côte de l'Isle, où le rocher est un peu plus élévé que la surface de la mer, & plat. Lorsque le vent est fort, les vagues le couvrent d'un bout à l'autre, de maniere qu'avec le temps, les sels on rongé peu à

peu la partie la plus tendre, & formé une infinité de petites cavités, séparées les unes des autres par les veines qui ont résisté à leur impression.

On emplit ces cavités d'eau de la mer avec une écope, & un jour de soleil suffit pour faire évaporer l'eau, & former le sel dans ces cellules. Les femmes & les enfans vont le ramasser le soir, & le portent chez eux, après quoi ils remplissent de nouveau les cellules.

Telles sont les productions que ces insulaires négligent, encore qu'ils pussent en faire un commerce très-avantageux. Voyons maintenant ce qu'il leur en coûte pour les denrées, & les marchandises qu'ils tirent de dehors.

Il paroît d'après un état suivi de leurs récoltes pendant trente-sept ans, qu'ils recueillent tous les ans, une

une année portant l'autre, 50501 *quarteras* de froment, & 22683 d'orge.

Le froment eſt le ſeul grain dont ils ſe ſervent pour faire leur pain; l'orge eſt employé à nourrir leurs beſtiaux. Il eſt rare qu'ils en exportent beaucoup, mais il leur faut tous les ans 35000 *quarteras* de froment, qui à neuf shelins chacune, ſe montent à 15750 livres.

Ils tirent tous les ans de l'étranger pour 10,000 livres d'huile.

Un autre état exact de la ferme de l'eau de vie, pendant 14 ans, prouve qu'ils en tirent tous les ans pour 8250 livres en ne comptant que 10 pour $\frac{o}{o}$ pour le profit des fermiers; elle vaut 6 ſous la pinte, & ils en conſomment tous les ans 1640 muids.

Ils conſomment chaque année pour 1200 livres de tabac. Il leur

en coûte pour les toileries & les draps 15000 livres, à quoi si l'on ajoute quantité d'autres choses dont ils ne peuvent se passer, on peut sans exagérer faire monter la somme à 20,000 livres.

Voilà donc une dépense annuelle de 71200 livres sterling, de laquelle si l'on déduit 18100 livres que leur rapportent les denrées qu'ils vendent, il reste 53200 liv. de perte pour eux.

Ce qui met ces peuples en état de supporter cette charge énorme, sont les sommes prodigieuses que dépensent les troupes Angloises, dont une grande partie va au marché.

Ils recueillent tous les ans 13000 muids de vin. Si l'on en déduit 2000 pour le Clergé, & 1000 pour les habitans, il en restera 10,000 pour vendre aux Anglois, lesquels à 35 shelins le muid, rapportent 17500

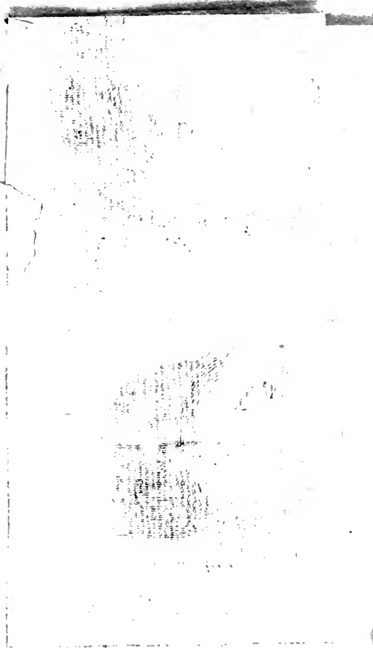
livres ſterling en argent comptant. Cet article leur eſt ſi avantageux, qu'ils augmentent tous les jours leurs vignobles, malgré les impôts dont on les charge. Le vin rouge eſt à la verité taxé; mais ils vendent le blanc au prix qu'ils veulent.

Il eſt conſtant que ce peuple ne ſera jamais riche, à moins qu'il ne devienne induſtrieux. La mer lui eſt auſſi-bien ouverte qu'à ſes voiſins, leſquels s'enrichiſſent par le commerce, & cependant il n'y en a aucun qui puiſſe avitailler ſes vaiſſeaux à auſſi bas prix que ces pareſſeux *Minorquins*, qui étant environnés de tant de ports, n'ont jamais ſçu profiter de cet avantage, & aiment mieux tirer de l'étranger les choſes dont ils ont beſoin pour ſubſiſter.

Ils ſont naturellement pareſſeux, & pourvu qu'ils puiſſent mettre

leurs familles à l'abri de la pauvreté, & des soucis cuisans qu'elle entraîne après elle, ils se soucient très-peu des arts & des manufactures qui procurent à leurs voisins tant de fortunes rapides. Dites-leur que les *Malthois* s'enrichissent par l'exportation de l'anis & du cumin, que la plante qui produit la graine de canarie, croît naturellement dans leur Isle, que le Mastic est très-recherché des étrangers, ils vous traitent de visionnaires, & vous disent d'un air de mépris, qu'ils sont ennemis des projets, & qu'ils sont contents de marcher sur les traces de leurs peres.





e-
n-
it
s



Fig. 3.



CHAPITRE XI.

Histoire naturelle de Minorque.

Le sol, ou la terre végétable de cette Isle est de plusieurs especes. Celle des montagnes & des collines tire sur le noir. Elle est légere, fine & très-fertile, quoique légérement répandue sur la surface des rochers, elle produit pour peu qu'on la cultive des récoltes assez abondantes. Elle est entremêlée de sable, ce qui la rend facile à labourer, & qui épargne aux *Minorquins* beaucoup de travail & de dépense.

Le sol des plaines est moins fertile que celui des montagnes. Il est froid & argilleux, & aussi peu propre pour l'agriculture que pour le pâturage. Il ne produit que des herbages aigres, que les bestiaux

refuſent de manger, du jonc, & quantité de mauvaiſes herbes. Il eſt vrai que les vallées ſe ſont fertiliſées au moyen des terres que les pluies ont détachées des montagnes, mais celles-ci ſe ſont appauvries à proportion. Celles dont on a eu ſoin de retenir les terres par des murailles de pierres ſeches, ſont extrêmement fertiles juſqu'à leurs ſommets ; mais il n'en eſt pas de même des autres.

Les *Minorquins* ne ſe ſervent que d'une eſpece d'argille, laquelle eſt griſâtre, mais qui devient d'un brun pâle lorſqu'elle eſt cuite. Ils en font des tuiles & de la vaiſſelle de terre groſſiere, & ils tirent la fayance d'Eſpagne & de France. Elle leur ſert encore à faire les cruches dans leſquelles ils tiennent leur eau, des plats & des taſſes pour boire. Les potiers n'employent point de vernis. Il ſe trouve dans pluſieurs endroits

de l'argille bleue & jaune, mais on n'en fait aucun uſage.

Nous avons parlé ci-deſſus de cette eſpece de plâtre, qu'ils appellent guysh. Il reſſemble à celui de *Paris*, & on en trouve quantité dans pluſieurs endroits de l'Iſle. Celui de *Mayorque* eſt beaucoup meilleur, auſſi en tirent-ils une grande quantité. Celui qui en approche le plus eſt le *perelle*, dont ils ſe ſervent pour clarifier leurs vins. Il eſt plus blanc, plus luiſant & plus friable.

Le cryſtal de roche eſt extrêmement rare à Minorque; mais on y trouve en revanche quantité de cette eſpece de verre de Moſcovie, qui incruſte les plantes & les végétaux, dans l'endroit appellé *Bocca del Rio*, dans le *Termino d'Alaior*. Il y a dans ce canton un grand étang d'eau dormante, de près d'un mille de long, & éloigné de 300 pieds de la mer, dont il eſt ordi-

nairement ſéparé par un banc de ſable, & avec laquelle il communique cependant lorſqu'il ſurvient des pluies & des orages. Près du rivage ſe trouve une petite éminence, où la plupart des plantes & des rejettons ſont incruſtés de l'épaiſſeur de trois lignes de cette ſubſtance, dont la ſurface eſt ſablonneuſe, friable & griſâtre; mais blanche en dedans & dure comme un caillou. Ces corps n'ont tout au plus que ſept pouces de long, & ne ſe forment jamais que ſur les troncs des arbriſſeaux. On en voit quantité par terre qui ſont creux, les plantes qui les rempliſſoient en ayant été détachées par les vents, ou s'étant pourries par la longueur du temps. Cette matiere differe de *l'Oſteocolle* des boutiques, en ce qu'elle n'eſt point couverte de croûte, mais compoſée d'un corps uniforme, lequel eſt extrêmement dur près du

jet, & friable du côté de sa surface, ensorte qu'il s'écrase pour peu qu'on le presse.

On n'y apperçoit non plus aucune spirale, comme dans *l'osteocolle*, laquelle en a beaucoup, sur-tout en dedans, & paroît avoir été une substance plate, qui a pris dans la suite une figure cylindrique. Elle n'est point non plus aussi dense qu'elle, & l'on y apperçoit distinctement les linéamens de la plante, autour de laquelle elle s'est formée.

J'ai parlé des *stalactites de Cova Perella*, dont il y a près de vingt variétés, de même que de la pierre de taille de *Minorque*, & j'observerai seulement que les Maçons qui la tirent, rencontrent souvent des veines aussi dures que le caillou, qu'ils sont obligés de faire sauter avec de la poudre. Les couches de cette pierre dure ont rarement plus d'un pied d'épaisseur, & l'on trou-

ve au-deſſous la pierre de taille, avec cette différence que plus on creuſe, plus elle eſt dure & moins mêlée de coquillages & d'autres corps étrangers que celle qui eſt plus près de la ſurface, laquelle en contient beaucoup. Comme cette pierre de taille eſt poreuſe, & que l'eau la pénetre aiſément, les Maçons ont ſoin de la laiſſer expoſée à l'air pendant quelque temps, avant que de l'employer, & même de recrepir les murailles par dehors, pour les garantir de l'humidité.

La pierre à chaux eſt aſſez commune à *Minorque*, & il y a même quelques places, ſur-tout à l'Occident de l'Iſle, dont les remparts en ſont entierement conſtruits. Elle eſt d'un gris léger, extrêmement dure & luiſante dans les endroits où on l'a nouvellement caſſée. Elle donne de la chaux excellente, & elle contient beaucoup *d'echinites*,

& autres restes du déluge, sur-tout dans les couches supérieures. Quoiqu'il y ait quantité de lits de cette pierre dans certains cantons particuliers, on la trouve plus fréquemment par fragmens détachés dans les champs, & lorsque ces fragmens ne sont ni trop gros, ni trop fréquens, loin de nuire à la végétation du bled, ils l'accélerent par la chaleur qu'ils lui communiquent, & & l'ombre qu'ils lui fournissent, lorsqu'il commence à pousser.

Il y a quantité d'ardoise à Minorque, sur-tout à l'entrée du Cap-Mola, ce qui facilite le moyen de la transporter par mer, mais les insulaires lui préferent les tuiles. Elle est unie, luisante, d'un bleu foncé, & parsemée de veines blanches. Elle a grand nombre de fissures perpendiculaires, qui la partagent en des masses d'une grosseur qui en facilite le travail.

Cette Isle contient autant de Marbres qu'aucun pays du monde, & il y a lieu de se persuader que si les ouvriers Anglois les connoissoient, ils en introduiroient bien-tôt l'usage en Angleterre, d'autant plus que la main d'œuvre est ici à très-bon marché, & qu'on les trouve sur la surface de la terre, quelquefois pendant l'espace d'un demi-mille, lors sur-tout qu'il a plu, & c'est alors qu'on en apperçoit la beauté. On rencontre aussi quelques morceaux d'albâtre, mais les couches en sont très-rares. Il y a ici une pierre excellente pour les usages auxquels on l'emploie dans les fortifications du Château de Saint-Philippe, & l'on en trouve quantité au pied du glacis. On s'en sert pour construire des banquettes & des plateformes, qui sont à l'épreuve du temps.

J'ai trouvé dans mes courses plusieurs de ces corps que les natura-

liſtes appellent *ſeptariæ* ; mais j'ai négligé d'en amaſſer, croyant qu'ils ne ſervoient qu'à embarraſſer un cabinet.

On m'a dit qu'il ne croiſſoit dans l'Iſle, ni pierre à feu, ni craie. Ils tirent les premieres de l'étranger, & quant à la craie, ils y ſuppléent par la pierre à marquer de Naples, dont les tailleurs ſe ſervent ; les maçons marquent leurs ouvrages avec de la pierre rouge & noire.

On trouve une quantité prodigieuſe de caillous dans le voiſinage de l'Iſle Colomba ; mais je n'ai jamais eu la curioſité d'en caſſer aucun, pour examiner la couleur des croûtes dont ils ſont compoſés. Il y en a de ſi ronds, que les Artilleurs Anglois en amaſſent pour les jetter avec les pierriers en cas de beſoin.

Les Pyrites ne ſont point rares dans l'Iſle, mais je n'ai jamais eu le bon-

heur d'en trouver. Le pays eſt ſi rude & ſi coupé, qu'il y a quantité de *foſſiles* qui reſteront vraiſemblablement inconnus juſqu'à la fin des ſiecles.

La mine de fer eſt ſi abondamment répandue ſur la ſurface de la terre, qu'il n'eſt pas étonnant qu'on en trouve à Minorque. On en rencontre des maſſes plates de dix pouces de diametre dans la plupart des endroits de l'Iſle: mais on n'en fait aucun uſage, ſoit qu'elle ne ſoit pas propre à faire du fer toute ſeule, ſoit qu'on manque de bois, ou que les habitans ne ſçachent point l'employer.

J'ai parlé ci-deſſus d'une petite mine de plomb, que l'on trouve dans l'Iſle Colomba. On en a découvert quelques autres près de la montagne de Sainte-Agathe, mais elles promettent ſi peu, qu'on a négligé de les exploiter.

Il y en a une de plomb à Saint-Puig, qu'on exploitoit avec succès il y a 40 ans, & qu'on envoyoit en France & en Espagne pour l'usage des Potiers, qui en vernissent leurs vaisseaux de terre. Le propriétaire l'a depuis abandonnée, parce qu'elle ne réussissoit pas à son gré. Ces insulaires aiment les fortunes rapides, pourvu qu'il ne leur en coûte rien, ce qui joint à leur indolence naturelle, leur fait négliger les projets les plus avantageux à leur pays; ils donnent à cette mine le nom de vernis.

Je n'ai trouvé aucune substance végétable enfouie dans la terre, mais quantité de coquillages de mer, & de parties de poissons, non-seulement sur la surface des rochers, mais encore bien avant dans la terre. Les naturalistes les appellent des fossiles étrangers, comme s'ils étoient les productions d'un au-

tre élément ; & qu'ils se fussent logés par couches dans la terre au temps du déluge universel , ainsi qu'on le croit communément aujourd'hui.

Les Minorquins donnent aux Glossopetres le nom de langues de serpens, à l'exemple des Malthois, mais on a prouvé qu'elles ne sont autre chose que les dents du goulu , & en effet elles lui ressemblent beaucoup. On en trouve souvent dans les carrieres , & j'en ai vu quantité dans les creux des rochers qui sont près du Port-Mahon.

Les pierres qu'on nomme crapaudines (bufonitæ) sont aussi communes à Minorque qu'à Malthe. Les naturels du pays les regardent comme des pierres précieuses, & en font des bagues & des boutons, sans se donner la peine de les polir. Je n'en connois que quatre espéces. Bien des gens ont prétendu

qu'elles s'engendroient dans la tête des crapauds, mais on ſçait aujourd'hui, à n'en point douter, que ce ſont des dents d'un poiſſon.

On y a auſſi pluſieurs eſpeces de bivalves foſſiles; les oſtracites ſont aſſez communes, mais je n'ai jamais pu en détacher aucune des rochers ſans la rompre. On trouve dans quelques endroits du Termino de Citadella, des Pétoncles & des Conchæ amoniæ, tant unies que ſtriées; mais elles ſont dépouillées de la coquille qui leur ſervoit de moule.

Nous avons auſſi quantité de pierres figurées, qui ſe ſont formées dans des coquillages turbinés, & nos remparts ſont remplis de trochi, de cylindres & de buccius.





CHAPITRE XII.

Continuation du précédent.

Les Minorquins ſont peu ſoigneux de multiplier leurs chevaux, dont la raiſon eſt qu'ils ſont plus délicats & plus maladifs que les mulets, & qu'ils coûtent davantage à nourrir. Cependant ils ne ſçauroient ſe paſſer de jumens pour en conſerver l'eſpece, d'autant plus qu'ils s'en ſervent, tant pour la charge que pour la ſelle. Les chevaux, de même que leurs maîtres, ont un certain port extérieur, qui promet beaucoup plus qu'il ne tient, car ce ſont de véritables haridelles. Ils ſont plus petits que les chevaux Anglois, & communément d'un bay brun. Comme il n'y a point de pâturages dans l'Iſle, on eſt obligé

de leur donner de la paille hachée & de l'orge, mais avec économie.

Leurs mulets ſont forts & vigoureux, ils ſe nourriſſent de tout ce qu'ils trouvent en chemin, & conſervent leur embonpoint, pourvu qu'on ait ſoin de les ménager. Ces animaux, de même que les autres monſtres, n'engendrent jamais, encore qu'ils s'accouplent quelquefois ſans diſtinction de ſexe. Ils ont le pied extrêmement ſûr, & une ſagacité ſurprenante; mais ils ſont très-vicieux. On en voit quelquefois galoper, le cavalier ſur leur dos, ſur une montagne eſcarpée, & les conduire ſur le bord d'un précipice. Ce n'eſt pas tout, ils choiſiſſent toujours le plus mauvais chemin, pour qu'on les laiſſe marcher plus lentement, & s'approchent inſenſiblement d'une muraille, contre laquelle ils s'amuſent à vous frotter la jambe. Si par haſard l'étrier

ou la bride vous échappe des mains, ils se mettent à courir de toutes leurs forces, & ne négligent rien pour vous démonter, & malheur à celui qui n'est pas ferme sur la selle (*a*).

Les ânes servent pareillement à porter des fardeaux, de même que de monture aux Espagnols & aux Anglois. Il n'est pas rare ici de voir un gentilhomme monté sur un de ces animaux, richement harnaché, & la vue y est si bien faite, que la chose ne surprend point.

Les mulets & les ânes sont beaucoup plus gros & plus grands que ceux d'Angleterre.

Les Minorquins fendent les naseaux aux seconds, pour leur donner meilleure grace, & pour leur faciliter la respiration.

(*a*) Pline parle d'un mulet qui vécut 80 ans. Les nôtres en vivent pour l'ordinaire 30 à 35.

Leurs vaches ſont petites, & ſi maigres, qu'il n'y a perſonne qui oſât les vendre en Angleterre. Elles donnent très-peu de lait, & le beurre qu'on en fait eſt extrêmement déſagréable à la vue, au goût & à l'odorat. Il n'en eſt pas de même du fromage, que les Italiens préferent au Parmeſan.

Les Minorquins ne châtrent point leurs beſtiaux, & ſe contentent de leur preſſer les teſticules, lorſqu'ils ont atteint un certain âge. Ils paroiſſent avoir pris cette coutume des Maures; car, comme l'obſerve le Docteur Shaw, les Mahometans tiennent qu'il y a de la cruauté à châtrer d'autres animaux que ceux de leur propre eſpece.

Comme les pâturages des différens propriétaires ne ſont point clos, & que cela pourroit occaſionner du déſordre, les Magiſtrats ont ſoin de faire marquer tous les ans le bétail, de

maniere que chaque fermier peut aisément diſtinguer celui qui lui appartient. Ces marques conſiſtent dans certaines coupures qu'on fait à leurs oreilles, & qui ſont tellement diverſifiées, qu'elles ſervent à tous les propriétaires d'un Termino.

Chaque régiment à ſon boucher particulier, lequel une fois par ſemaine prie le Magiſtrat d'ordonner à un fermier du Termino de lui envoyer un bœuf pour l'uſage du régiment. Dans le cas où le boucher ne peut convenir du prix avec le fermier, celui-ci mene le bœuf à la boucherie, le fait tuer devant lui, on lui paye les quartiers à dix dubleros la livre, poids de marc, & il vend le reſte à qui il peut.

Le mouton ne vaut pas mieux que le bœuf, & je ſuis perſuadé que pluſieurs de nos Anglois ne regretent pas moins les marmites d'Angleterre, que les Iſraëlites cel-

les d'Egypte. J'en ai cependant mangé d'excellent.

La viande de bœuf eſt taxée à quatre ſous la livre, & celle de mouton à ſix. Il eſt rare qu'un mouton peſe plus de douze livres. L'agneau ne ſe vend point au poids; le quartier coûte un shelin.

Il y a ici quantité de pourceaux qu'on met dans les bois dans l'Automne, où ils s'engraiſſent en peu de temps avec les glands que les payſans abattent des chênes. Ils les enferment enſüite, & après que leur chair s'eſt ſuffiſamment affermie au moyen de l'orge qu'on leur donne, ils égalent ceux des autres pays. Il y en a de très-gros & de très-gras; les Minorquins en ſalent une partie pour leur uſage, & vendent l'autre aux étrangers. L'avidité de ces peuples pour le porc gras, eſt d'autant plus ſurprenante, qu'ils ne peuvent ſouffrir le bœuf qu'on

apporte d'Irlande pour la nourriture des troupes. Les cochons de lait ſont excellens & à très-bon marché.

Il y a beaucoup de chevres dans l'Iſle, mais à l'exception des chevreaux, il eſt rare qu'on ſerve leur chair ſur les tables Angloiſes.

On compte actuellement à Minorque ſix à ſept mille bêtes à cornes, ſoixante mille moutons, vingt mille chevres, & quatre mille pourceaux.

Le pays eſt rempli de lapins, qui habitent les haliers & les creux des rochers; mais on ne fait aucun cas de leurs peaux. Minorque, de même que la plupart des autres pays chauds, ne fournit aucune fourrure de prix. Perſonne n'ignore que le caſtor de la Baye d'Hudſon eſt infiniment ſupérieur à celui de la Caroline, & que les moutons qu'on envoie de la nouvelle Angleterre à la Jamaïque, augmentent en peu de

de temps en laine. Je ſuis perſuadé qu'on ne trouve de belles fourrures que dans les pays du Nord, dont la raiſon eſt que le froid y étant plus grand, les animaux ont beſoin d'être plus couverts qu'ailleurs.

Mais ſi cela eſt, me dira-t-on, d'où vient que la laine d'Eſpagne eſt plus fine que celle des pays du Nord ? Je me ſuis attendu à cette objection, & il eſt aiſé d'y répondre, en diſant que ma ſuppoſition ne regarde que les pelleteries, & ne s'étend point ſur la laine. D'ailleurs le Docteur Shaw, qui avoit demeuré pluſieurs années dans la Barbarie, aſſure que les moutons de Sahara ont la toiſon auſſi longue & auſſi rude que les chevres, ce qu'il attribue à la chaleur du climat, à la diſette d'eau, & à la rudeſſe des pâturages. Pline dit la même choſe de la laine d'Iſtrie, de Liburnie, & des provinces méri-

dionales de France. Il ajoute qu'il en eſt de même dans l'Egypte & dans tous les pays chauds.

Quant à la fineſſe de la laine d'Eſpagne, elle peut venir de la délicateſſe des pâturages qui ſont dans les environs de Segovie, & qui convient à la nature des moutons. La laine de Minorque n'eſt ni trop fine, ni trop rude. On en emploie une partie dans l'Iſle, & l'on porte le reſte chez l'étranger, qui la paye très-bien.

Il n'y a point de bêtes fauves à Minorque, non plus que de lievres. Le Gouverneur Kane en fit venir quelques-uns qu'il lâcha dans le pays, mais deux ou trois Officiers qui aimoient paſſionnément la chaſſe, les tuerent & les empêcherent de multiplier.

Il y a quantité de hériſſons, que les Eſpagnols ne ſe font pas ſcrupule de manger; mais je n'ai jamais vu

de porc-épi, quoiqu'il ſoit très-commun en Barbarie. Les tortues de terre n'y ſont pas rares, & leurs œufs ſont plus gros qu'on ne devroit les attendre de leur groſſeur. Les lézards y fourmillent de tous côtés, & il n'y a point de muraille qui n'en ſoit remplie, lorſqu'il fait beau. Théophraſte, au rapport de Pline, liv. 8, chap. 31, dit que le lézard change de dépouille, de même que le ſerpent, mais qu'il la mange auſſitôt. Ce grand Philoſophe a pris cette erreur vulgaire pour une vérité. Il n'a pas cru qu'il fût impoſſible que le lézard changeât de dépouille, & ne l'ayant point trouvée, il a cru le reſte de la fable.

Il n'y a ni étang ni marais qui ne ſoit rempli de grenouilles, & les étrangers ont ſouvent pris leur cri pour celui des canards ſauvages.

Les deux ſeules eſpeces de ſerpens que l'on voit ici, ſont la couleuvre & la vipere.

Le ſcorpion fait ſon ſéjour dans les bûchers, ſe gliſſe dans les maiſons, & bleſſe ſouvent bien du monde. Il vous ſaiſit avec ſes ſerres, qui ſont faites comme celles d'une écreviſſe, il replie ſa queue vers ſa tête, & vous pique avec l'aiguillon qui eſt au bout, moyennant quoi le venin s'inſinue dans la plaie, & ſe mêle avec la maſſe du ſang.

Les centipedes couvrent les murailles du moment qu'on allume de la lumiere, & diſparoiſſent au point du jour. Leur piquure paſſe pour être venimeuſe, auſſi les Minorquins ont-ils toujours de l'huile d'olive dans laquelle on en a fait infuſer avec des ſcorpions, & elle ne manque jamais de produire ſon

effet, lorſqu'on l'applique à temps. Il paroît par quelques expériences que les preneurs de viperes ont faites devant la Société Royale, que la vertu de ce ſpécifique réſide dans l'huile, indépendamment des animaux qu'on a fait infuſer dedans.

Il s'y trouve auſſi quantité d'araignées, dont quelques-unes paſſent pour être venimeuſes ; mais je ne crois pas que la petite araignée noire qu'on trouve en épluchant la ſalade, ſoit la tarentule, encore qu'elle paſſe pour telle dans le pays.

La liſte des oiſeaux ſera fort courte, vu qu'il n'y en a point qui méritent une deſcription particuliere, à cauſe de leur rareté.

On trouve dans les montagnes qui ſont au nord de l'Iſle, quantité d'aigles qui font leurs nids dans des endroits inacceſſibles. Elles deſcendent dans la plaine avec les vautours lorſqu'il s'y trouve quelque

charogne; ce qui dément ce que quelques auteurs ont avancé, que l'aigle ne mange jamais la chair d'aucun animal, à moins qu'elle ne l'ait tué elle-même. L'aigle & le vautour s'accordent parfaitement dans ces occasions, & paroissent exercer une espece de discipline; car quelques-uns de ces oiseaux se perchent sur les hauteurs à une certaine distance, & font le guet pendant que les autres mangent. L'oiseau communément appellé l'aigle du Mont-Toro, est une espece de corbeau blanc, un peu plus gros que les nôtres.

Il y a dans l'Isle plusieurs especes de faucons, & une si grande quantité de hibous, qu'on en est importuné durant toute la nuit.

> Seraque culminibus ferali carmine bubo,
> Visa queri, & longas in fletum ducere noctes.
> *Virg.*

Les ânes joignent ordinairement

leur mélodie à la leur, & lorſque la lune eſt près de ſon plein, les chiens ſe mêlent du concert, ce qui fait un tintamarre affreux.

Les hirondelles & les martinets nous rendent viſite pendant tout l'été. Le Colonel Des Puig m'a aſſuré qu'un fameux Peintre Italien en mignature, qu'il avoit connu à Florence, ſe ſervoit des petites plumes pointues qui ſont aux extrémités de leurs aîles, en guiſe de pinceaux; & j'ai trouvé en effet qu'elles étoient excellentes pour pointiller.

On trouve quantité de perdrix rouges, qui ſont un manger délicieux, depuis la mi-Août, juſqu'après la récolte du froment. Elles mangent alors de l'ail ſauvage, & des baies de lentiſque, ce qui donne à leur chair un goût déſagréable, mais qui n'empêche pas qu'on n'en mange. On trouve auſſi

de très-bonnes cailles dans la saison.

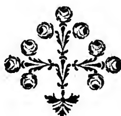
Le merle, l'étourneau, l'alouette, le moineau, sont aussi communs ici qu'en Angleterre. La grive surtout est excellente.

Les pigeons sauvages font leurs nids dans les creux des rochers qui sont tout autour de l'Isle, & on fait grand cas de leurs petits. On a aussi des pigeons ramiers noirs & blancs, des becasses, des becassines, des canards sauvages, & des sarcelles pendant tout l'hyver.

Les chauves-souris sont très-communes à Minorque. Si cet oiseau se nourrit de cousins, comme Pline le prétend, il est sûr de n'en jamais manquer; & l'on devroit même faire une loi qui défendit de le tuer.

Ce dernier insecte est le plus incommode de tous, & sans les précautions que les habitans prennent pour s'en garantir durant l'été, il seroit impossible de dormir.

Nous ne manquons pas non plus de papillons, & il y en a de très-beaux, nous avons aussi quantité de cigales & d'escarbots, & surtout de grosses sauterelles, qui volent très-loin lorsqu'on les chasse. Les teignes rongent nos habits & nos livres, & il est impossible de nous en garantir. Les abeilles mangent notre miel & notre sucre, & nous ne sçaurions rien boire qu'il n'y ait de mouches.





CHAPITRE XIII.

Continuation du précédent.

Les Minorquins ſont très-ſuperſtitieux, & par conſéquent fort exacts à obſerver les jeûnes & les abſtinences que l'Egliſe leur preſcrit. La mer qui les environne fourmille de poiſſon, & quoiqu'ils ne ſe haſardent pas volontiers ſur mer, ils en prennent aſſez pour en fournir les marchés pendant toute l'année.

La dorade, la même que l'aurata de Rondelet, eſt un excellent poiſſon, & très-commun ici. Il a pour l'ordinaire depuis douze juſqu'à dix-huit pouces de long.

Les côtes fourmillent d'anchois pendant l'été; mais les habitans ne ſçavent point la maniere de les ſa-

ler, & ne se mettent point en peine de l'apprendre, quoiqu'ils n'ignorent point les avantages que leurs voisins en retirent.

La donzella, ou le julis de Rondelet, est aussi un poisson excellent, & nous en avons pendant toute l'année.

Le molío, que je crois être le physis du même auteur, est un poisson très-commun à Minorque,. & je suis même persuadé qu'il n'y en a pas de meilleur dans la Méditerranée.

La plie, la sole, le barbu, & le carrelet sont plus rares, & c'est dommage qu'on n'en prenne pas davantage.

On voit rarement de turbot, mais nous avons quantité de lamproies, de congres & d'anguilles.

Les pêcheurs prennent souvent l'hippocampus, ou cheval marin dans leurs filets. Ce petit animal a

deriere la tête une nageoire qui ressemble à la criniere d'un cheval ; mais elle tombe à mesure qu'il se desseche.

L'aous de tous les auteurs, ou le loup marin, comme les soldats Anglois l'appellent ; il en vient une multitude sur nos côtes dans l'Automne, & quelquefois plutôt. Les Espagnols font grand cas de ce poisson, & on le sert souvent sur nos tables. Il a le goût du maquereau, & comme ce dernier manque, nous sommes bien aises d'y suppléer par celui-ci.

Ce seroit à tort qu'on chercheroit du saumon & de la truite dans un pays où il n'y a point de riviere ; mais nous avons quantité d'éperlans, dont la chair sent la violette, ou plutôt le concombre, à ce que quelques-uns s'imaginent.

La sardine abonde sur nos côtes pendant l'été, & les naturels du

pays en ſalent quelques-unes. M. Willughbey prétend que la ſardine eſt une petite pélamide, & que celle de l'Océan devient beaucoup plus groſſe que celle de la Méditerranée. Il prétend encore que la mulette n'eſt autre choſe qu'un jeune hareng ou une petite pélamide, & M. Ray eſt du même ſentiment.

Les buferas ſont remplies de mulets excellents, & d'une groſſeur conſidérable. Les œufs de la femelle étant ſalés & enſuite ſéchés, ſont ce qu'on appelle le botargo. Il eſt excellent pour reveiller l'appétit.

Mais le plus commun de tous les poiſſons, eſt celui que nos ſoldats appellent poiſſon de roche, parce qu'il ſe tient parmi les rochers. On en apporte tous les jours quantité au marché, & rien n'eſt plus beau que leurs couleurs, ayant le corps ſtrié de bleu, de rouge ou de verd. Ils ont huit à neuf pouces de long,

& on les vend quatre ſols la livre.

La ſeche eſt fort abondante ſur nos côtes, & elles fourniſſent aſſez d'or pour l'uſage des Orfévres & des Apothicaires.

Je me ſuis ſouvent ſervi de ſon noir pour deſſiner, & j'ai trouvé qu'il valoit infiniment mieux que le biſtre, il ſe délaye parfaitement dans l'eau, & ne le cede point à cet égard à l'encre de la chine. Ce poiſſon jette ſon noir lorſqu'il ſe voit pourſuivi, ainſi que Pline l'obſerve fort bien dans le vingt neuvieme Chap. de ſon neuvieme livre. Son bec eſt auſſi dur que de la corne, & crochu comme celui d'un perroquet.

Ariſtote, Appien, Horace, ont connu ce noir, mais je ne ſçache point qu'on s'en ſoit jamais ſervi pour écrire ou pour deſſiner.

Nous n'avons qu'une ſeule eſpece de poiſſon cruſtacé, & c'eſt l'écre-

viſſe de mer, dont on fait beaucoup de cas. La chevrette & le cancre ſont aſſez rares.

Le poiſſon que les François appellent Bernard-l'hermite, eſt plus commun. Comme il n'a point de demeure qui lui ſoit propre, il eſt obligé tous les ans, lorſque la ſienne eſt devenue trop petite pour y loger, de chercher une coquille vuide, & de la diſputer à ceux qui veulent s'en emparer comme lui.

Le plus commun de nos poiſſons à coquille eſt l'échinus, ou le hériſſon de mer. Les rochers en ſont tellement couverts, que nous ſommes obligés de garder nos ſouliers, lorſque nous voulons nous baigner, pour ne point nous bleſſer les pieds.

On peut mettre au nombre des coquillages qu'on trouve ſur nos côtes les oreilles de mer, les tellines, les carnes, les pétoncles à une & deux oreilles, dont les cou-

leurs varient à l'infini, les nerites, les Conchæ Veneris, & une infinité d'autres qui ſervent à orner les cabinets des curieux.

Le nantilus n'eſt pas rare, mais ce coquillage eſt ſi mince, qu'il eſt preſque impoſſible de le manier ſans le caſſer. Nous avons pluſieurs eſpeces de conques, dont les Eſpagnols ſe ſervent en guiſe de cornet pour avertir les paſſans de ſe retirer, lorſqu'ils veulent faire jouer une mine.

Une des raiſons qui les oblige à ſe ſervir de ce coquillage, eſt l'averſion qu'ils ont pour les cornes; ils ne les nomment jamais que lorſqu'ils ſont en colere, & le mot de Cuern vaut autant que celui de Diable.

On trouve dans les rochers qui ſont au fond de Port-Mahon, & dans pluſieurs autres endroits de l'Iſle, une moule, appellée Pholas

par Rondelet, dont on aura peut-être peine à croire ce que je vais dire, mais le fait eſt inconteſtable.

Pour venir à ces dattes (datyls) comme les Eſpagnols les appellent, de dactyle (Δάκτυλος) un doigt, auquel elles reſſemblent, on tire à bord avec des cordes une groſſe pierre, on la caſſe avec des coins de fer, & on les trouve au centre du rocher dans toutes ſortes de directions.

Le poiſſon eſt enfermé dans deux coquilles ſemblables, environ de la groſſeur & de la longueur du doigt, un peu applaties, & à peu près de la même largeur d'un bout à l'autre. Je ne doute point que les petits corps qui ont contribué à l'accroiſſement des dattes, n'ayent été d'abord élaborés dans les cavités naturelles du rocher par la force de l'eau, laquelle y a conduit la nourriture dont ils avoient beſoin

pour ſubſiſter. Il peut même ſe faire que l'eau de la mer ait formé ces trous, & les ait multipliés autant qu'il le falloit pour recevoir cette multitude incroyable d'habitans teſtacés.

M. L'hwyd aſſure dans une lettre à M. Ray, qu'il a vu des pierres remplies de pholades dont la ſurface n'avoit aucune ouverture ſenſible; mais j'ai remarqué dans quelques-unes un petit conduit dans lequel on pouvoit à peine ficher une épingle, & cependant elle doit ſuffire pour recevoir la nourriture dont le poiſſon a beſoin; vu que ſans cela il ne ſçauroit vivre une minute.

Mr. L'hwyd ajoute qu'on ſçait par expérience que le frai des animaux peut pénétrer dans la ſubſtance des rochers.

En effet, il n'eſt pas plus étonnant de trouver du poiſſon dans un

rocher, que des crapauds dans du marbre, ſans qu'on apperçoive le moindre trou ni la moindre ouverture qui leur a donné entrée, & qui leur a fourni dans la ſuite l'air & la nouriture dont ils avoient beſoin. On peut en voir pluſieurs exemples dans l'hiſtoire naturelle de Staffordshire par le Dr. Plot.

On ne doit pas s'imaginer que les dattes qu'on trouve dans les rochers, y ayent vécu depuis le déluge univerſel, ni qu'elles s'y ſoient multipliées; vu que ſi cela étoit, on devroit trouver des monceaux de leurs coquilles, ainſi que Mr. L'hwyd l'a obſervé depuis dans une pareille occaſion.

Ces dattes comme je l'ai déjà obſervé, ſe trouvent toujours dans les carrieres ordinaires. Elles ſont infiniment plus délicates que les moules, & il en coûte très-peu pour en avoir.

Je ne me ſuis jamais apperçu que le pholas ſentit mauvais, comme Athenée le prétend; mais je peux aſſurer qu'il eſt très-nourriſſant.

La nacre de perle (*nacar*) eſt très-commune à Minorque. C'eſt la pinna magna des auteurs. Elle a trois pieds de long ſur ſeize à dix-huit pouces de large. Elle a par dedans le même éclat que la mere de perle, mais elle eſt rude & couverte de piquans en dehors. Les François en font quantité de petits ouvrages.

Il y a près du joint un floccon de ſoie jaunâtre, depuis quatre juſqu'à dix pouces, & de l'épaiſſeur du doigt.

Cette ſoie, ſi tant eſt qu'on puiſſe l'appeller ainſi, peut ſe filer, & l'on en a ſouvent fait des bas & des gants par curioſité. Le Docteur Shaw croit que c'eſt le byſſus des anciens.

Athenée, cité par Pline, aſſure

que la nacre eſt la même que le pecten, en quoi il ſe trompe, vu qu'elle n'eſt point un pétoncle, mais une moule.

Nous trouvons ſur nos côtes des pinna-parva vuides, qui ont ſix lignes de long. On les prendroit pour des meres de perle, tant leur ſurface eſt polie.

La pourpre (purpura) autrefois ſi fameuſe chez les Tyriens, eſt très-commune dans les environs de cette Iſle.

Nous avons auſſi un grand nombre d'étoiles de mer, mais les eſpeces en ſont peu variées. La plus rare eſt l'étoile de mer arboriſée, ſtella-marina-arboreſcens, que je n'ai jamais pu avoir en entier.

Je n'ai jamais vu ici de ces étoiles de mer qui ont douze à treize rayons, encore qu'elles ſoient communes ſur les côtes de Kent & de Suſſey en Angleterre.

Ces étoiles ſont ennemies des huîtres & des coquillages bivalves, & de-là vient qu'on oblige les Pêcheurs de la Tamiſe à les détruire ſous peine d'amende. Elles ſe meuvent très-lentement, en étendant & repliant leurs doigts ou rayons.





CHAPITRE XIV.

Conclusion de l'Histoire naturelle.

RIEN n'eſt plus avantageux aux peuples qui habitent dans des climats chauds, que d'avoir quantité de végétaux. L'Iſle de Minorque en produit une infinité, tant pour la table, que pour la médecine. Je me bornerai aux premiers parmi leſquels il s'en trouve d'exquis, & qui viennent à maturité dans différentes faiſons, ce qui fait que nous n'en manquons jamais.

Le froment & l'orge ſont les ſeuls grains que l'on ſeme dans ces Iſles, ſi l'on en excepte quelque peu de bled d'Inde, qui croît dans le voiſinage des fermes, & dans quelques autres endroits.

Les Minorquins font ordinairement leurs moiſſons à la mi-Juin, & lorſque le bled eſt ſur le point de mûrir, quantité de garçons & de filles ſe tiennent ſur les bords des champs, & ſur le haut des murailles, & crient à tue-tête pour épouvanter les petits oiſeaux, & empêcher qu'ils ne le mangent. C'eſt le précepte que donne Virgile dans le premier livre de ſes Georgiques.

Et ſonitu terrebis aves ————

Il y a toute apparence que ces inſulaires ont pris cette coutume des Romains. Ils ſe ſervent encore pour le même effet d'un roſeau fendu, qu'ils frappent ſur leurs mains, & qui fait un tintamarre terrible.

Le produit ordinaire eſt de ſix pour un, & tout au plus de neuf pour un, ce qui paſſe pour une récolte extraordinaire. Ils foulent leur bled dans les champs, & ſur la roche

che vive, & emmuſelent les bêtes qui les foulent, ſoit par ignorance, ou par mépris de l'Ancien Teſtament qui défend de le faire. Ils le vanent auſſi ſur la place, lorſqu'il fait du vent, & ramaſſent la paille avec ſoin.

Les fermiers de Minorque employent pour fumer leurs champs le fumier & la litiere de leurs animaux domeſtiques, & les balayeures qu'ils tirent de leurs maiſons.

Ils n'ont d'autre fourrage que la paille, ils la hachent bien menu, la mêlent avec un peu d'orge, & la donnent à leurs chevaux, leurs mulets & leurs ânes.

Il y a toute apparence que c'eſt le Gouverneur Kane qui leur a fait connoître les pois & les feves. Il en croît maintenant quantité dans l'Iſle au commencement du printems.

Les Eſpagnols aiment toujours paſſionnément leurs pois-chiches & leurs lentilles, & ce ſont eux qui ont appris aux ſoldats Anglois à en manger, de même que les citrouilles, les tomates, les porreaux, les oignons, & l'ail. Les haricots y ſont communs & fort bons.

Leurs navets ſont durs & ligneux, & par conſéquent fort inférieurs aux nôtres, ce qui n'empêche pas que l'on n'en mange dans la ſoupe. Leurs carotes & leurs panais ſont d'une aſſez bonne qualité. Les choux-fleurs ſont excellents, & durent ſix à ſept mois de l'année; leurs choux, les meilleurs que j'aie jamais mangé. Les épinars, les choux de Savoie y ſont à très-bas prix, & les ſoldats en font une conſommation prodigieuſe. Leur laitue ne vaut rien, mais on la corrige avec du creſſon. Le Piſſenlit eſt très-commun au

printems, & quoiqu'il paſſe pour être fort ſain, ſon amertume m'a toujours déplu. Leurs artichauds ne valent pas grand'choſe.

Leur céleri, leur endive & leurs melons muſqués ſont excellents. Le melon d'eau, qui vient à la fin de Juin, dans le fort des chaleurs, eſt ſi rafraîchiſſant, ſi ſucculent & ſi délicieux, qu'on ne peut trop en faire l'éloge. Il ne cauſe jamais des indigeſtions, quelque quantité qu'on en mange, ce qui fait que les Eſpagnols en donnent à leurs enfans, dans le tems même qu'ils ont la fievre. Il dure juſqu'à la mi-Octobre.

L'Egypte n'a jamais produit de meilleurs porreaux que ceux que nous mangeons ici. Nous avons quantité de thym, d'hyſſope, de ſariette, de marjolaine, de ſouci, de ſauge, de perſil, de chicorée,

d'échalottes, d'ozeille, de mente, de poirée, de raifort &c. Les concombres font plus gros & meilleurs que les nôtres.

La petite afperge, qu'on cultive depuis quelque tems, n'a pas bien réuffi ; mais nous en avons quantité de fauvages.

Le poivre de Guinée eft fort commun à Minorque. Le romarin & l'abfynthe, croiffent naturellement parmi les rochers. Ils produifent auffi une multitude d'herbes médicinales, & de fenouil marin. Il n'y a prefque point de vieille muraille dans l'Ifle qui ne foit couverte de capriers.

Les capres ne font autre chofe que les boutons de la fleur, que l'on cueille avant qu'elle foit épanouie, & que l'on fait fécher à l'ombre. On les met dans des pots avec du vinaigre & un peu de fel, & on les

garde pour l'uſage. Les Eſpagnols nous les vendent ſeches, & lorſque nous voulons les manger, nous y ajoutons du ſel & du vinaigre.

On auroit tort de chercher la beauté, & la régularité, dans les jardins d'un peuple, dont l'eſprit eſt entiérement tourné au labourage. Il ſeme ſes porreaux, ſes oignons & ſes carottes ſur des couches, d'où il les tranſplante dans l'endroit où elles doivent reſter juſqu'à ce qu'elles aient atteint leur maturité. Il n'y a point de jardin qui n'ait un puits à roue.

Le raiſin tient le premier rang parmi les fruits du pays, non-ſeulement à cauſe du vin qu'on en tire, mais encore parce qu'il ſe conſerve depuis le mois de Juillet, juſqu'à la fin d'Octobre.

On peut juger de la quantité qu'on en recueille par la dîme,

laquelle se monte tous les ans à 14000 quintaux:

SÇAVOIR.

Citadella.	2000
Mahon.	6000
Alaior.	2000
Mercadal & Fererias. . . .	4000
	14000

Cette dîme se paye en espece, & est le $\frac{1}{11}$ du total, de maniere que le produit annuel de l'Isle est de 154000 quintaux; qui à raison de 7 reaux le quintal, se montent à 26950 livres sterling (a).

Les Minorquins ont la permission de vendre leurs vins entr'eux après la Saint Martin; mais ils ne peuvent en vendre aux Anglois avant la Saint Thomas, sous peine de dix écus d'amende.

(a) Environ 620000 liv. argent de France.

L'Isle produit aussi des abricotiers, des pêchers, des figuiers, mais point de mûriers blancs, cependant je suis persuadé qu'ils y viendroient aussi-bien que le rouge. Les noyers & les châtaigners sont rares. Les palmiers ne servent que pour l'ornement, & leur fruit ne vient jamais à maturité, parce que les insulaires ne sçavent point les cultiver.

L'olivier croît sans culture dans toute l'étendue de l'Isle; mais ou les olives ne valent rien pour confire, ou les Minorquins ne sçavent point les apprêter, car il n'y a qu'eux qui en puissent manger. Ils n'en tirent point d'huile, & la raison qu'ils en donnent est que les vents du Nord les dessèchent au point qu'on ne peut en tirer aucune.

Nous avons aussi quantité de limons, d'oranges, de coings, de

neffles, de bergamotes & de citrons.

Les Minorquins, fi l'on en excepte la vigne, ne fçavent ce que c'eft que de tailler leurs arbres, & lorfqu'on leur en demande la raifon, ils répondent gravement que Dieu en fçait là-deffus plus que nous.

Les montagnes font couvertes de pins, & les plaines d'oliviers; mais le plus bel arbre que nous ayions ici eft le chêne verd, dont il y a de grands bois dans plufieurs endroits, fur-tout prés d'Alaior.

J'ai vu de l'aubepine dans un bois prés d'Alaior, mais les infulaires ne s'en fervent point pour clorre leurs champs, & aiment mieux les entourer de murailles.

Il me refte à parler d'un autre arbre que j'ai vu dans le Termino de Mahon, & qui eft affez rare. C'eft le carouge. Il eft fort haut

& fort touffu, & produit quantité de gouffes pareilles à celles du haricot, dont les femences font difpofées de même.

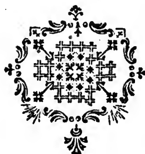
Les Efpagnols en mangent tant qu'elles durent, & elles ont une douceur qui n'eft pas défagréable. Quelques-uns croyent que c'eft ce même fruit qui fervoit de nourriture à Saint Jean-Baptifte dans le defert.

La graine de Canarie croît dans plufieurs cantons de l'Ifle. On voit peu d'avoine parmi le froment, mais elle produit ici le même effet que les Romains lui attribuoient, & elle nuit autant au bled que les mauvaifes herbes.

Steriles dominantur avenæ.

Nous avons des champignons & des morilles, dont nous ne faifons aucun ufage; du corail, de la co-

ralline, & grand nombre d'éponges. Les grosses ne servent à rien ; mais les petites sont extrêmement fines, & je ne doute point qu'on n'en trouvât de très-belles, si les Minorquins, qui sont habiles plongeurs, vouloient se donner la peine de les chercher.



CHAPITRE XV.

Caractere, Mœurs & Coutumes des Minorquins.

CES insulaires, qui étoient autrefois si fameux par leur valeur, & par leur adresse à se servir de la fronde, vivent aujourd'hui dans la plus honteuse indolence. Ils semblent avoir perdu leur courage avec leur liberté, & ils paroissent si peu jaloux de cette derniere, qu'ils ne se mettent nullement en peine de la recouvrer.

Il est constant que les Minorquins se distinguerent par leur bravoure, tant qu'ils eurent la guerre avec les Maures, & l'on peut à juste titre leur appliquer ce que Tacite dit des anciens Gaulois, *Gallos in bellis floruisse accepimus, mox*

ſegnities cum otio intravit, amiſſâ virtute, pariter ac libertate.

Comme ils ont long-temps vécu ſous un gouvernement dur, leur eſprit s'eſt accoutumé à la ſervitude, de même que leur corps s'eſt endurci au travail. Ils ont une obéiſſance aveugle pour ceux qui les gouvernent, & ils vivent contents dans le ſein de la pauvreté & de l'oppreſſion. Mais ils ſont ſujets à ſe laiſſer éblouir par la proſpérité, & la moindre lueur de fortune les rend factieux & mutins.

Ils ſont naturellement querelleurs & vindicatifs. Ils tranſmettent leur haine à leurs deſcendans, & comme il faut peu de choſe pour les mettre en colere, il arrive ſouvent que ces inimitiés ſubſiſtent entre les familles, après même que les demêlés qui les ont occaſionnées ſont aſſoupis.

Ils ſont ſi jaloux les uns des au

tres, qu'ils ne peuvent s'imaginer qu'un homme puiſſe aſpirer à une charge ſans avoir deſſein de nuire à ſon voiſin, & de-là vient qu'encore qu'ils aient beaucoup de déférence pour leurs Magiſtrats, ils ne laiſſent pas que d'être extrêmement attentifs ſur leur conduite.

Ils payent leurs taxes ſans repugnance, & ſont extrêmement ſobres dans leurs ménages. Ils font peu d'uſage de la viande, mais ils mangent en revanche beaucoup de végétaux, d'épiceries & de pain.

L'ail & l'oignon entrent dans tous leurs ragoûts, ce qui eſt extrêmement déſagréable aux étrangers qui les fréquentent.

Ils ne boivent preſque que de l'eau, & ils croyent avoir fait un bon repas, lorſqu'ils ont bu à la fin un verre d'eau-de-vie.

Ils gardent pour eux le plus mauvais vin, & vendent l'autre aux

Anglois, enſorte qu'on peut dire d'eux : *ſic vos non vobis mellificatis apes !*

Quoique l'air du pays ſoit extrêmêment pur, & la nourriture légere, il s'en faut beaucoup que les Minorquins aient autant de vivacité que les François. Le vin ne fait même aucun effet ſur eux, & veritablement il n'eſt guere propre à rejouir les eſprits ; & l'on peut dire que s'ils buvoient du vin de France, & les François de celui de Minorque, ils gagneroient tous deux au change.

Quoiqu'il y ait des écoles dans les Couvents pour l'inſtruction de la jeuneſſe, il eſt rare qu'elle en profite. Tout le ſçavoir de ces Seminaires ſe réduit à quelques mots de mauvais latin, & il n'y a pas un homme dans l'Iſle qui ait la moindre teinture des Mathématiques & de l'Arithmétique.

Le Clergé même, chez qui le ſçavoir fait ordinairemenr quelque séjour avant d'abandonner un pays, eſt ici très-ignorant & très-ſtupide, & n'a rien en lui qui puiſſe l'exempter du mépris, que la cagoterie exceſſive des habitans.

Il n'y a pas une femme qui ſçache lire & écrire, ce qu'on doit bien moins attribuer à leur incapacité, qu'à la jalouſie des hommes, qui craignent qu'elles ne deviennent intrigantes, & en effet elles ſont aſſez portées à l'être par la chaleur du climat; mais on peut dire à leur louange qu'elles ſont extrêmement prudentes & diſcretes.

Leurs amans ſont très-aſſidus auprès d'elles. Ils paſſent la nuit ſous leurs fenêtres, à rafraîchir, comme dit Shakeſpear, l'air de leurs ſoupirs, & celui-là s'eſtime très heureux, qui en eſt quitte pour un rhume, ou pour un membre caſſé

dans ces aventures nocturnes. Car les Dames ſçavent que plus elles maltraitent leurs amans, plus ils ſont bons máris. Mais cette complaiſance eſt pour l'ordinaire de courte durée, & le mariage n'eſt pas plutôt célébré, que l'époux leve le maſque, & traite ſa femme en vrai tyran.

Voici une coutume de ces inſulaires, qui eſt trop ſinguliere pour la paſſer ſous ſilence. Tous les gens de mer qui ſont mariés, conviennent en partant avec leurs femmes & leurs amis d'un ſignal qu'ils feront à leur retour pour que l'on ſoit averti de leur arrivée. En conſéquence, auſſi-tôt que le vaiſſeau approche du port, les amis vont en donner avis à la femme, de là ſe rendent au port, font compliment au mari ſur ſon arrivée, & l'accompagnent chez lui. Sa femme l'attend à la porte ou dans la mai-

ſon, & ne fait pas plus d'attention à lui que ſi elle ne le connoiſſoit point. Les amis ſe retirent, le mari rentre chez lui, ſa femme le ſuit dans ſon appartement, & la porte ſe ferme, voilà à quoi ſe réduit toute la cérémonie.

Il y a tout lieu de penſer que cet uſage n'a d'autre fondement que la jalouſie naturelle aux Minorquins. Les careſſes d'un jeune couple qui ſe revoit après une longue abſence, pourroient cauſer quelque émotion dans un peuple que le climat rend enclin à l'amour, ce que l'on cherche à prévenir par cette conduite réſervée. D'ailleurs la belle avertie d'avance de l'arrivée de ſon mari, a le temps de ſe préparer à le recevoir, & d'éviter par là les ſuites fâcheuſes qui réſultent quelquefois d'un retour imprévu.

L'occupation des femmes ſe réduit à filer le lin & le chanvre,

dont elles font leurs habits, à raccommoder leur linge, & à faire de la dentelle.

On ne doit point confondre les gentilshommes avec les gens du commun. Ils vivent d'une maniere assez honnête; mais ils sont naturellement sobres, & ennemis du vin, & quelques-uns même n'en boivent point, quoiqu'ils en recueillent chez eux. Ils donnent rarement des repas, & sont ennemis des visites. Ce genre de vie est autant l'effet de leur économie, que de leur tempéramment, qui est naturellement taciturne, outre qu'il les met à même de veiller leurs femmes de plus près.

Les Prêtres font bonne chere, & n'épargnent point le vin :. aussi ont-ils soin de retenir le meilleur pour eux. Ils fréquentent les femmes, & ont un libre accès chez elles. On leur doit pourtant cette

juſtice, qu'ils ſont beaucoup plus réglés que les moines.

Durant le carnaval, les Dames s'amuſent à jetter des Oranges à leurs amans; & celui qui a un œil poché ou une dent caſſée, regarde cet accident comme une faveur de ſa maîtreſſe. Quelquefois, elles leur jettent une poignée de fleurs au viſage, & cette faveur ne tarde pas d'être ſuivie d'une autre plus diſtinguée.

Le carnaval eſt pour ces inſulaires un temps de joie. Les hommes & les femmes ſe permettent toutes ſortes de libertés, ſans manquer pour cela aux cérémonies de leur religion. Le jour ſe paſſe en jeûnes, en meſſes & en proceſſions, & la nuit en bals, en maſcarades & en intrigues galantes. Ce temps eſt entiérement conſacré au plaiſir, & il dure juſqu'au carême, & pour

lors le jeûne & le travail recommencent.

Les Minorquins ont des courſes de chevaux, d'ânes & de mulets, qui ſe font dans les rues, & qui cauſent autant d'inquiétude aux cavaliers, que de plaiſir aux ſpectateurs; je ne puis mieux les comparer qu'à celles de Newmarket. Ils ne connoiſſent plus ni les courſes de bague, ni celles de taureau. J'en ai pourtant vu une, mais dont je fus très-mal ſatisfait.

Ils danſent pendant l'hyver dans leurs maiſons, & l'été dans les rues à la lueur des flambeaux. Ils n'ont d'autre inſtrument que la guitarre, dont les hommes & les femmes jouent également.

Ils danſent deux à deux, les hommes avec beaucoup de force & d'activité, & les femmes avec nonchalance, les yeux baiſſés en terre. Quelque mal qu'ils s'en acquittent,

la danse finit toujours par ces acclamations : *longue vie aux danseurs ; vivent les spectateurs* ! Quelquefois on prie l'homme de faire un compliment à celle qui a dansé avec lui, à quoi il repond *que voulez-vous que je lui dise, si non qu'elle a le teint comme une rose ?*

Leur musique est pesante & peu variée, mais cependant convenable à la gravité des Dames, lesquelles paroissent ne prendre aucun plaisir à ce divertissement.

Ils ne connoissent aucun de ces exercices militaires qui sont en usage dans les autres contrées de l'Europe. La fronde n'est plus en usage que parmi les bergers, qui s'en servent avec dextérité, pour ramener au troupeau un mouton ou une chevre qui s'en écarte.

Ils chassent les lapins avec les chiens ou les furets ; ce que je regarde bien moins comme un diver-

tissement que comme un commerce, vu qu'ils les vendent après les avoir pris ou tués.

Ils chassent très-bien au fusil, aussi sont-ils bien payés de leurs peines, & ils méritent de l'être, car je ne crois pas qu'il y ait de meilleurs tireurs au monde. A peine manquent-ils un coup sur quinze ou seize qu'ils tirent, & si cela leur arrive plus souvent, ils s'écrient *jo sum bouxat*, je suis ensorcelé.

Le Gouverneur & les Commandans des régiments en ont chacun un sous le titre de *cassador*, chasseur. Il n'a point d'honoraire fixe, mais on lui paye le gibier, lorsqu'il en apporte, au prix dont on est convenu. Les Officiers & les gentilshommes Espagnols peuvent chasser lorsque bon leur semble, & tuer les perdrix depuis la mi-Août, jusqu'à la mi-Février qu'elles commencent à s'accoupler. Quant aux

oiſeaux de paſſage, on peut les tuer en tout temps, & il y a peu de pays au monde où il y en ait davantage.

Le bas peuple eſt déſarmé dans toute l'étendue de l'Iſle, & le gibier s'en trouve bien. Il n'eſt permis qu'aux gentilshommes d'avoir des epées & des armes à feu.

Les chiens d'arrêt de cette iſle, ont été fort eſtimés de tout temps. Ils ont le nez bon, & ſont extrêmement aſſurés, & j'attribue cette derniere qualité à la ſévérité avec laquelle on les dreſſe. On a obſervé qu'ils perdent une partie de leur activité en arrivant en Angleterre, ce qui fait qu'ils croiſent toujours nos épagneuls; mais étant accouplés enſemble, ils produiſent les meilleurs chiens du monde.

Ces inſulaires, ſur-tout les payſans, ont le teint extrêmement baſané : mais les femmes & les enfans

ont les traits réguliers, les yeux & les cheveux noirs, & les dents fort blanches. Lorſqu'un enfant a les yeux gris, ou bleus, & les cheveux blonds, comme cela arrive quelquefois, le mari hauſſe les épaules, & ſoupçonne ſa femme d'infidélité; & il eſt certain que les femmes ont une vivacité & une cupidité qui les porte très-ſouvent à entretenir un commerce illicite avec les Officiers Anglois.

L'habillement des hommes du commun conſiſte en une jaquette & une camiſole qu'ils lient autour du corps avec une ceinture à rezeau, ou une grande bande de cuir; une chemiſe groſſiere, un mouchoir de couleur autour du cou, un mauvais manteau rouge, une paire de culottes, qui leur deſcendent juſqu'à la cheville, de gros bas, des ſouliers larges & plats ſans talons, faits avec du cuir blanc, & un chapeau rabattu.

Les gentilshommes portent des perruques, des chapeaux retrouſſés, & l'épée. Leurs habits ſont faits comme les nôtres, excepté qu'ils ſont ordinairement noirs. Lorſqu'ils ſont en deuil, ils enveloppent la garde de leurs epées avec un morceau de drap noir, ce qu'ils regardent comme une marque de diſtinction.

L'habillement des femmes conſiſte en une camiſole d'étoffe noire, ouverte vers le cou, & fermée vers le poignet, ſur laquelle elles retrouſſent les manches de leurs chemiſes. Elles mettent par deſſus un jupon d'étoffe de couleur, ou de toile peinte, qui tient à la camiſole. Elles pliſſent ce jupon vers les hanches, pour paroître plus groſſes, & il eſt ſi court, qu'il leur deſcend à peine juſqu'au gras de jambe. Elles portent des bas bleus, rouges ou verts, avec des coins d'un autre couleur, des

fouliers blancs, dont le talon eſt aſſez haut, & les houpes rouges. Ils ſont larges vers les orteils, & découpés de pluſieurs petits trous, ce qui leur tient les pieds frais, & fait qu'elles marchent plus aiſément.

Leur coëffure conſiſte en une *robazilla* de toile peinte, ou d'étoffe de ſoie, qui s'attache ſous le menton, & leur tombe ſur les épaules, de telle ſorte qu'elles ont le cou découvert, pour peu qu'il faſſe du vent. Elles ont ſoin de la bien ſerrer ſous le menton, pour paroître plus graſſes. Encore qu'elles ne portent point de corps, elles ne laiſſent pas que d'être droites & bienfaites. Lorſqu'elles vont en viſite, elles mettent un voile noir, qui ne leur couvre jamais le viſage. Elles lient leurs cheveux par derriere, mais quelquefois elles les treſſent avec un ruban cou-

leur de rose, qui leur descend jusqu'aux talons. Elles sortent rarement sans un éventail & un chapelet.

Comme elles sont presque toujours renfermées dans leur domestique, & que les modes ne changent jamais, leurs hardes passent à la troisième & à la quatrieme génération, & l'on voit souvent une jeune mariée avec les robes de sa grand-mere.

Elles se marient pour l'ordinaire à l'âge de treize à quatorze ans, & quelquefois même plutôt, & elles cessent d'avoir des enfans à vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Lorsqu'on salue une femme, elle se contente de répondre à votre politesse par une inclination de tête. Le plus grand affront qu'on puisse leur faire, est de les embrasser, ou de leur baiser la main en présence de témoins, & elles vous

disent ; *mira y no toças*, regardez-moi, mais ne me touchez point.

Le bas peuple se nourrit de pain bis, & est plus proprement couché qu'on ne l'est dans plusieurs provinces d'Angleterre.

Ces insulaires ont grand soin de tenir leurs maisons propres, & la mauvaise odeur qu'on y sent, vient bien moins de leur malpropreté, que de l'huile qu'ils brûlent dans leurs lampes, & de l'ail qu'ils employent dans leurs cuisines.

Leur batterie de cuisine est presque toute de terre, & ils font peu d'usage de celle de cuivre. Leurs marmites, quoique minces & légeres, ne laissent pas que de supporter le feu. Ils n'ont point de broches, ce qui fait qu'ils mangent plus souvent du bouilli que du rôti. Ils farcissent toujours leurs cochons de lait, leurs oyes & leurs dindons avec des amandes ; mais

ces ſortes de plats ne paroiſſent qu'à l'occaſion d'un baptême ou d'un mariage. Une ſoupe faite avec de l'huile, de l'eau, du pain, du poivre & de l'ail, ſuffit ſouvent pour le dîner de toute une famille. Leur mets favori eſt la *olla*, que l'on connoît aujourd'hui dans les cabarets les plus renommés de Londres.

Ces inſulaires ſe levent de bonne heure, déjeûnent avec un morceau de pain & une grape de raiſin, ſelon la ſaiſon, boivent un verre d'eau, & ſe mettent à l'ouvrage.

Ils dînent à midi ; ſoupent de bonne heure, cauſent quelques heures devant leurs portes en été, ou auprès du feu en hiver, fument pluſieurs pipes de tabac, & vont ſe coucher.

Quoiqu'ils fument beaucoup, ils ne ſont point délicats, ni ſur le choix du tabac, ni ſur celui de leurs pipes, & ils font durer ces

dernieres aussi long-temps qu'ils peuvent.

Il est constant que cette Isle avoit autrefois beaucoup plus d'habitans qu'elle n'en a aujourd'hui. Cette diminution peut être attribuée à plusieurs causes, dont la principale est l'invasion des Maures, qui en ont tué ou emmené en esclavage un grand nombre.

Il y en a beaucoup qui se sont transplantés dans l'Amérique. Si l'on joint à cela la quantité de ceux qui se font religieux, ou qui vivent dans le célibat, les ravages que fait de temps en temps la petite verole, la coutume qu'ont les femmes d'allaiter leurs enfans pendant deux ans, pour s'empêcher d'en avoir un trop grand nombre, si dis-je, l'on pese toutes ces circonstances, & si l'on y joint la stérilité de Minorque, & le peu d'étrangers qui y abordent, on ne

ſera point ſurpris de la voir moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois.

Il n'eſt donc pas étonnant que le Roi Alphonſe ait trouvé tant de réſiſtance de la part des Maures, lorſqu'il fit la conquête de cette Iſle. En effet, les Maures indépendamment du nombre de leurs compatriotes qui s'y rendoient pour différens motifs, avoient un autre avantage ſur les Chrétiens, & c'étoit la pluralité des femmes (a).

Les Minorquins différent peu des Eſpagnols quant aux cérémonies religieuſes, excepté qu'étant ſéparés du reſte du monde, ils ont l'eſprit plus borné, & par conſéquent plus diſpoſé à recevoir les impreſſions que les Prêtres leur donnent, & l'on peut dire que ce ſont eux

(a) Cette aſſertion de l'Auteur a été pluſieurs fois révoquée en doute.

qui les gouvernent, tant pour le ſpirituel que pour le temporel.

On en trouve la preuve dans une dévotion qui étoit autrefois fort en uſage dans toute l'Europe, c'eſt la vénération que les Minorquins ont pour l'habit religieux, & qui eſt telle qu'ils croiroient n'être point ſauvés, ſi on ne les enterroit avec.

J'ai vu une vieille femme couchée dans une biere avec l'habit de Saint François, & conduite par les religieux de cet ordre au bruit des cloches.

On compte dans l'Iſle de Minorque 27000 habitans; ſçavoir, 15000 hommes, dont 3000 ſont en état de porter les armes, & 12000 femmes.

M. William Petty a obſervé qu'il n'y a pas plus d'un homme ſur cinq cens, qui ſoit hors d'état de gagner ſa vie. Le bonheur des Minorquins à cet égard eſt remarquable, &

j'ose dire qu'il n'y a pas trente personnes dans l'Isle qui ne puissent gagner leur vie honnêtement, sans avoir besoin du secours d'autrui.



CHAPITRE XVI.

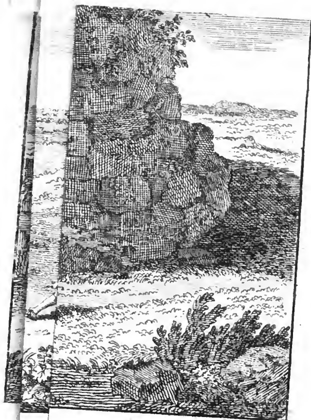
Antiquités qu'on trouve dans l'Isle de Minorque.

LA méthode que je me suis prescrite dans cet ouvrage, exige que je donne une idée des antiquités qu'on trouve dans cette Isle, & que l'on peut diviser en trois classes. La premiere comprend celles des temps les plus reculés. La deuxieme, celles des Romains. La troisieme, celles des Maures.

Je mets au premier rang celles que les naturels du pays appellent les autels des Gentils, & nous des Payens. Pour mettre le lecteur

en état de juger de ces ouvrages, je vais en décrire un, que j'ai vu moi-même, lequel est environ à deux milles à l'Orient d'Alaior.

Il est bâti sur une éminence, & entouré d'une muraille de grosses pierres plates, parfaitement bien liées à leurs extrêmités, laquelle forme un plan circulaire d'environ 200 verges de diametre. Au centre de cet enclos est une grosse masse de pierres brutes, amoncelées les unes sur les autres, sans aucun mortier. Elles forment un cône d'environ 30 verges de diametre, sur presqu'autant de hauteur. Il y a une cavité dans sa base, dont l'entrée regarde le Midi, & dans laquelle un homme peut passer en se baissant. Comme on me dit qu'il n'y avoit rien de curieux, je ne me pressai point d'y pénétrer, d'autant plus que je manquois de flambeaux pour me conduire.





On a pratiqué tout au tour de la pyramide un chemin d'environ trois pieds de large, par lequel nous montâmes au sommet, & quoique nous fussions au nombre de six, nous y trouvâmes assez de place pour être à notre aise. Nous découvrîmes de là la mer au Midi, & une étendue prodigieuse de pays de quelque côté que nous portassions la vue. Au-dedans de cet enclos, & à quelque distance de la pyramide dont j'ai parlé, nous trouvâmes deux pierres, dont l'une étoit posée sur le côté, & l'autre horisontalement sur le bord de la premiere.

Je mesurai celle de dessus, & trouvai qu'elle avoit 16 pieds de long, 7 de large, & 20 pouces d'épaisseur. La seconde me parut avoir à-peu-près les mêmes dimensions, car je ne pus la mesurer, parce qu'elle étoit en partie enfon-

cée dans la terre. Elles étoient rongées par les sels, dont l'air de ce pays est impregné, & fort irrégulieres, & comme je n'apperçus aucune trace du ciseau, je compris qu'il n'y avoit jamais eu ni inscription, ni sculpture.

Je conclus de la description que je viens de donner, que ces deux pierres formoient un Autel, d'autant plus que leur figure & leur situation me paroissent convenir à cet usage. La pierre plate servoit à offrir le Sacrifice; mais comme elle se trouve élévée de onze à douze pieds au-dessus du niveau du terrein, & par conséquent fort incommode pour le Prêtre qui l'offroit, je suis persuadé qu'il y avoit un escalier, un échafaudage, ou telle autre chose semblable pour y atteindre; car la position réguliere des pierres qui sont au pied de celle qui porte l'Autel, prouve que

cette partie eſt reſtée telle qu'on la fit.

On me demandera à quoi ſervent ces maſſes de pierre prodigieuſes, & d'où vient qu'on les trouve toujours dans le voiſinage des Autels?

Diodore de Sicile nous apprend que les habitans des Iſles Baleares, amonceloient des pierres ſur les tombeaux de leurs morts; mais comme il n'y a pas beaucoup de pareils monumens dans l'Iſle, il eſt à croire qu'on ne faiſoit cet honneur qu'aux grands perſonnages; car il paroît par ſes paroles, qu'on commençoit par enterrer le corps, & qu'enſuite on amonceloit des pierres deſſus. Si l'on ouvroit ces endroits, je ne doute point qu'on n'y trouvât des oſſemens humains, de même qu'on en trouve dans les monumens de cette eſpece qui ſe voient en Angleterre. Il s'enſuit donc que ces monceaux de pierres ſervoient

d'une efpece d'hiftoire muette, avant l'invention de l'écriture, pour perpétuer la mémoire des grands hommes, & que les chanfons qui fe tranfmettoient de pere en fils, en étoient comme les commentaires.

Encore qu'il paroiffe évident que les habitans de Minorque élevoient ces fortes de pyramides fur les tombeaux de ceux de leurs compatriotes, qui avoient rendu quelque fervice fignalé à la patrie; cependant plufieurs circonftances me perfuadent qu'ils avoient un fecond but dans ces entreprifes.

Ces fortes de monumens font toujours fur des éminences, & fi éloignés les uns des autres, qu'on les découvre de tous côtés. Je conclus de-là que ces tombeaux étoient tout autant d'échauguettes qui fervoient à découvrir l'ennemi qui entroit dans le pays, & où l'on

faiſoit des ſignaux pour avertir les habitans de ſe tenir ſur leur garde, & leur donner le temps d'examiner s'ils étoient aſſez forts pour aller à ſa rencontre, ou de ſe retirer dans les grottes dont tous les rochers de l'Iſle ſont remplis.

Voici une circonſtance qui favoriſe cette opinion, & c'eſt que ces inſulaires les appellent encore aujourd'hui Athalaias, nom qui ne ſçauroit leur convenir qu'autant qu'ils ſervent d'échauguettes.

Si l'on conſidere la ſituation de cette Iſle, & les différentes nations dont elle a ſubi le joug en différens temps, on n'aura pas de peine à croire que ſes habitans ne vécuſſent dans des allarmes continuelles. Or qu'y avoit-il de plus naturel à un peuple auſſi expoſé, & qui avoit été conquis tant de fois, que d'imaginer un expédient qui le mît à même de gagner du temps, ou pour

repouffer l'enemi, ou pour fe mettre à couvert de fes infultes.

Or, telle étoit la fituation des anciens habitans de Minorque, & ces pyramides leur étoient d'un grand fecours pour donner l'allarme dans le pays, toutes les fois que l'occafion s'en préfentoit.

La facilité avec laquelle on monte à ces monumens, jointe à la cavité qui fervoit de retraite dans les mauvais temps à ceux qui étoient chargés de faire le guet, favorife beaucoup cette opinion.

Il étoit naturel que l'on plaçât les Autels auprès de ces pyramides. Car les Prêtres deftinés à appaifer la colere des Dieux par des offrandes, & des facrifices, ne pouvoient choifir un endroit plus commode que celui d'où l'on découvroit le danger, pour offrir des prieres & de l'encens au ciel, prieres d'autant plus ferventes que l'ennemi étoit pré-

ſent. Ces Autels étant conſacrés à des uſages religieux, il convenoit de les entourer d'une muraille, pour empêcher les hommes & les bêtes d'en approcher.

Eſſayons maintenant de découvrir, qui ſont ceux qui ont bâti ces Autels.

Dans les premiers âges du monde, toutes les cérémonies de la religion ſe reduiſoient à offrir des ſacrifices aux Dieux, pour appaiſer leur colere, & implorer leur protection.

Les Autels étoient ſimples, & compoſés des matériaux qui étoient le plus à portée, de terre, de pierres &c, & placés ſur une éminence.

Les Druides Celtes conſtruiſoient de ces ſortes d'Autels par-tout où ils alloient, & il en reſte encore un grand nombre dans les montagnes d'Ecoſſe, dans l'Irlande, & dans l'Iſle d'Angleſey.

M. Rowlands (*a*) a si bien décrit ces derniers sous le nom de Crom-Lech, que je ne doute point que les nôtres ne doivent leur origine à la même nation. Mais il y a apparence qu'ils sont beaucoup plus anciens que ceux dont il parle, vu que les Celtes s'emparerent de ces Isles long-temps avant que de venir en Ecosse; sçavoir, la troisieme ou quatrieme génération après Noë.

Ce que ce même auteur dit (*b*) des petits Carnes de l'Isle d'Anglesey, s'accorde si bien avec la description que j'ai donnée de ces monumens, que je ne crois pouvoir mieux faire que de renvoyer le lecteur à son ouvrage.

(*a*) *Mona antiqua restaurata, sect. VII, pag.* 45, 46, 47.
(*b*) *Ibid. sect. VII. pag.* 48.

Comme je me promenois il n'y a pas long temps autour d'un de ces Autels, je trouvai un grain de chapelet de terre, d'environ un pouce de long, dans le milieu duquel il y avoit un trou, & d'environ trois lignes de diametre. Il eſt d'une figure irréguliere, & fait d'une argille jaunâtre, qui ne paroît point avoir jamais été vernissée. Ce qui me fait croire que c'eſt une amulette des Druides Celtes, c'eſt le lieu où je l'ai trouvé, & la reſſemblance qu'il a avec les corps dont MM. Lhuyd & Morton ont donné la deſcription, le premier dans ſes additions à Cambden, & le ſecond dans ſon hiſtoire de Northamptonſhire, Chap. 10.

J'ai déja eu occaſion de parler de la quantité de grottes (Covas) qu'on trouve dans l'Iſle de Minorque. Elles ſont ou naturelles, comme Cova Perella & pluſieurs au-

tres; ou bien elles ont été creusées par les vagues, & celles-ci sont très-fréquentes sur toute la côte, ou bien elles ont été taillées dans les rochers par les habitans mêmes dans les temps les plus reculés.

Ces dernieres sont les plus nombreuses, & suffiroient dans le besoin pour contenir tous les habitans de l'Isle. C'est à celles ci que je me bornerai, les autres n'entrant point dans le plan que je me suis fait de parler des antiquités de Minorque.

Kircher, dans son Mundus subterraneus, nous apprend que plusieurs familles Malthoises habitoient de son temps les grottes qui sont dans les rochers de cette Isle. Il dit la même chose des Italiens qui sont dans le voisinage de Viterbe; & le Docteur Shaw dit que quantité de Maures vivent dans des Mattamores.

Comme donc nos grottes ne différent presque point de celles dont parlent ces sçavans écrivains, je ne doute point qu'elles n'aient été destinées au même usage, vu que de nos jours même, quantité de pauvres gens y habitent encore.

Les Minorquins s'étant civilisés dans la suite par le commerce des Nations polies qui les avoient conquis, ils durent à l'exemple de leurs maîtres construire des maisons plus commodes & plus propres à les garantir des injures de l'air.

Je ne crois cependant pas que l'usage des maisons ait fait abandonner sur le champ celui de ces grottes, & je suis persuadé qu'elles leur servirent long-temps après pour mettre leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux & leurs effets en sûreté dans les occasions pressantes.

Dameto nous apprend dans son histoire du Royaume Baleare, que

les Maures, peu de temps avant qu'on les chassât de Mayorque, s'en servirent, non-seulement pour mettre leurs effets en sûreté ; mais même pour se défendre contre les armes victorieuses du conquérant, & qu'ils firent périr quantité de monde, avant qu'on pût les contraindre à se rendre.

Il est souvent fait mention de ces grottes dans l'Ecriture Sainte, & je suis persuadé qu'il n'y a point de pays où il n'y en ait.

Passons maintenant aux antiquités, qui portent des marques évidentes d'une origine Romaine.

Il paroît d'abord étonnant qu'on ne trouve aucun vestige d'un chemin Romain dans cette Isle; encore qu'elle ait été soumise à ce peuple depuis la conquête qu'en fit Quintus Cecilius Metellus, l'an 131 avant Jesus-Christ, jusqu'à l'an 421 de l'ere Chrétienne, qu'elle fut con-

quiſe par Gunderick, Roi des Vandales.

Ces inſulaires, au rapport de Florus, lib. 3. cap. 8, avoient une flotte ſi nombreuſe, que dans l'eſpoir du butin, ils attaquerent celle des Romains, & firent pleuvoir une ſi grande quantité de pierres, qu'ils en prirent l'épouvante. Mais ils furent enfin obligés de ſe retirer, & de céder la victoire à Metellus, qui fut honoré d'un triomphe, & du ſurnom de Balearicus.

Il y a lieu de croire que les Romains, pour s'aſſurer de leur conquête, entretinrent dans la Méditerranée une flotte en état de faire face à leurs rivaux.

Ce fut peut-être la raiſon pour laquelle ils ne firent aucun chemin militaire pour faciliter la communication entre Citadella & Mahon.

Tant qu'ils furent les maîtres de la mer, il leur étoit aisé, par le moyen de leur flotte, de transporter leurs troupes d'une place à l'autre, sur-tout en été. Mais la chose n'étoit pas aussi aisée en hiver, sur-tout en présence d'un ennemi qui connoissoit les côtes, & qui en cas de tempête, pouvoit se retirer où il vouloit.

En supposant même qu'il fallût lever des contributions dans le pays, il ne falloit pas plus de quatre heures aux fermiers pour aller de Mahon à Citadella, en supposant même que les chemins fussent aussi mauvais qu'ils le sont actuellement.

Les Romains ayant négligé leur marine vers le déclin de l'empire, les Vandales s'emparerent aisément de Minorque, & cela n'est pas étonnant, vu qu'il n'y a point d'isle qui puisse résister à un enne-

mi

mi qui a la ſupériorité ſur mer.

Je ne me ſuis point apperçu qu'il y ait jamais eu de camp Romain à Minorque, du moins n'en ai-je trouvé aucun veſtige. Il y a toute apparence que le gros des troupes faiſoit ſa réſidence dans les grandes villes, & que le reſte ſe tenoit dans les villages & les fermes, pour cultiver la campagne.

Quant aux édifices publics, il ne paroît pas que les Romains en aient conſtruit aucun dans l'Iſle. Il eſt vrai que la pierre de taille eſt ſujette à être corrodée par les ſels de l'air, & n'a pas la ſolidité requiſe, pour avoir pu ſe conſerver pendant un ſi grand nombre de ſiecles.

Non lapides quoque vinci cernis ab ævo ;
Non altas turres ruere, & putreſcere ſaxa ?

Lucret. l. 5.

Ce qui me fait croire pareillement qu'ils n'y ont jamais fait des briques, eſt qu'on n'en voit aucune, & il eſt à préſumer que les anciens bâtimens étant tombés en ruine, on en bâtit d'autres à leur place dans le goût du ſiecle.

J'obſerverai en général qu'il n'y a aucune Egliſe qui reſſemble aux Temples des Romains. Les colonnes & les pilaſtres ne tiennent en rien de leur architecture, & paroiſſent être l'ouvrage des Sarrazins modernes, ſur-tout dans les feuillages des chapiteaux.

Il ne nous reſte rien non plus de leur ſculpture. On voit, il eſt vrai, près de Mahon, une vieille ſtatue mutilée, & je ne doute pas qu'ils n'en aient fait pluſieurs autres dans le temps qu'ils étoient les maîtres de l'Iſle, que les Vandales, les Goths & les Mahometans ont dé-

truites dans la ſuite ; ces barbares s'étant toujours fait un plaiſir d'anéantir les monumens que les Grecs & les Romains avoient laiſſés dans ce genre.

J'ai une tête d'alouette en bronze, que l'on trouva, il y a environ deux ans, dans le Termino d'Alaior; mais on n'a jamais pu découvrir le corps.

Il y a dans la ville de Mahon quelques inſcriptions Romaines, & une entr'autres dont on ne peut lire que la premiere ligne.

Q. CORNELIO.

Il y en a une autre ſur un Cippus, qu'on a enchaſſé dans la muraille d'une maiſon pour la mieux conſerver. Elle eſt en lettres capitales romaines. La voici.

L. FABIO. L. F.
Q. VIR.
AED. II. VIR. III.
FLAMINI. DIVOR.
AUG. R. P. MAG.
OB. MULTA. EIUS.
MERITA.

En voici je crois le ſens,

„ Le peuple Romain de Mahon „ a érigé ce monument à la mé„ moire de Lucius Fabius (fils de „ Lucius) à cauſe des ſervices qu'il „ lui a rendus. Il fut Quintumvir, „ & de la Tribu Fabullus, com„ me auſſi Ædile, trois fois Duum„ vir, Prêtre des Dieux, & Au„ gure. „

Il y a pluſieurs autres inſcriptions dans l'Iſle, que je n'ai pu déchiffrer, tant elles ſont effacées.

On trouve une ſi grande quantité d'urnes & de lampes ſépulchrales dans l'Iſle de Minorque, qu'il n'y a pas lieu de douter que les Nations qui étoient dans l'uſage de brûler leurs morts, n'aient été très-nombreuſes, & n'y aient fait un long ſéjour.

Il paroît par l'Hiſtoire que les Romains n'étoient pas les ſeuls qui ſe ſerviſſent d'urnes ſépulchrales, mais que les Carthaginois & les Celtes en faiſoient auſſi uſage, & cela étant, il eſt fort difficile de ſçavoir de quelle Nation étoient les perſonnes dont elles renferment les cendres, vu qu'elles ne diffèrent entr'elles, ni par la forme, ni par la matiere.

Je ne parle point ici de celles, ſur leſquelles le nom de l'ouvrier eſt écrit en caractere romain; car on ne ſçauroit s'y méprendre. Quant à celles qui portent une inſcrip-

tion, qui paroît être l'ouvrage d'un artiste Romain, elles doivent sûrement contenir les cendres d'un Romain, plutôt que celles d'un autre.

Il est certain que les Romains brûloient leurs morts dans le temps que ces Isles furent annexées à leurs domaines, & il est très-probable que la plupart des urnes qu'on trouve à Minorque renferment les cendres d'un Romain. Elles sont généralement d'une terre rougeâtre ; il y en a quelques-unes de noires ; mais les lampes sont toutes rouges.

Je suis persuadé que ces urnes & ces lampes y ont été apportées du continent, vu que la terre à Potier dont on se sert dans l'Isle, est d'un jaune foncé après qu'elle est cuite, & qu'on n'a jamais découvert la moindre trace de poterie Romaine.

Un des motifs qui porterent les anciens à brûler leurs morts, fut

de les mettre à couvert des outrages de leurs ennemis, & de les garantir de la pourriture. Quand même les Chrétiens de Minorque auroient difcontinué cet ufage, il dut encore fe conferver parmi les Romains, jufqu'à l'entier établiffement du Chriftianifme.

Toutes les Nations qui font venues depuis, ont enterré les leurs, ou dans des grottes taillées dans les rochers, ou dans des cavots pratiqués dans les Eglifes.

Toutes les lampes ont la même forme. Elles ont quelquefois une devife dans le creux qui eft audeffus, par exemple un poiffon, un belier &c. Quelquefois auffi le nom du Potier eft écrit au fond.

On trouve ces lampes & ces urnes dans les grottes, & elles font fouvent accompagnées de Lachrymatoires.

Il y a un passage dans le huitieme verset du cinquante-sixieme *Pseaume*, (*tu as nombré mes allées & mes venues, mets mes larmes dans ton ouaire, &c.*) qui me fait croire que cette coutume est très-ancienne.

On ne trouve à Minorque que des urnes de terre. Les Romains les faisoient rarement de métal, de peur que cela ne donnât envie de troubler leurs cendres. Leur scrupule à cet égard alloit si loin, qu'il étoit défendu de se servir de l'or dans les pompes funébres, excepté dans certains cas particuliers.

De-là vient qu'on trouve quantité de monnoies de cuivre dans les tombeaux des Romains qui sont dans l'Isle, & qu'il n'y en a pas une d'or, ni d'argent.

Ceci me conduit à parler des especes Romaines qu'on a trouvé à Minorque.

On peut mettre de ce nombre plusieurs deniers consulaires. Quant aux monnoies des Empereurs, j'en ai vu quatre à cinq en argent, parmi lesquelles il y avoit une médaille de Carausius, parfaitement bien conservée. Les médailles en cuivre que j'ai vues sont celles d'Auguste, de Tibere, de Domitien, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurele, de Lucius-Verus, de Commode, de Sept. Severe, de Geta, d'Alexandre Severe, de Maximin, de Gordien le fils, de Pupienus, de Gordien, de Gordien le Pieux, d'Otacilla, femme de Philippe, de Gallien, de Postumus, de Claudius-Gothicus, d'Aurelien, de Diocletien, de Constantin le Grand, & de ses fils; grand nombre de Constance, qui eut pour son lot l'Empire d'Orient, lesquelles prouvent que ces insulaires faisoient de son temps un commerce

considérable dans le Levant ; de Valens, d'Arcadius & d'Honorius.

Sous le regne de ces deux derniers, l'Empire Romain fut ébranlé par les Nations Barbares, & cette Isle étant devenue la proie des conquérans, perdit beaucoup de son commerce, & de-là vient qu'on n'y trouve aucune monnoie de ceux qui succéderent à ces maîtres du monde.

Il ne me reste plus à parler que des antiquités des Maures.

J'ai déja fait mention de la montagne de Sainte-Agathe, & des monumens que ces peuples y ont laissé; j'ai dit aussi que c'étoient eux qui avoient bâti une partie du rempart de Citadella, & je suis persuadé que Mahon leur a la même obligation.

Quoique les ennemis des Mahométans nous les aient représentés comme des peuples extrêmement

barbares, on ne laisse pas que de leur devoir l'architecture à laquelle les Italiens ont donné le nom de Gothique, pour la distinguer de celle des Romains. Mais comme les Goths se plaisoient plutôt à détruire les édifices qu'à en construire, on auroit mieux fait de lui donner l'épithete de Sarrazine.

Ces peuples, au milieu de leurs conquêtes, bâtirent des Mosquées & d'autres édifices, & inventerent une espece d'architecture proportionnée à leurs moyens, & à l'agitation dans laquelle ils se trouvoient. Ils taillerent leurs pierres d'une grosseur équivalente à la charge qu'un Chameau pouvoit porter, & comme leur stile étoit diminutif, les parties dont leurs édifices étoient composés le furent aussi.

Les Chrétiens apprirent cette maniere dans le temps des croisades,

& l'introduisirent en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, & dans les autres contrées de l'Europe.

Je ne doute point que les Maures n'aient bâti la plupart des échauguettes qui sont sur la côte, de même que les petis châteaux répandus dans le pays. Tout homme qui avoit dans ce temps-là une terre, étoit nécessairement obligé de fortifier sa maison, pour pouvoir se mettre à couvert des invasions qui étoient si fréquentes dans ces siecles orageux. C'est-là l'origine de ceux qu'on trouve sur les frontieres d'Angleterre & d'Ecosse.

J'ai parlé d'une inscription en langue Arabe, qui est sur la montagne de Sainte-Agathe. En voici une autre en caractere Gothique qu'on lit sur une arcade qui est à l'extrémité orientale de la Cathédrale de Mahon. La voici dans un

caractere plus intelligible pour le lecteur.

XVI...... FEBROARII.
ANNO. DNI. MCCLXXXVI.
PO. PRESA. LA. YLA. DE. MENORCA.
R N A M.
NOS. BON. REY. D'ARRAGO.†

Cette inscription eſt auſſi exacte qu'il m'a été poſſible de la tranſcrire, & toute imparfaite qu'elle eſt, elle ſuffit pour nous apprendre, qu'elle fut placée en l'honneur d'Alphonſe le bon, Roi d'Arragon, lequel prit l'Iſle de Minorque le 16 Février 1286.

Elle dément les Hiſtoriens des Iſles Baleares, qui diſent que le Roi Alphonſe acheva la conquête de l'Iſle, & ſe rendit maître de la

montagne de Sainte-Agathe, le 17 de Janvier 1287. Je ne prétends point concilier l'Historien avec l'Architecte.

FIN.





LIVRES NOUVEAUX,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

HISTOIRE du Gouvernement des anciennes Républiques, où l'on découvre les causes de leur élévation & de leur dépérissement, par M. Turpin, *in-12* 1769. 3 l.

Histoire des Révolutions de Gênes, par M. Turpin, 2 *vol. in-12. sous presse.*

Histoire de Miss Béville, trad. de l'Anglois, par M. de Puisieux, 2 *part. in-12.* 1769. *br.* 3 l.

Les Amans indécis, ou Histoire de Sir Edouard Balchen; trad. de l'Anglois *par le même*, 3 *part. in* 12. 1769.

Les Amans Illustres, ou la jeune Cléopâtre, 3 *vol. in-12.* 1769.

Cours complet de Physique traduit du Latin de Muſchenbrok, par M. Sigaud de la Fond, nouvelle édition augmentée, 3 *vol. in-4. fig.* 1769. 36 l.

Remarques ſur un Livre intitulé : *Obſervations ſur l'Architecture, de M. l'Abbé Laugier*, par M. G... *in-8. fig.* 1768. 1 l. 4 ſ.

Coup-d'œil rapide, ſur les progrès & la décadence du Commerce & des Forces de l'Angleterre : Ouvrage attribué à un Membre du Parlement, *in-12.* 1768. 15 ſ.

Mémoires ſecrets de M. le Comte de Buſſy-Rabutin, 2 *vol. in-12.* 1768. 5 l.

Hiſtoire d'Agathon, ou Tableau Philoſophique des Mœurs de la Grece, imité de l'Allemand de M. Wieland, 4 *part. in-12.* 1768. *br* 5 l.

——— La Suite, *ſous preſſe.*

La Sympathie des Ames, traduc-

tion libre de l'Allemand de M. Wieland, *in*-12. 1768. 1 l. 4 ſ.

Mélanges Hiſtoriques & Critiques, contenant diverſes Pieces relatives à l'hiſtoire de France, 2 *vol.* *in*-12. 1768. 5 l.

Evénemens Hiſtoriques intéreſſans, relatifs aux Provinces de Bengale & à l'Empire de l'Indoſtan, ſuivis d'un Traité ſur la Mythologie, la Coſmogonie, les Fêtes & les Jeûnes des Gentous qui ſuivent le Shaſtah ; traduits de l'Anglois de J. Z Holwell, 2 *part.* *in*-8. *avec cartes & fig.* 1768 6 l.

L'Économique de Xénophon, & le Projet de Finance du même Auteur, traduits en François avec des Notes, par M. Dumas, Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal de Toulouſe, *in*-12. 1768. 2 l. 10 ſ.

Hiſtoire de l'Origine & des Progrès de la Poéſie dans ſes différens

genres, traduite de l'Anglois du Docteur Brown, *in*-8. 1768. 3 l. 10 f.

Lettres de Milord Rodex, pour servir à l'Histoire des Mœurs du dixhuitieme Siecle, 2 *part. in*-12. 1768. 3 l.

Azoïla, histoire qui n'est point morale, *in*-12. 1768. 1 l. 16 f.

L'Esprit & la Chose, *in*-12. 1768. 1 l. 4 f.

Histoire de Pierre Terrail, dit le Chevalier Bayard, sans peur & sans reproche, par M. Guyard de Berville, *in*-12. 1768. 3 l.

Histoire de Bertrand Du Guesclin, Connétable de France, par le même, 2 *vol. in*-12 1768. 6 l.

Testament politique du Chevalier Walpoole, Comte d'Orford & Ministre d'Angleterre, avec quelques-unes de ses Lettres, 2 *vol. in*-12. 1767. 5 l.

Variétés d'un Philosophe Provin-

cial, (*contenant des Réflexions & des Observations critiques & morales sur la Religion, l'Education, la Noblesse, la Littérature, la Philosophie moderne, le Duel, & sur divers autres sujets,*) par M. Champion, 2 *parties in*-12. 1767. 3 l.

Examen du Bélisaire de M. Marmontel, nouvelle édition, *in*-12. 1767. 1 l. 4 s.

Pieces relatives à l'Examen de Bélisaire, contenant: 1°. Réponse à l'Apologie de M. Marmontel: 2°. Lettre de M. de Voltaire à M**, & les Réponses de M***, 3°. Critique Théologique du XVe. Chapitre de Bélisaire; par M. de Legge, *in*-12. 1768. 1 l. 4 s.

Les Préjugés du Public sur l'Honneur, avec des Observations critiques, morales & historiques, par M. Denesle, 3 *vol. in*. 12. 7 l. 10 s.

Les Préjugés des anciens & des nou-

veaux Philoſophes, ſur la nature de l'Ame humaine, ou Examen du Matérialiſme, par le même, 2 *vol. in*-12. 5 l.

Hiſtoire des Révolutions de la Haute-Allemagne, contenant les Ligues & les Guerres de la Suiſſe, avec une notice ſur les Loix, les Mœurs & les différentes formes du Gouvernement de chacun des Etats compris dans le L. Corps Helvétique, 2 *vol. in* 12. 5 l.

Théologie des Peintres, Sculpteurs, Graveurs & Deſſinateurs, où l'on explique les Principes & véritables Regles, pour repréſenter les Myſteres de J. C., ceux de la Sainte Vierge, &c. avec l'indication des meilleurs Tableaux & des morceaux de Sculpture les plus eſtimés en ce genre, *in*-12. 2 l.

Le Génie d'Alphonſe V, Roi d'Aragon & de Sicile, ou ſes Penſées,

avec les traits remarquables de sa vie, *in*-12. 2 l.

Le Lord impromptu, nouvelle romanesque, trad. de l'Anglois, 2 *part. in*-12. 1767. 2 l. 8 s.

Marianne, ou la Paysanne de la Forêt d'Ardennes, *in*-12. 1767.

L'Ecole des Peres & des Meres, ou les trois Infortunées, 2 *part. in*-12. 1767.

De l'Etat de l'Eglise, & de la Puissance légitime du Pontife Romain, 2 *vol. in*-12. *Amsterd.* 1767. 5 l.

Entretiens d'une Ame pénitente avec son Créateur, mêlés de Réflexions & de Prieres relatives aux divers événemens de la vie, par M. Lebret, *in*-12. *Lille*, 1767. 2 l. 10 s.

Œuvres posthumes de M. d'Ardennes, 4 *vol. in*-12. 1767. 8 l.

Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, par M. d'A-

lembert, nouv. édition, 5 *vol.* *in*-12. 1767. 13 l.

——Le tome cinquieme, *séparément.* 3 l.

Erudition complette, ou Analyse abrégée de toutes les Sciences, des Beaux Arts, & des Belles-Lettres, par le B. de Bielfeld, 4 *vol. in*-12. 1768. 10 l.

Œuvres de M. de Maupertuis, nouv. édition corrigée, 4 *vol. in* 8 *fig.* *Lyon.* 1768. 20 l.

Essai sur cette question : *Quand & comment l'Amérique a t-elle été peuplée d Hommes & d'Animaux*? 5 *vol.* *in*-12. *Amst.* 1767.

Dictionnaire Anglois & François, de Boyer, 2 *vol. in*-4. *Lyon*, 1768.

——Le même abrégé, 2 *vol. in*-8. 1768.

Magasin des Pauvres, Artisans, Domestiques, & Gens de la Campagne, par Mad. le Prince de Beaumont, 2 *vol. in*-12 1768. 4 l 10 s.

L'Electricité soumise à un nouvel Examen, dans différentes Lettres adressées à M. l'Abbé Nollet, par l'Auteur du *Dictionnaire de Physique*, *in*-12, *fig.* 1768. 2 l. 10 s.

Institutions Léibnitiennes, ou Précis de la Monadologie, Ouvrage qui sert d'Introduction à la Philosophie de Léibnitz, *in*-8. *Lyon*, 1768. *br.* 2 l.

——— Le même, *in*-4. 4 l.

Les Amis Rivaux, *in*-12. 1768. 1 l. 10 s.

Les Jeux de la Fortune, *in*-8. 1768. 1 l. 10 s.

Observations sur des matieres de Jurisprudence criminelle, traduites du Latin de M. Paul Risi, *in*-8. *Lausanne*, 1768. 1 l. 10 s.

Pratique de la Mémoire artificielle, pour apprendre l'Histoire & la Chronologie, par le P. Buffier, nouv. édit. 2 *vol. in*-12. 1766. 5 l.

Géographie Universelle du même Auteur, dixieme édition, revue & augmentée, *in* 12. 1768. 3 l.

Les Délassemens Champêtres, ou Mêlanges d'un Philosophe sérieux à Paris, & badin à la Campagne, 2 *vol. in*-12. *Amst.* 1767.

Cours complet d'Optique, trad. de l'Anglois de R. Smith, avec des Additions considérables, par le P. P. 2 *vol. in*-4. *fig.* 1767.

Dictionnaire Anti-Philosophique, pour servir de Commentaire & de Correctif au Dictionnaire Philosophique, nouv. édition, *in*-8. 1769.

Réponse à la Philosophie de l'Histoire, par le P. Louis Viret, *in*-12. 1767. 2 l. 10 f.

Sermons du P. Soanen, 2 *vol. in*-12. 1767. 6 l.

Histoire du Kamtschatka, des Isles Kurilski, & des Contrées voisines, 2 *vol. in*-12. 1767. 5 l.

FIN.



